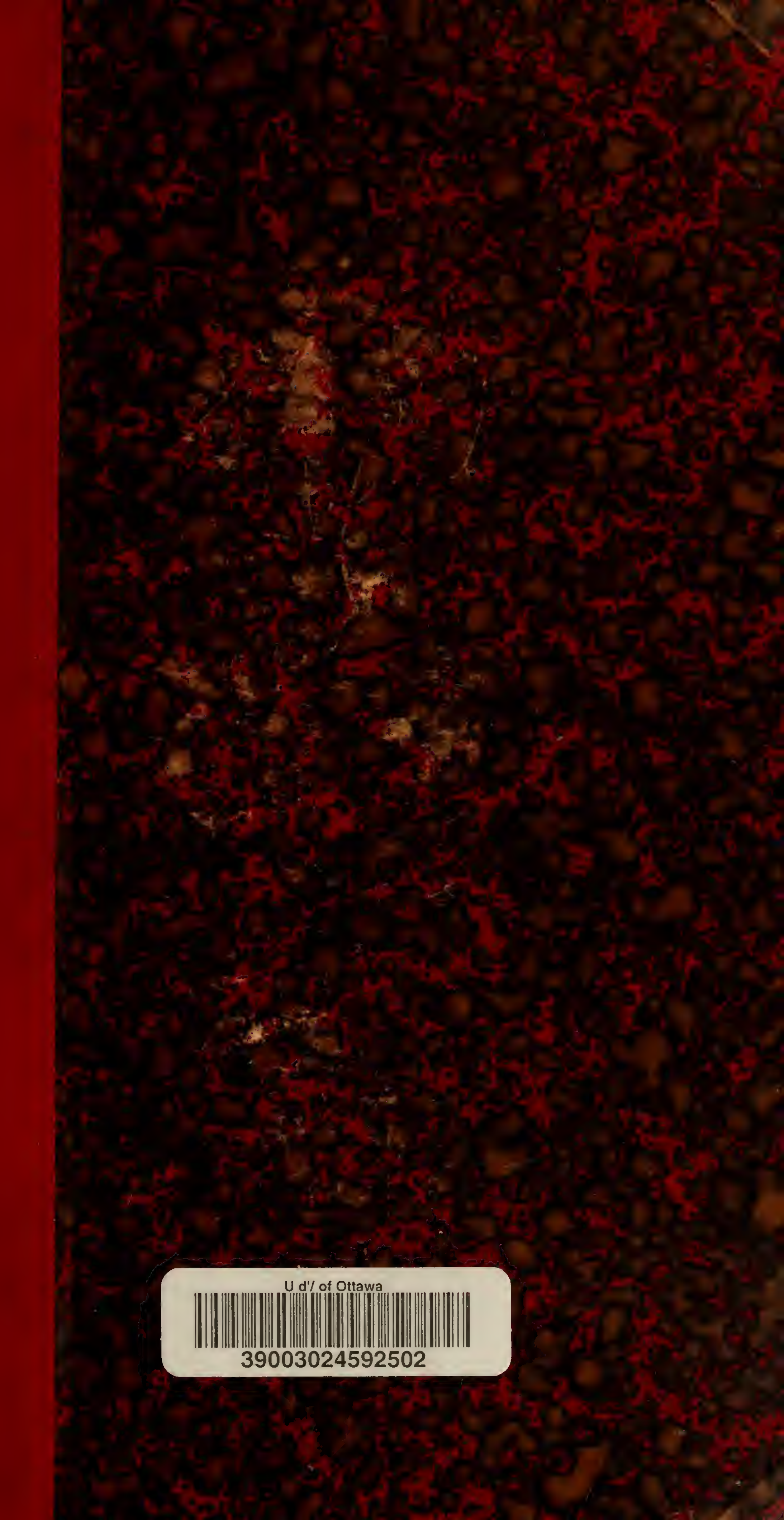
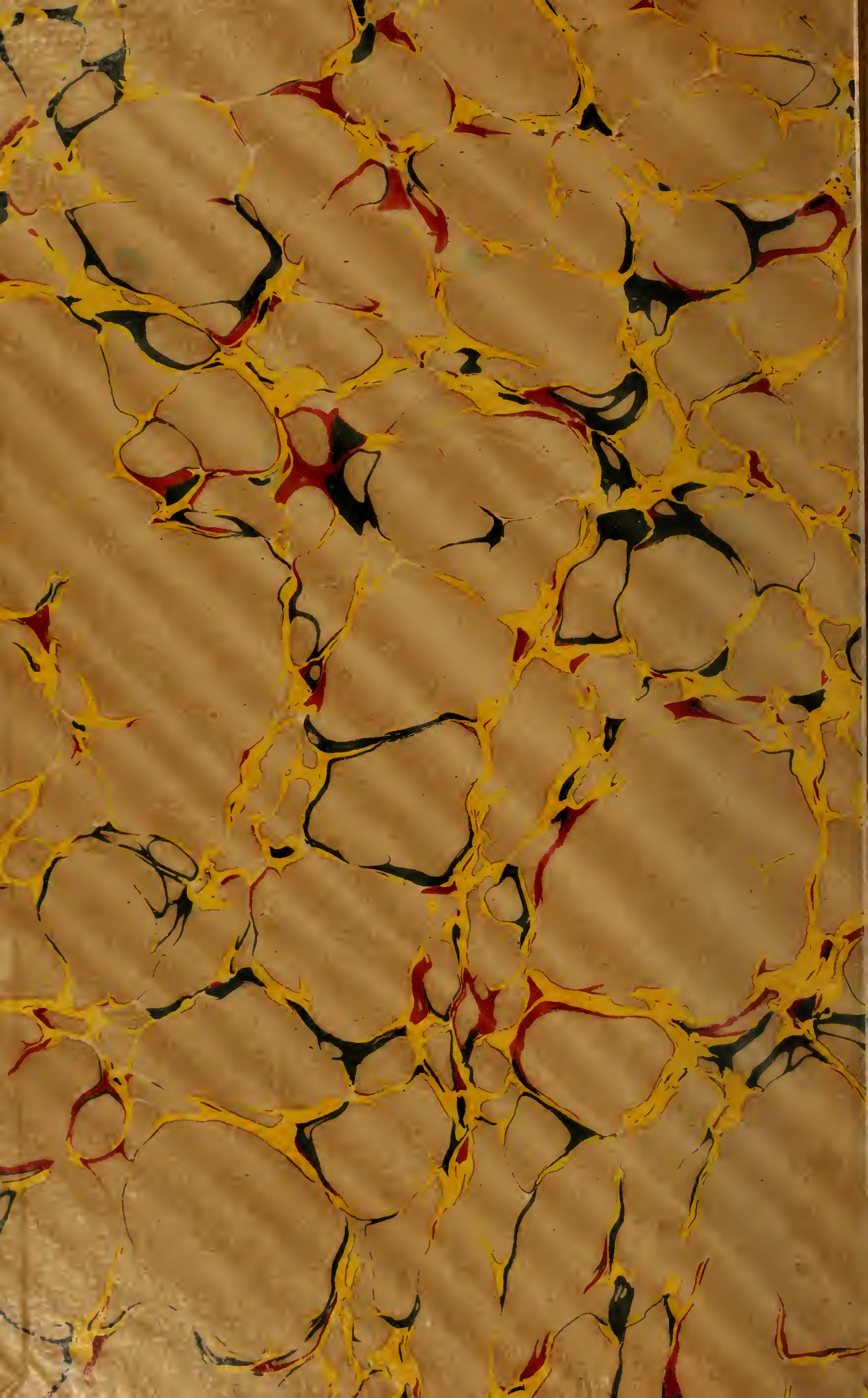

U d'/ of Ottawa
39003024592502





OEUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

THÉATRE — TOME II

Bourloton. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

THÉATRE — TOME II



ÉDITION LEMERRE

PARIS

L. HÉBERT, LIBRAIRE

7, RUE PERRONET, 7

1886

LE RENDEZ-VOUS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE
DE L'ODÉON, LE 11 SEPTEMBRE 1872

PERSONNAGES.

RAYMOND.	M. Pierre Berton.
LA COMTESSE.	Mlle Marie Colombier.

A Paris, de nos jours.

LE RENDEZ-VOUS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Un atelier de paysagiste. — L'ameublement d'un artiste qui commence à réussir. Des objets de luxe auprès de meubles simples. Un dressoir sculpté, flanqué de deux chaises de paille. Aux murailles, des esquisses, des plâtres, des bibelots. Sur une crédence, un vase de fleurs. — Le chevalet, avec un tableau commencé et tout l'outillage du peintre, à gauche. — A droite, un canapé. — Porte au fond. — Un des pans du mur, peint en gris clair, est couvert de dessins au fusain et à la craie. Dans un coin, une tapisserie, fanée et déchirée, dissimule à demi un cabinet noir. Un gros poêle allumé. Pas de fenêtre. L'atelier est éclairé par un châssis.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, seul.

Au lever du rideau, il est assis nonchalamment sur le canapé, à droite. Tout à coup, il jette la cigarette qu'il fumait et se lève, après avoir regardé l'heure.

Cinq heures ! C'est trop tard. Elle ne viendra pas.
Ce n'est qu'une coquette, allons !... Un bruit de pas,

Il me semble?... On arrive à la porte ; on s'arrête...
Non, on passe. — Fumons une autre cigarette.

Il fait une cigarette et se promène de long en large avec impatience.

Oh ! l'attente !... souffrir d'un bruit dans l'escalier !
— Elle m'a dit : « Je veux connaître un atelier ;
J'irai chez vous. Ce sont des choses qu'on nous cache.
Mais il faut que personne au monde ne le sache.
Samedi, si je peux. » Elle me parlait bas,
A mon bras, dans le bal. — Elle ne viendra pas !

Après un silence.

Celui qui m'aurait vu, l'autre automne, à Marlotte,
Avec mes gais amis, manger la matelotte,
Boire le vin du cru, chanter à pleine voix,
Et, tout le jour, épris d'air libre et de grands bois,
Courir en blouse bleue et la pipe à la bouche,
Aurait-il supposé que cet être farouche,
Ce faune, ce rapin aux cheveux d'Absalon,
Après quelques tableaux remarqués au Salon,
Connaîtrait l'habit noir, l'étiquette incommode,
Ferait valser un jour une femme à la mode,
Et, séduit par l'exquis bijou parisien,
Tomberait amoureux comme un collégien?
— C'est ainsi, cependant... j'adore une comtesse.
J'ai mes soirs d'élégance et de délicatesse

Où, parlant doucement, sentant bon, bien ganté,
Je reçois son sourire et sa tasse de thé.
Et je fais tout cela sans trop de ridicule.
Je connais le mari, — c'est même mon scrupule ! —
Un grand, très distingué, qui me parle chevaux.
— Bah ! Elle a fait pour moi bien plus que je ne vaux.
M'accueillir, me traiter d'une façon si franche,
M'offrir si gentiment sa petite main blanche,
Me parler du métier et trouver de son goût
— Elle, une grande dame ! — un pauvre rien du tout,
C'était beaucoup déjà. Faut-il que je la blâme
Parce qu'elle s'est dit : « Je suis honnête femme ? » —
Elle ne viendra pas ! — Tant pis ! et puisque j'ai
Justement là ce ciel trop longtemps négligé,
Au travail !

Il prend sa palette et son appuie-main, et va se mettre à son chevalet, puis, soudain attentif.

Mais ce bruit de soie et de dentelle,
Ces petits pas pressés ?... Cette fois-ci, c'est elle !

Il va vers la porte au fond, par laquelle entre vivement la Comtesse.

SCÈNE II

RAYMOND, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

C'est moi.

RAYMOND.

C'est vous, bien vous !

LA COMTESSE.

Oh ! ne me parlez pas.
Je voulais me sauver, lorsque j'étais en bas.
Sortir seule, en cachette, à pied... quelle aventure !
A cent pas de l'hôtel, j'ai pris une voiture,
Un fiacre, vous savez ! C'est la première fois.
Et cet affreux cocher a compris à ma voix
Ma peur, car il m'a dit, d'une façon narquoise :
« Au galop, n'est-ce pas ? la petite bourgeoise ! »

RAYMOND, *à part.*

Le manant !

LA COMTESSE.

Je tenais baissé mon voile noir,
Et je riais de voir passer sur le trottoir,
Tout près de moi, des gens dont je suis très connue

RAYMOND.

Oh ! que vous êtes donc bonne d'être venue !
Je désespérais.

LA COMTESSE.

Quoi ? puisque j'avais promis !
D'abord je tiens toujours parole à mes amis.

RAYMOND.

J'en suis donc un pour vous ?

LA COMTESSE.

Vous l'ignoriez ?

RAYMOND.

Madame,
J'ai vingt-huit ans passés, mais je garde dans l'âme
La crainte de moi-même et la timidité.
Tout à l'heure — ne m'en veuillez pas ! — j'ai douté.
Je songeais : « C'est peut-être un caprice d'une heure.
Qu'ont de si curieux ce coin où je demeure,
Ce simple intérieur, ce travail commencé ?
Viendrait-elle pour moi tout seul ? C'est insensé !
Elle m'a bien promis ; mais le désir frivole
Du cœur, comme l'oiseau de la branche, s'envole. »
Si bien qu'avant d'avoir reconnu votre pas,
Je désirais beaucoup, mais je n'espérais pas.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'était très mal de douter d'une amie!
Voilà tout.

RAYMOND.

Pardonnez-moi donc cette infamie.

LA COMTESSE.

Je pardonne, et demande un fauteuil.

RAYMOND.

Il est tel,
Le trouble où vous jetez un trop heureux mortel,
Que j'oubliais...

LA COMTESSE, *s'asseyant.*

C'est bien, je vous pardonne encore.
Est-ce assez de bonté?

RAYMOND.

Tenez, je vous adore!

LA COMTESSE.

Et vous êtes timide?

RAYMOND.

Hélas!

LA COMTESSE.

Il y paraît.

RAYMOND.

J'ai bien d'autres défauts.

LA COMTESSE.

Par exemple ?

RAYMOND.

Indiscret ;
Et je vais tout d'abord vous faire une demande.
Comment ai-je obtenu cette faveur si grande
De vous avoir une heure, à moi tout seul ? Pourquoi,
Comtesse, avez-vous bien voulu venir chez moi ?
Quel mérite ai-je donc ?

LA COMTESSE.

Vous voulez qu'on vous dise
Des choses !...

RAYMOND.

Allons ! soit, j'ai fait une sottise.

LA COMTESSE.

Eh ! non.

RAYMOND.

Alors, pourquoi ?

LA COMTESSE.

Par amour du danger.

RAYMOND.

Seulement?

LA COMTESSE.

Je le dis pour vous faire enrager.
Mais je ne jouerai pas plus longtemps la coquette :
Je ne suis pas, mon cher Raymond, une conquête,
Et nul, pas plus que vous, ne peut, d'un air vainqueur,
Se vanter d'avoir fait battre ce petit cœur.
Ai-je un cœur, seulement? Plus d'une fois j'en doute.
Je l'entends bien qui bat faiblement, je l'écoute,
Et je me dis, rêveuse : « A quoi cela sert-il? »
Mon chagrin vous paraît, sans doute, bien subtil.
Je dois vous étonner, mon brave cœur sincère!
Mais je souffre l'exil d'une fleur dans la serre;
Sans regrets ni désirs, comme elle, je languis.
Ce monde des heureux, ce monde où je naquis,
Que j'aimais autrefois et pour qui je suis faite,
Ce monde qui m'entoure, et m'admire, et me fête,
Il me semble à présent étroit comme un cachot.
La loge de velours, le boudoir sombre et chaud,
L'équipage élégant qu'un chiffre d'or blasonne,
La chasse que l'on suit, svelte et noire amazone,
Le grand bal où l'on traîne un cortège tremblant
De danseurs décorés du gardénia blanc,
Et les coins de salon où, s'écartant des danses

Quelques femmes vous font leurs fausses confidences
En vous tenant les mains et leurs yeux dans vos yeux,
Tout cela, mon ami, comme c'est ennuyeux !
D'un étrange souci je suis préoccupée :
J'étais femme, et l'on m'a transformée en poupée ;
Je souris, je m'exprime en prose de roman,
Comme un joujou bien fait qui dit : « Papa, maman ! »
Mais je sens bien au fond que cela n'est pas vivre.
Je suis captive et dors ; je veux qu'on me délivre,
Je veux qu'on me réveille, et son rêve charmant
Commence à fatiguer la Belle au bois dormant.
En un mot, je m'ennuie et demande autre chose.
— Or, je vous ai toujours trouvé simple et sans pose,
J'aime vos mots d'enfant et votre air amical ;
Vous ne m'avez jamais dit un seul madrigal,
Et — je n'écoute pas ce soupir hypocrite ! —
Vous ne m'avez pas fait la cour : très grand mérite !
Maintenant, voulez-vous me laisser, s'il vous plaît,
Vous surprendre parfois à votre chevalet ?
Là, nous bavarderons, vous, tenant la palette,
Moi, libre d'arranger au miroir ma toilette
Et de fouiller partout, sauf les meubles fermés,
Sans que vous me disiez jamais que vous m'aimez.

RAYMOND, après un moment de réflexion.

Vous ne détestez pas ma franchise ?

LA COMTESSE.

Au contraire.

RAYMOND.

Est-ce bien vrai?

LA COMTESSE.

Bien vrai.

RAYMOND.

Donc, c'est pour vous distraire,
Madame, et pour me faire un peu souffrir aussi,
Pour cela seulement, que vous venez ici?

LA COMTESSE.

Souffrir?

RAYMOND.

Oui ! vous venez, charmante et cordiale,
Offrir votre joli supplice de Tantale,
Et vous voulez qu'on vous réponde : « Avec plaisir. »
Mais, si je consentais, je mourrais de désir !
Mais vous me croyez donc tout à fait insensible?
Mais je vous aime !

LA COMTESSE.

Adieu donc, beau rêve impossible,
Fruit d'Éden, oiseau bleu, fleur trop rare, amitié !
Eh bien ! cela révolte et cela fait pitié,
Qu'un homme n'ait jamais assez de modestie,

Lorsque nous lui montrons un peu de sympathie,
Pour ne pas, sur-le-champ, tomber à nos genoux,
Protestant qu'il nous aime et qu'il se meurt pour nous.
Mais c'est cet éternel mensonge qui nous pèse !
Nous tendons franchement la main ; on nous la baise.
Fi ! le vilain baiser d'une bouche qui ment.

RAYMOND.

Mais si le malheureux aime et souffre vraiment,
Que voulez-vous qu'il fasse ?

LA COMTESSE.

Attendre qu'on devine.

RAYMOND.

C'est si long !

LA COMTESSE.

Pas toujours.

RAYMOND.

Ah ! vous êtes divine !
Et je vais consentir à ce que vous voudrez ;
Mais c'est bien dur.

LA COMTESSE.

Ainsi, voilà : vous ne serez
Pour moi qu'un compagnon tout franc, un camarade ;
On causera, c'est tout. Pas la moindre tirade

Sur le bonheur à deux et l'union des cœurs !
D'ailleurs vous baisserez devant mes yeux moqueurs
Les vôtres, si jamais votre âme était tentée.
Est-ce conclu, mon cher Raymond ?

RAYMOND.

Enfant gâtée !
Essayons. Je veux bien. Par où commençons-nous ?

LA COMTESSE.

Faisons d'abord un tour d'atelier... voulez-vous ?

RAYMOND.

Oh ! je n'ai presque rien. Cette unique folie :
Un vrai Donatello rapporté d'Italie ;
Et puis le bric-à-brac chinois et marocain...

LA COMTESSE, *indiquant avec terreur le cabinet entr'ouvert.*

Ah ! grand Dieu ! là... quelqu'un !

RAYMOND, *soulevant la tapisserie.*

Ce n'est qu'un mannequin,
Regardez.

LA COMTESSE.

Quelle peur ! — Vous le voyez, j'abuse,
Mais vous m'avez permis : j'inspecte et je m'amuse.
Et ces petits panneaux bleus, gris, roux, vermillons,
Comment appelez-vous tous ces échantillons ?

RAYMOND.

Des études... ma foi ! selon les bons principes,
En pleine pâte.

LA COMTESSE.

Pouah ! les effroyables pipes !

RAYMOND.

Excusez...

LA COMTESSE.

C'est de vous ?

RAYMOND.

Et de quelques amis.
Mais vous dire le temps et les soins qu'ils ont mis...
Quand le jour est mauvais, il faut bien qu'on s'occupe.

LA COMTESSE.

Allons au chevalet. Ne suivez pas ma jupe ;
Faites comme si vous receviez un voisin...
Ah ! ce mur tout couvert de croquis au fusain.
Tiens ! une adresse, un nom... *Mademoiselle Adèle,*
A Montmartre!... Pardon, monsieur !

RAYMOND.

C'est un modèle
Dont je me suis servi pour l'exposition.

LA COMTESSE.

N'importe, j'ai commis une indiscrétion,
J'ai regardé trop vite, et je crains qu'on m'en veuille.
Mais pourquoi prenez-vous le mur pour portefeuille ?

RAYMOND.

Je vous dis que c'est un modèle.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ?
N'insistez pas. Je dois vous demander pardon.
Vous avez votre mur, vous y mettez l'adresse
De votre blanchisseuse ou de votre maîtresse ;
Je vois, je lis, j'ai tort ; et c'est bien votre droit.

RAYMOND.

Sur ma parole ! c'est un modèle.

LA COMTESSE.

On vous croit.

RAYMOND.

Mon accent convaincrait la plus féroce épouse.

LA COMTESSE.

Permettez ! je n'ai pas le droit d'être jalouse.

RAYMOND.

Pourtant…

LA COMTESSE.

N'en parlons plus, vous voulez bien? Merci!

RAYMOND.

Que vous êtes méchante!

LA COMTESSE, s'approchant du chevalet.

Et dans ce moment-ci.

Que faites-vous?

RAYMOND.

Voyez l'ébauche.

LA COMTESSE.

Une marine.

Ah! oui, la mer. Cela fatigue la poitrine.
J'ai passé quinze jours à Deauville. On portait
Le chapeau Louis seize et la canne. C'était
Lorsque Gladiateur eut le prix à la course.
Un monde très mêlé. Beaucoup de gens de bourse,
Avec des chaînes d'or et des airs bien portants.
Je me suis ennuyée... Il a plu tout le temps.
Mais oui, c'est bien cela. Le ciel, la marée haute,
La falaise...

RAYMOND.

Ah! c'était si bon, ce coin de côte!
Vous auriez regretté votre monde étourneau;

C'est vrai ! pas de toilette et pas de Casino.
Mais moi, qui n'y tiens pas, sur ce brave rivage
J'ai vécu quatre mois tout seul, libre et sauvage.
Dès le matin, assis sur un vieux cabestan,
Parmi les filets roux qui séchaient dans le tan,
Je respirais à pleins poumons le vent du large ;
La lame arrivait : poumm ! et je faisais la charge
Du lourd paquet de mer tombant sur les galets.
Et les jolis tons fins !... des gris ! des violets !
Et les matins d'azur où blanchissent des voiles,
Et les soleils couchants, et les milliers d'étoiles,
Et les rochers où l'eau monte, court, parle et bout.
La mer ! voyons ! mais c'est amusant comme tout.

LA COMTESSE.

Vous dites bien cela. La nature... peut-être ?...

RAYMOND.

Ah ! tenez, je voudrais vous la faire connaître,
Elle nous aime tant, nous qui la connaissons.
Elle n'a pas assez de parfums, de chansons,
De caresses pour ceux qui lui donnent leur vie ;
Car la fleur qui se cache et qu'on trouve est ravie ;
Car le merle, sifflant dans les branches, l'été,
Quand il sait que quelqu'un l'écoute est enchanté ;

Car il est bien heureux, l'humble ruisseau qui coule,
Qu'on s'y regarde, et l'herbe heureuse qu'on s'y roule,

LA COMTESSE.

Mais vous avez raison.

RAYMOND.

Ah! vous vous ennuyez!
Et vous avez la haie avec les peupliers
Où le vent fugitif dit son secret et passe;
Et vous avez le ciel immense et tout l'espace;
Vous avez les grands bois pleins d'ombre; vous avez
Les gazons et les fleurs par le matin lavés
Où neige l'essaim d'or des papillons de soufre,
La nuit hospitalière et bonne pour qui souffre,
Le nuage avec qui l'on s'en va tout là-bas,
La nature...

LA COMTESSE.

C'est vrai, je ne la connais pas!
— Car le château d'automne avec la galopade
Dans le vieux parc, ou bien une quinzaine à Bade,
Ou le voyage fait dans la lune de miel,
Voilà mes souvenirs d'air pur et de plein ciel.
C'est triste! On n'aime pas les choses qu'on ignore.
Par exemple, je hais cette maussade aurore
Qu'on voit, dans un état de malaise bougon,

Après la nuit de bal ou la nuit de wagon.
Et pourtant ce doit être exquis !

RAYMOND.

C'est adorable !

LA COMTESSE.

Vraiment ? — Et croyez-vous le mal irréparable ?
Cet esprit qu'ont faussé le monde et le couvent,
Ce tout petit cerveau, cette tête à l'évent,
Qui rêve tout au plus de valse et de dentelle,
Cette âme si frivole enfin vous semble-t-elle
Capable de s'enfuir de sa chaude prison
Et, libre, de voler vers le vaste horizon,
Vers le soleil, vers les coteaux, vers le feuillage ?

RAYMOND.

Le bruit de l'Océan tient dans un coquillage.
— Ah ! si vous étiez libre, et si nous le pouvions !...

LA COMTESSE.

Oh ! dites !

RAYMOND.

Voici mars et ses premiers rayons.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

RAYMOND.

Au diable soit le monde et ses usages !
Je sais, près de Paris, de frêles paysages,
Frileuse et maladive enfance du printemps.
Comme font les heureux étourdis de vingt ans,
Nous partirions, un jour, par les routes discrètes,
Et nous irions au bois cueillir les violettes.
Je sais un petit coin charmant...

LA COMTESSE.

Attention !
Je vois poindre d'ici la déclaration ;
Et vous vous rappelez, j'espère, notre pacte ?

RAYMOND.

Hélas ! mais je me tiens sur la limite exacte.
Ai-je parlé d'amour ? Et, puisque vous voulez
Connaître la nature et ses charmes voilés,
Je dois vous proposer d'aller au-devant d'elle.

LA COMTESSE.

Y conduisîtes-vous mademoiselle Adèle ?

RAYMOND.

Railleuse !

LA COMTESSE.

Non, j'ai peur de votre petit coin.

Ajournons. Le printemps, d'ailleurs, est encor loin;
Et, par ce grand châssis, voyez, mon cher artiste,
Tomber le froid rayon du Nord, blafard et triste.
— Mais, au fait, pourquoi donc pas de fenêtre ici?
Je mourrais, si j'étais emprisonnée ainsi.
Est-ce que vous aimez autant la solitude?

RAYMOND.

Certe : il la faut pour l'art, le travail et l'étude.

LA COMTESSE.

Quels grands mots!

RAYMOND.

Oui, c'est vrai, je deviens sérieux.

LA COMTESSE.

Non! Vous savez, je suis un enfant curieux.
Je touche à tout. Voyons les tubes et les brosses;
Dites-moi comme on fait ces orages féroces
Ou ces matins d'avril, pleins de petites fleurs.
Parlez, mon cher Raymond. Ce monde des couleurs
Et des formes, votre art, n'est-ce pas? la peinture,
C'est charmant!

RAYMOND.

Pas encore autant que la nature.
L'art est divin; pourtant elle vaut mieux que l'art.

Ici, c'est une actrice : elle se met du fard ;
C'est sa loge, je suis sa camériste adroite,
Et son rouge et son blanc sont là, dans cette boîte.

LA COMTESSE.

Et faire un paysage, un petit seulement,
Est-ce très difficile ?

RAYMOND.

Eh ! mais... horriblement.

LA COMTESSE.

Mais alors ce doit être ennuyeux ?

RAYMOND.

Hérésie !

LA COMTESSE.

En vérité ?

RAYMOND.

Comment ! Prendre, à sa fantaisie,
Son rève le meilleur, son meilleur souvenir,
S'enfermer avec eux longtemps, et les unir,
A force de travail et d'âme, sur la toile,
Ah ! malgré les instants où l'idéal se voile,
Malgré le doute obscur, notre éternel écueil,
C'est la suprême joie et le suprême orgueil !

LA COMTESSE.

Je ne viens donc ici que pour être étonnée ?

RAYMOND.

Si vous saviez comme elle est courte, la journée
Où l'on s'est réveillé bien en verve et vaillant !
On charge sa palette, on chante en travaillant :
Lente comme une fleur, on voit son œuvre éclore,
On s'arrête, on revient, on se repose encore,
Puis, sautant du divan où l'on était assis,
Vite, paf ! paf ! on met une couche, un glacis ;
Et, lorsque tombe alors le trop prompt crépuscule,
Pour jeter un dernier regard, on se recule.
Quel moment ! On a peint l'été, le grand soleil,
On s'y croit ! et l'on dit dans son demi-sommeil,
Oubliant le gros poêle et l'atelier tout sombre :
« Oh ! quelle bonne pipe on fumerait à l'ombre ! »
— Mais je vous importune avec ce que je dis...

LA COMTESSE, *songeuse.*

Non ! Je vois : vous avez un petit paradis,
Votre art ! et vous vivez dans une autre atmosphère
Que la mienne... En effet, c'est mal de ne rien faire.

RAYMOND.

Ah, çà ! je suis stupide, et je suis odieux.
Comment, c'est moi qui rends si tristes vos beaux yeux ?

LA COMTESSE.

Cet éternel ennui ! Voilà, j'en sais la cause.
Il faut que dès demain je fasse quelque chose.

RAYMOND.

Bien ! c'est dit, revenez, je vous apprends mon art.

LA COMTESSE.

Oh ! pas cela. D'ailleurs, je crois qu'il est trop tard.
Allons ! mon cher Raymond, s'il vous plaît, une idée,
Une inspiration ! car je suis décidée,
Tout à fait, à sortir de mon cercle mesquin.

RAYMOND, après un moment de silence.

Soit ! vous allez penser que je suis un taquin,
Mais tant pis ! car je crois que mon idée est bonne.

LA COMTESSE.

Parlez vite, bien vite.

RAYMOND.

Eh bien ! cette personne...
Qui demeure à Montmartre... Oui, cette Adèle...

LA COMTESSE.

Encor !

RAYMOND.

Madame, vous prenez demain deux louis d'or ;

Vous vous faites mener, toute en noir et voilée,
A cette adresse. Au bout d'une très sombre allée,
Vous trouvez l'escalier. Suivez la corde à puits,
Montez, montez toujours, jusqu'au cinquième...

LA COMTESSE.

Et puis ?

RAYMOND.

Attendez !... Ce n'est pas bien gai, je dois vous dire :
Vos beaux yeux vont un peu pleurer, un peu sourire.
Celle qui m'a valu vos propos médisants,
C'est là qu'elle demeure. Elle n'a pas seize ans,
Et c'est une orpheline, avec son petit frère.
Ils sont dans ce grenier et dans cette misère.
Elle pose pour vivre, et vit mal : le rapin
Est pauvre. Ces enfants souvent manquent de pain.
L'autre soir, quand je fus chez eux, il gelait ferme.
Allez les voir, car c'est bientôt le jour du terme.
Visitez le taudis, embrassez le gamin,
Consolez la petite en lui prenant la main,
Et laissez, au départ, l'or sur la cheminée.
Faites ! Vous n'aurez pas perdu votre journée.

LA COMTESSE, *émue.*

Vous êtes le plus noble et le meilleur garçon...
Car je vous ai compris, et c'est une leçon

Que vous m'avez donnée avec tant d'indulgence.
Et moi qui vous raillais !

RAYMOND.

C'est toute ma vengeance.
Ainsi, vous irez voir ces malheureux?

LA COMTESSE.

Bien sûr,
Et — regardez — je prends l'adresse sur le mur.

RAYMOND, à part.

Ah, çà ! quel dénoûment est-ce que je m'apprête
Il est terriblement moral, le tête-à-tête !
Je me lance, je vais, et tout naïvement...

LA COMTESSE, qui a copié l'adresse sur son calepin.

Mon ami, serrons-nous la main loyalement.

RAYMOND, voulant lui baiser la main.

Tant pis ! je romps le pacte, et mes lèvres...

LA COMTESSE.

De grâce,
Ne me faites pas peur ; reprenez votre place
A votre chevalet.

RAYMOND.

Elle est à vos genoux.

LA COMTESSE, l'arrêtant d'un geste.

Non !

Elle prend un album sur un guéridon.

Je vais feuilleter cet album... Voulez-vous ?

RAYMOND, avec dépit.

Oh ! timide !...

LA COMTESSE, à part, feuilletant l'album.

Voyons ! Ce que je fais se nomme
Une faute. Le comte est un vrai gentilhomme ;
Il m'a donné son nom, il est parfait pour moi.
Puis voici que j'éprouve un tout nouvel émoi !
Cela trouble, d'entendre, en pareille aventure,
Ces mots : la charité, le travail, la nature.
— Ce que je fais est mal. Mon caprice léger,
Pour ce loyal jeune homme est encore un danger.
Qui sait s'il n'est pas pris par mes coquetteries?

RAYMOND.

Vous rêvez ?

LA COMTESSE.

Non ! Je vois vos paysanneries.
C'est plein d'esprit. Voilà le charme campagnard :
Cette vieille en sabots qui plume son canard...
Quel naturel ! Elle est superbe, la commère !

RAYMOND, s'approchant.

Laquelle donc? Ah! oui, celle-là... c'est ma mère.

LA COMTESSE.

Maudite soit ma langue, et mon esprit moqueur!
Je ne puis dire un mot sans vous blesser au cœur.

RAYMOND.

Pourquoi? La bonne vieille en eût ri la première.
Vous ne connaissez pas maman! C'est la fermière
Hospitalière et gaie ; et les Parisiens,
Mes amis, quand ils vont chez elle, sont les siens.
Toujours elle travaille et chante dès l'aurore ;
Quant à monsieur son fils, l'artiste, elle l'adore,
Et lorsque j'ai voulu, moi, petit paysan,
Faire de la peinture, elle m'a dit : « Fais-en ! »
Et c'est bien étonnant, allez ! à la campagne.
Aussi, voilà déjà deux Salons où je gagne
La médaille, et je vais vite la lui porter.
Elle est si fière alors ! Elle court inviter
Le notaire, l'adjoint, tous les hommes de plume.

Il prend l'album.

La voilà ! C'est pour eux le canard qu'elle plume.
Elle veut leur montrer son gars qu'elle éleva,
Son monsieur, son grand homme ! Oh ! bonne maman, va !

Il baise l'album avec un attendrissement brusque.

LA COMTESSE, secouant sa rêverie.

Oui, la famille! Encor!... Mais c'est là mon excuse..

RAYMOND, surpris.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Depuis un moment, je m'accuse.

RAYMOND.

Et de quoi?

LA COMTESSE.

Je me juge; et sans trop de rigueur.
Orpheline à dix ans, entrée au Sacré-Cœur,
Cent mille écus de dot, mariée à merveille,
Avec un vieux blason comtal dans la corbeille,
Puis le luxe, Paris, et tout le tourbillon...
Voilà!

RAYMOND.

Mais...

LA COMTESSE.

Mon ami, lorsqu'un beau papillon,
A l'heure où vous flânez en fumant un cigare,
Jusqu'en votre atelier par la vitre s'égare
Et se pose un moment sur un vase de fleurs,
Vous admirez l'éclat de ses vives couleurs,
Vous suivez le vol d'or et d'azur de votre hôte;

Tout à coup, il s'en va ! Ce n'est pas votre faute ;
C'est son caprice. Il est ailleurs, il s'est enfui.

RAYMOND.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Oubliez-moi, cher Raymond, comme lui !

RAYMOND.

Vous partez ! Qu'ai-je fait ?

LA COMTESSE.

Non ! je suis votre amie.
Mais nous avons failli commettre une infamie,
Et la tentation était dans notre sein.
Je suis venue ici sans coupable dessein...
Peut-être, je n'étais que folle, rien de pire ;
Mais c'est comme un parfum d'honneur qu'on y respire.
Vous ne le vouliez pas, ami : sans le vouloir,
Tout dans votre langage exprimait le devoir.
Près de vous on devient meilleure tout de suite,
Et c'est comme cela que vous m'avez séduite.

RAYMOND.

Comment ! je convertis les femmes ! C'est très mal.
Comtesse, je vous aime, et je suis immoral !

LA COMTESSE.

Ne vous faites donc pas plus mauvais que vous n'êtes.
Tout à l'heure — je lis dans vos bons yeux honnêtes —
Je vous plaisais bien moins que dans ce moment-ci.
Mais pourquoi m'avez-vous faite meilleure aussi ?

RAYMOND.

Madame !...

LA COMTESSE.

Je sais bien que je vous mécontente ;
Mais sauver pour toujours une pauvre imprudente,
Qu'allait perdre un moment d'ennui capricieux,
Cela ne vaut-il pas, mon ami, cent fois mieux
Qu'un gros vilain remords dont le cœur s'importune,
Voyons ! et n'est-ce pas une bonne fortune ?

RAYMOND.

Non ! vous convaincriez le Diable...

LA COMTESSE.

Bravement,
Laissez-moi m'en aller dans mon bon mouvement.

RAYMOND.

Rien qu'un instant !...

LA COMTESSE.

Je sais le danger, si je reste ;
Et l'attendrissement peut devenir funeste.

RAYMOND.

Croyez-vous m'apaiser avec ces mots trop doux ?

LA COMTESSE.

Non... Et je pars, le cœur mieux disposé pour vous
Et plus reconnaissant que je ne puis vous dire.
Votre main ! — Quittons-nous, ami, sur un sourire.

Raymond saisit la main de la Comtesse et la couvre de baisers. La Comtesse dégage doucement sa main et sort lentement, en faisant à Raymond un signe qui le supplie d'être calme.

SCÈNE III

RAYMOND, seul, après un silence.

Si le monde avait vu la chose, il rirait bien...
Bah ! Je reste honnête homme... Et l'on n'en saura rien.

PROLOGUE

D'OUVERTURE

POUR LES MATINÉES LITTÉRAIRES ET MUSICALES

DE LA GAÎTÉ

DIT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR M. POREL,

LE 6 DÉCEMBRE 1874

PROLOGUE

D'OUVERTURE

Rassurez-vous ! Ce n'est pas une conférence,
Messieurs, et vous voyez déjà la différence
Puisque je parle en vers, langage harmonieux
Duquel les confiseurs ont hérité des dieux.
Si l'on attend un long discours, qu'on y renonce !
Je suis le régisseur et viens faire une annonce,
Voilà tout. Pour le reste, ami public, je crois
Que vous applaudirez tout seul les beaux endroits,
Et qu'il n'est pas besoin de prévenir la foule
Pour qu'un franc rire éclate ou qu'une larme coule.
J'ajoute — mais ceci, je vous le dis tout bas, —
Qu'on parle beaucoup trop en France, n'est-ce pas ?
Nous revoyons Babel et le trouble des langues,

Et pouvons souhaiter un peu moins de harangues.
— Ne parlons pas, causons, comme de vieux amis :
Au théâtre, après tout, quelques vers sont permis ;
Et je prétends, pendant que chaque camarade
Rajuste sa perruque et relit sa tirade,
Vous expliquer notre œuvre et la mettre en relief ;
Puis, comme un avocat dirait, je serai bref. —
Je goûte l'eau sucrée, et relève ma manche.

Jouer la comédie, en plein jour, le dimanche !
Ne vous dites-vous pas, mesdames et messieurs,
Que ce simple projet est bien audacieux ?
Pour ces heures de fête, au repos destinées,
Notre hiver a souvent de belles matinées :
Vieil ami de Paris et de ses habitants,
Il coquette avec eux et ressemble au printemps ;
Et dès qu'un clair rayon lui fait une parure,
La foule, où se répand un parfum de fourrure,
La foule, où tous les gens sont joyeux et bavards,
Inonde en un instant nos quais, nos boulevards ;
Les deux mains au manchon, les yeux sous la voilette,
Elle achète un petit bouquet de violette,
S'assied dans les jardins ou fait le tour du bois.
Et même le soleil est si gai quelquefois
Et la limpidité du vieil azur est telle

Que l'œil, se méprenant, y cherche une hirondelle.

Eh bien ! l'hiver fût-il très clément et très doux,
Nous prétendons pourtant vous attirer chez nous.
D'ailleurs, nous sommes loin du nouvel équinoxe ;
Le mauvais temps n'est pas, en somme, un paradoxe,
Et quand sera le ciel humide ou refroidi
Comme il faut, après tout, passer l'après-midi,
Nous comptons qu'on viendra nous demander asile.
Mais ce que nous tentons est bien plus difficile !
Notre effort serait vain et notre temps perdu
Si nous ne formions pas un public assidu,
Qui prenne une habitude, enfin, et se souvienne.
Nous croyons qu'on viendra, — nous voulons qu'on revienne ;
Et je vais adresser, à présent, mon discours,
A ceux que je voudrais revoir tous les huit jours.

C'est vous, les écoliers, c'est vous, les jeunes filles,
Qui, retenus autour des lampes de familles,
Pendant les soirs d'hiver, regardez flamboyer
Les bûches de Noël brûlant dans le foyer,
Et qui, par vos parents gardés auprès de l'âtre,
Ignorez les plaisirs capiteux du théâtre ;
C'est vous, jeunes esprits, avides de savoir,
Vous d'abord, vous surtout, que nous voulons avoir ;

Car nous écarterons toujours de cette scène
Tout spectacle mauvais et toute œuvre malsaine,
Et nous ne montrerons jamais devant vos yeux
Que ce que l'art français a de plus précieux,
Et que ce grand foyer de pensée où s'enflamme
L'idéal de l'esprit ou la vertu de l'âme !
Et de même qu'aux jours des soleils renaissants
Vous cueillez des bouquets de fleurs, parmi les champs
Où mai vient de verser sa jeunesse éternelle,
Et que vous en ornez la maison paternelle,
Ainsi nous voudrions que votre souvenir,
A ce repas du soir qui vous voit revenir,
Rapportât, fleurs de l'âme en glanant amassées,
Des gerbes de beaux vers et de nobles pensées.

Pour notre œuvre, où l'étude est auprès du plaisir,
Dans le trésor de l'art, nous n'avions qu'à choisir;
Et nous t'avons élu le premier, ô Molière,
Dont l'inspiration profonde et familière
Au niveau du génie éleva la raison.
Nous, humbles serviteurs de ta vieille maison
Où, depuis deux cents ans, ô grand Français ! ta Muse
Jette des vérités à la foule et l'amuse,
Et sur nos passions, en sublimes essors,
Fait planer le bon sens du peuple dont tu sors,

Nous voulons faire encore éclater, ô poète,
Le retentissement de ton grand rire honnête !
Vous viendrez après lui, vous tenant par la main,
Racine, doux Français, Corneille, fier Romain;
Car l'admiration à jamais vous contemple
Comme trois dieux égaux, réunis dans un temple.
Ils vous suivront, vos fils, et parfois vos rivaux,
Qui se nomment Regnard, Beaumarchais, Marivaux.
Et, pour qu'aux yeux du peuple assemblé devant elle
Grandisse encor l'éclat de leur œuvre immortelle,
Sur laquelle le temps destructeur passe en vain,
Nous décidons qu'un art exquis, qu'un art divin,
Que la chère musique à leurs drames s'allie.
Mendelssohn gémira dans les cœurs d'Athalie;
Et quand, sur les carreaux de velours, Chérubin
Vers sa belle marraine en robe de satin
Lancera son soupir dans sa chanson câline,
Mozart habitera la douce mandoline;
Et lorsque, sous la toge et le bonnet carré,
Argan implorera le *Dignus intrare*,
Priant, ô Faculté ! qu'enfin tu le distingues,
L'arc triomphal géant que lui font les seringues
Entourera son front, par les drogues pâli,
Au son des violons chevrotants de Lulli;
Et, plaisir de l'esprit joint au charme physique,

Nous vous enivrerons de vers et de musique !

Mais, comme les petits sont conduits par les grands,
Si nous avons les fils, nous aurons les parents.
Ceux-ci connaissent bien, du moins j'aime à le croire,
Les classiques beautés de l'ancien répertoire ;
Nos rôles, ils pourraient les réciter tout bas.
Donnerons-nous du neuf à ce public ? Non pas !
Nous avons beaucoup mieux. Nous voulons qu'il connaisse
Le théâtre applaudi du temps de sa jeunesse.
Donnons-lui donc du vieux, si vieux... qu'il soit tout neuf !
Et nous remonterons avant quatre-vingt-neuf.
Nous irons demander pour eux au bon Sedaine
Sa fine émotion et sa larme soudaine ;
Et Collé, laissant là ses vers de chansonnier,
Va conduire Henri quatre au toit du charbonnier.
Pour leur goût suranné réclamant l'indulgence,
Les amoureux naïfs de Wafflart et Fulgence,
En style troubadour, diront des madrigaux
Aux ingénuités en manches à gigots ;
Le mauvais Philibert, dont Picard fit un type,
Va jouer au billard et rallumer sa pipe ;
Et Scribe — mais l'ancien, le traditionnel ! —
Joindra la jeune veuve au jeune colonel.

Que dis-je ? Pour charmer votre oreille attentive,

Notre musique aussi sera rétrospective,
Et le vieil opéra-comique d'autrefois
Va surgir, précédé d'un trille de hautbois,
Place, bouffons du jour ! Il faut qu'on se souvienne
Des airs de Dalayrac, de Grétry, de Devienne.
Nous fêtons le seigneur du village voisin ;
Les bergères, avec des roses dans le sein,
Laisseront les bergers, brûlants d'amour pour elles,
S'agenouiller en leur offrant des tourterelles ;
Sa grande canne en main, le bailli du canton
Aux niaises d'alentour va prendre le menton.
Nous allons, s'il vous plaît, présenter nos hommages
A notre tante Aurore en sa robe à ramages,
Et laisser défiler, sur des airs de rondos,
Beaucoup de Turcs avec des lunes dans le dos.

Et vous serez surpris, Messieurs, très étonnées,
Mesdames, que cet art, malgré bien des années,
Conserve encor sa grâce et son esprit premier ;
Que la fleur soit toujours fraîche dans son herbier,
Et que le papillon séché, Mesdemoiselles,
Garde la poudre d'or et d'azur de ses ailes,

Pourtant ne croyez pas que nous ayons pensé
A nous tenir toujours ainsi dans le passé.

Nous ne l'ignorons pas : le présent a ses gloires ;
Et nous pouvons d'avance annoncer deux victoires,
Deux drames consacrés par un ferme succès :
Le Ruy-Blas, du premier des lyriques français
Dont l'œuvre radieuse, où l'idéal respire,
Donne à notre patrie un égal de Shakspeare.
Et dont, simple écuyer servant sous son pennon,
Tout poète est heureux de saluer le nom ;
Et, charme exquis auprès de la force infinie,
Le Champi, que signa la femme de génie
Qui chez nos paysans retrouve les échos
Notés par Théocrite aux rivages de Cos,
Et donne, en son idylle adorable et fragile,
Au patois du Berry la grâce de Virgile.

Nous ferons encor plus ; car nous voulons unir
Aux trésors du passé l'effort de l'avenir.
Place aux jeunes ! dit-on. Pour ceux qu'ainsi l'on nomme,
Nous ouvrons un concours loyal ; et le jeune homme
Dont sera couronné le drame ou l'opéra,
Est accueilli par nous, et sûr qu'on le jouera.
Comment ? — Nous n'avons pas à faire notre éloge,
Mais regardez. Voici le souffleur dans sa loge,
Voici tous les décors et costumes voulus,
Des acteurs, des chanteurs, un théâtre, et, de plus,

Là, derrière le chef d'orchestre à son pupitre,
Un public, le vrai juge et le suprême arbitre.
Notre aide, aux lauréats, nous l'offrons de bon cœur ;
Mais, seuls, vous donnerez une palme au vainqueur.

Maintenant je devrais finir, mais il me semble,
En voyant réunis tant de Français ensemble
Venus pour acclamer les gloires du pays,
Que par l'émotion nos cœurs sont envahis,
Que nous chérissons plus, en ces heures amères,
Le doux langage appris des lèvres de nos mères,
Et que nous en trouvons les chefs-d'œuvre plus beaux,
Quand un crêpe funèbre entoure nos drapeaux.

Oui, divin langage de France,
Aux jours de deuil et de souffrance,
Nous devons te comprendre mieux,
Et nous t'aimons bien davantage,
Cher et précieux héritage
Que nous ont laissé nos aïeux.

O France, l'époque est passée
Où par ton glaive et ta pensée
L'univers était présidé ;
Et tu ne peux plus, ô merveille !

Voir, pour les vers du grand Corneille,
Couler les pleurs du grand Condé.

Mais des chefs-d'œuvre qu'elle enfante
Dans les jours de paix triomphante,
Nous voulons choisir les plus beaux
De cette langue inspiratrice
Dont nous berça notre nourrice
Et qu'on grave sur nos tombeaux.

Car ces magnifiques ouvrages,
Où l'admiration des âges
Revient toujours sans s'assouvir,
Ces fiers témoins de notre histoire,
Ne sont pas comme un territoire :
On ne peut pas nous les ravir !

O seule langue universelle,
Toi que bégayait la Pucelle
Sous les fers des Anglais bourreaux,
Parle à nos âmes toujours prêtes
Et, par la voix de tes poètes,
Rends-nous le cœur de tes héros !

Cher langage avec qui l'on aime,
Apaise en ce péril suprême

Nos discordes et nos excès,
Et, vainqueur des partis contraires,
Donne des sentiments de frères
A tous ceux qui parlent français !

Cher langage avec qui l'on prie,
Dieu, sévère pour la patrie,
Ne t'a pas naguère écouté ;
Mais il faudra qu'il te réponde,
A toi qui fis le tour du monde
En y semant la liberté !

Cher langage avec qui l'on pleure,
Si devait pourtant sonner l'heure
Où l'invasion reparût,
O langage de notre race,
Toi qu'a parlé le vieil Horace,
Rappelle-nous son : « Qu'il mourût ! »

Ton passé nous défend de craindre ;
Mais si ton verbe doit s'éteindre
Dans une funèbre clameur,
Laisse-nous, dernière espérance,
Tomber en criant : « Vive France ! »
Cher langage avec qui l'on meurt !

LE

LUTHIER DE CRÉMONE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
A LA COMÉDIE-FRANÇAISE, LE 23 MAI 1876.

A

CONSTANT COQUELIN

SON AMI RECONNAISSANT

F. C.

PERSONNAGES.

TADDEO FERRARI, maître luthier.	MM. THIRON.
FILIPPO, son élève.	COQUELIN.
SANDRO, id.	LAROCHE.
GIANNINA.	Mlle BL. BARETTA.
LA CORPORATION DES LUTHIERS.	

A Crémone, vers 1750.



Dessin de François Flameng — Gravé par Jules Jacquet

LE LUTHIER DE CRÉMONE

Filippo exécute les premières mesures d'un thème majestueux

Scène VII

L. HÉBERT, ÉDITEUR

Imp. Chardon-Wittmann Paris

LE LUTHIER

DE CRÉMONE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Un atelier de lutherie au XVIIIe siècle. Au fond, une vitrine avec une grande porte s'ouvrant sur une rue de la ville, dont on aperçoit les maisons. — Des violons, des violoncelles, des basses et d'autres instruments de musique sont épars dans l'atelier. — A gauche, un comptoir, bien en vue. — A droite, un grand fauteuil près d'une table. — Au fond, à droite, un pupitre. — Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE FERRARI, GIANNINA.

MAITRE FERRARI, légèrement pris de vin.

Non, Giannina, j'ai fait un serment d'honnête homme
Et je veux le tenir. Aussi vrai qu'on me nomme
Taddeo Ferrari, maître et patron luthier
A Crémone et syndic des gens de mon métier

Dont aux processions je porte la bannière,
Tu seras mariée et de cette manière...

GIANNINA.

Mais, mon père...

MAITRE FERRARI.

J'agis très raisonnablement.
Notre vieux Podestat, décédé récemment,
— Que Jésus le reçoive en ses miséricordes ! —
Voulant que le renom des instruments à cordes
Sortis de notre vieille et fameuse cité
Reste dans l'avenir toujours plus mérité,
Vient de léguer sa chaîne en or à l'homme habile
Qui ferait le meilleur violon de la ville.
Le concours est ouvert et se juge aujourd'hui.
Et moi, simple artisan, mais m'inspirant de lui,
Aux compagnons luthiers assemblés en famille,
J'ai promis de donner ma maison et ma fille
A celui, qui par son talent dans notre état,
Aurait la chaîne d'or du défunt Podestat.
C'est convenu, conclu, réglé ! Donc, point d'affaire !

GIANNINA.

Je vous ai dit que j'ai quelqu'un que je préfère.

MAITRE FERRARI.

Sandro ! Tu l'oublieras. Le voilà prévenu.

GIANNINA.

Mais, enfin, si c'était, cet artiste inconnu,
Un méchant gars et point digne de vous, en somme !

MAITRE FERRARI.

Un habile ouvrier est toujours honnête homme.

GIANNINA.

... Un paresseux, n'ayant de l'avenir nuls soins ?

MAITRE FERRARI.

Étant payé plus cher, il peut travailler moins.

GIANNINA.

...Un brutal qui battrait les femmes ? Il s'en trouve.

MAITRE FERRARI.

S'il n'a pas le repos au logis, je l'approuve.

GIANNINA.

... Un buveur, par le vin le dimanche alourdi ?

MAITRE FERRARI.

Et comment suis-je donc, ma fille, le lundi ?
Respect aux amateurs des vendanges d'octobre !
Un bon musicien ne doit pas être sobre.
On ne fait pas mentir un dicton. C'est très mal.

GIANNINA.

Mais, enfin, si c'était un tel original
Qu'il refusât ma main?... Ah!

MAITRE FERRARI.

Par sainte Cécile,
Ce drôle-là serait, vraiment, bien difficile.
Non! non! Un bon parti comme toi, Giannina,
Vois-tu bien, ce n'est pas tous les jours qu'on en a.
Deux mille écus lombards ne sont point bagatelle,
Et c'est ta dot, ma fille, avec ma clientèle,
A moi, l'élève aimé de Stradivarius.
D'ailleurs, j'ai fait serment... Ainsi, n'en parlons plus.
Rendu par l'âge, auquel il n'est point de remède,
Moins habile, je veux un successeur qui m'aide.
Le lauréat aura ma fille et ma maison.

GIANNINA.

Mon bon père, pourtant...

MAITRE FERRARI.

C'est assez de raison!

GIANNINA.

Si le vainqueur, — je ris lorsque je fais ce rêve, —
Mais, pourtant, si c'était votre petit élève
Filippo?

MAITRE FERRARI.

Filippo ?

GIANNINA.

S'il obtenait le prix ?

MAITRE FERRARI.

Mais je n'en serais pas extrêmement surpris,
Et si du Podestat il m'apportait la chaîne,
Vous vous épouseriez la semaine prochaine.

GIANNINA.

Épouser Filippo !

MAITRE FERRARI.

Pourquoi pas ?

GIANNINA.

Un bossu !

MAITRE FERRARI.

J'ai les yeux assez bons pour m'en être aperçu ;
Mais, le fût-il deux fois, que cela ne me trouble,
— Il m'apparaît souvent ainsi, quand j'y vois double, —
Il serait ton mari.

GIANNINA.

Sainte Vierge !

MAITRE FERRARI.

D'ailleurs,

Filippo n'est-il pas un garçon des meilleurs,
Bon, serviable, honnête ?... Il a l'air un peu triste,
Il est bossu, c'est vrai ; mais c'est un grand artiste.
Il est musicien comme Palestrina.
Dans le petit concert qu'un jour il nous donna,
— Et je suis cependant un critique sévère, —
Comme je l'écoutais, en regardant mon verre
Plein de vieux vin d'Asti, — tu sais, le bon cachet ! —
Il fit si bien gémir les cordes sous l'archet
Et mit dans son jeu tant de douleur et de charmes,
Que je me suis senti venir deux grosses larmes.
Ah ! je les ai voulu retenir, mais en vain,
Et j'ai pour une fois mis de l'eau dans mon vin.

GIANNINA.

J'estime Filippo tout comme vous, mon père,
Je le plains, et j'ai fait de mon mieux, je l'espère,
Pour lui faire oublier, à force de bonté,
Son chagrin, sa misère et sa difformité
Qu'avec tant de douceur le pauvre être supporte,
Depuis le jour d'hiver où, devant notre porte,
En mendiant son pain, Filippo s'arrêta...
Mais pourrais-je l'aimer ? Voyons !

MAITRE FERRARI.

Ta, ra, ta, ta.

Si tu ne prétends rien m'objecter de plus grave,
Restons-en là. Je vais faire un tour à ma cave.
Il faut, pour ce grand jour, quelques flacons poudreux...

GIANNINA.

Si j'allais... L'escalier est raide et dangereux,
On y peut trébucher, et je serai plus prompte...

MAITRE FERRARI.

Je ne m'en aperçois que lorsque je remonte.
Non. Laisse-moi, vois-tu ! car le plus grand plaisir,
Avant de boire un vin, c'est d'aller le choisir.

Il sort à gauche.

SCÈNE II

GIANNINA, SANDRO.

Seule un instant, Giannina pousse un soupir; puis Sandro entre à gauche, portant un violon dans un étui en bois noir, qu'il pose sur le comptoir à gauche.

SANDRO.

Eh bien, signorina?

GIANNINA.

Sandro !

SANDRO, *lui prenant les mains.*

Quelle nouvelle?
Le maître garde-t-il toujours dans sa cervelle
Sa résolution de ne vous marier
Qu'à celui qui sera le meilleur ouvrier?

GIANNINA.

Hélas! plus que jamais.

SANDRO.

Quelle folie extrême!
Mais a-t-il su de vous à quel point je vous aime,
Et que, si je n'ai pas votre main, j'en mourrai!
Qu'a-t-il donc répondu?

GIANNINA.

Que je vous oublierai.

SANDRO.

Le cruel!

GIANNINA, *montrant l'étui à violon.*

Avez-vous fini votre chef-d'œuvre?

SANDRO.

Fussé-je paresseux autant qu'une couleuvre,
J'eusse été toujours prêt; car, hélas! c'est en lui
Qu'est mon dernier espoir, et l'on doit aujourd'hui,

Par la voix des experts, à la maison commune,
Décider de ma bonne ou mauvaise fortune.

GIANNINA.

Au moins, en êtes-vous satisfait?

SANDRO.

C'est selon!
Je sais bien mon métier. J'ai fait un violon
Dans les règles de l'art, juste en ses quatre octaves,
Pur dans les tons aigus, profond dans les tons graves.
J'ai mis là tout mon temps et des soins infinis;
J'ai bien choisi mon bois, mes cordes, mon vernis,
Et c'est un instrument, je crois, digne d'un maître.

GIANNINA, *avec joie.*

Mais alors vous aurez le prix, Sandro!

SANDRO.

Peut-être!

GIANNINA.

Mais vous aurez le prix! Voyons! Pourquoi douter?
Quel concurrent fameux pouvez-vous redouter?
Et pourquoi faut-il donc que toujours je sermonne?
Mon père est le premier artiste de Crémone,
Et c'est chez lui, Sandro, que vous avez appris...
Et puis, d'abord, je veux que vous ayez le prix!

SANDRO.

Aucun rival sorti d'un atelier d'un autre
Ne me fait peur.

GIANNINA.

Eh bien ?

SANDRO.

Mais j'en ai dans le nôtre.

GIANNINA.

Quoi ! dans notre atelier ?

SANDRO.

Eh bien, oui, le bossu !
Et maudit soit le jour où vous l'avez reçu !

GIANNINA.

Filippo concourrait ?

SANDRO.

La petite vipère
Devant moi l'annonçait hier à votre père.

GIANNINA.

Mon père qui disait tantôt en plaisantant
Que, s'il avait le prix, je devrais bien pourtant
Accepter le bossu pour mari !

SANDRO.

Que disais-je?

GIANNINA, riant.

Que ma sainte patronne en ce cas nous protège!

SANDRO.

Il vous croit libre; il peut espérer.

GIANNINA.

Ce soupçon
Ne peut pas me venir sur le pauvre garçon.
Il veut la chaîne d'or et le titre de maître.
Qu'il soit ambitieux, nous devons le permettre;
Mais il se connaît trop pour prétendre à ma main.

SANDRO.

Eh! n'importe, s'il sort vainqueur de l'examen.
Tenez! je n'ai jamais tant souffert de ma vie.
J'éprouve un sentiment affreux.

GIANNINA.

Lequel?

SANDRO.

L'envie!

GIANNINA.

Envieux, vous, Sandro! C'est impossible. Vous!

SANDRO.

Oui, moi! car je connais son œuvre, et suis jaloux;
Et bientôt ils vont tous, comme moi, la connaître.
— Ah!... C'était l'autre nuit. J'étais à ma fenêtre,
Et je pensais à vous devant le ciel d'été.
Dans le jardin, parmi la fraîche obscurité,
Un rossignol chantait, et ses notes perlées
Montaient éperdument aux voûtes étoilées.
Tout à coup, j'entendis dans l'ombre un autre chant
Aussi divin, aussi sublime, aussi touchant
Que celui de l'oiseau. Je me penche et regarde,
Et je vois le bossu tout seul, dans sa mansarde,
Assis à son pupitre et l'archet à la main.
Son violon, avec un accent presque humain,
Exprimant un amour où la douleur se mêle,
Égalait en douceur la voix de Philomèle.
Le plaintif instrument, l'oiseau sentimental,
Alternaient dans la nuit leurs trilles de cristal.
Et moi-même, écoutant l'harmonieuse lutte,
Je ne distinguais plus, au bout d'une minute,
Lequel de ces deux chants, prenant ainsi leur vol,
Venait du violon ou bien du rossignol.

GIANNINA.

Le succès d'un rival vous rendrait aussi triste?

SANDRO.

Ah ! c'est un sentiment indigne d'un artiste.
Mais si dans votre père il trouve tant d'appui,
S'il est vainqueur...

GIANNINA.

C'est vous que j'aime, et non pas lui.
Je promets d'être à vous, ou sinon à personne.

SANDRO.

Bien sur ?

GIANNINA.

Bien sûr.

SANDRO.

Mon Dieu ! comme vous êtes bonne !

GIANNINA.

Pour gage du serment, voici ma main.

SANDRO, lui baisant la main.

Merci !

Tumulte au dehors.

GIANNINA.

Mais quel est ce tapage ?

SCÈNE III

FILIPPO, SANDRO, GIANNINA.

Filippo entre vivement au fond, referme brusquement la porte derrière lui, puis, tout essoufflé.

FILIPPO.

Ouf! Enfin, m'y voici!
Les petits gueux! J'ai bien cru qu'ils allaient m'atteindre

GIANNINA.

Qu'est-ce donc, Filippo? qui donc semblez-vous craindre?
Et qui donc vous poursuit?

FILIPPO.

De méchants polissons
Qui, s'armant de cailloux fort durs et de tessons,
Ont voulu m'assommer.

GIANNINA.

Vous?

FILIPPO, se touchant la tête.

A telles enseignes
Que, là, je sens au front...

Montrant sa main.

Voyez plutôt.

SANDRO.

Tu saignes !

GIANNINA.

De l'eau !... vite !

Elle va chercher sur une crédence un vase et une aiguière.

SANDRO.

Dis-nous comment ceci t'advint.

FILIPPO.

Ah ! parbleu, c'est bien simple. Ils étaient quinze ou vingt,
Gâte-sauce, écoliers, un tas de rien qui vaille,
A lapider un chien au pied d'une muraille,
Un pauvre chien, aux yeux éteints, aux poils pendants,
Ayant la force au plus de leur montrer les dents,
Infirme et se traînant sur sa patte brisée.
En voyant cette bête ainsi martyrisée,
J'eus le cœur soulevé d'un douloureux émoi :
Je croyais voir souffrir un humble comme moi.
Bravement je m'élance au sein du populaire ;
En demandant pitié, j'excite la colère ;
Ah ! l'on ne songe plus à la bête, à présent.
Lapider un bossu, c'est bien plus amusant !
Je me mets à courir, les traînant à ma suite,
J'enfile une ruelle, une autre ; et, sans ma fuite,
On m'eût assassiné, cela n'est pas douteux..

Mais j'ai sauvé la vie au pauvre chien boiteux !

Il tombe épuisé sur un fauteuil.

GIANNINA, posant son mouchoir trempé d'eau sur le front de Filippo.

Ces vagabonds ! Vit-on jamais tant de malice ?
Pauvre garçon !

FILIPPO, à part.

Sa main sur mon front ! ô délice !

GIANNINA.

Etes-vous mieux?

FILIPPO, se levant, et d'une voix très émue.

Merci ! je n'ai plus mal.

SANDRO, à part.

Vraiment,
C'est trop d'émotion pour un remerciement !
Je ne me trompe pas. Il l'aime !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MAITRE FERRARI.

MAITRE FERRARI, un peu plus gris que d'abord, et portant un panier de bouteilles.

C'est étrange !
Voilà plus de vingt ans, mes amis, que je range

Mes deux sortes de vins en un lieu bien couvert :
A droite, cachet rouge ; à gauche, cachet vert.
Personne n'entre là, j'ai la clef dans ma poche.
Eh bien ! je viens de voir, soit dit sans nul reproche,
Que mes vins, qui sont là de toute éternité,
M'ont fait le mauvais tour de changer de côté.
Hein ! Mes flacons entre eux font-ils donc la débauche,
Ou ne connais-je plus ma droite de ma gauche ?

GIANNINA.

Mon père !...

MAITRE FERRARI.

Toi, fillette !... Eh bien ! je te cherchais.
Tantôt, quand on aura fait grincer les archets
Et qu'enfin nous saurons à qui je te marie,
Je reçois à dîner toute la confrérie.
Viens donc m'aider à mettre, afin que je sois beau,
Ma perruque de fête et mon habit barbeau.
En manquant de tenue, un homme se dégrade.
Viens !

Il sort à droite, suivi de Giannina.

SCÈNE V

FILIPPO, SANDRO.

SANDRO.

L'instant décisif approche.

FILIPPO.

Oui, camarade.

SANDRO.

Ton violon est prêt ?

FILIPPO.

Il l'est.

SANDRO.

Es-tu content ?

FILIPPO.

Oui, bien sincèrement. Et toi ?

SANDRO.

Moi ! pas autant.

FILIPPO.

Tant pis. Dans la courtoise et fraternelle lutte,
Ce qui m'aurait le mieux consolé d'une chute,

C'eût été ton succès, à toi, mon compagnon.
Voyons ! Sandro, veux-tu me donner la main ?

SANDRO, après un silence.

Non !

Il sort brusquement.

SCÈNE VI

FILIPPO, seul.

Un envieux !... Voilà que le chagrin commence !
Il souffre. Pardonnons. Mais, parbleu ! c'est démence
De croire qu'à l'ami pauvre et déshérité,
Qui n'envia jamais sa force et sa beauté,
Un homme trouve un jour le plus mince mérite
Sans que son amour-propre aussitôt s'en irrite.
Ce serait bien pourtant : être amis et rivaux !
Celui-là ne sait pas non plus ce que tu vaux,
O cœur plein de tendresse et que le monde isole !
Mais mon chef-d'œuvre est là qui de tout me console.
Pauvre cher violon ! Je suis pareil à lui :
Instrument délicat dans un informe étui.

Il va prendre, dans une armoire, son violon qui est renfermé dans un étui rouge, et le pose sur la table à droite.

Viens ! Je veux te revoir encore, ô mon ouvrage,

Chère création sur qui j'eus le courage,
Moi, l'ouvrier débile et dévoré d'ennuis,
De passer au travail tant de jours et de nuits !
Viens ! de ton sein profond va jaillir tout à l'heure
Le scherzo qui babille et le lento qui pleure.
Sur le monde tu vas répandre, ô mon ami !
Le sublime concert dans ton sein endormi.
Viens ! Je veux te revoir et te toucher encore !
Je n'éveillerai pas ton haleine sonore,
Mais je veux seulement voir mon regard miré
Une dernière fois dans ton beau bois doré ;
Car il faut nous quitter pour ta gloire et la mienne.
Mais, dans ta vie, ami, noble ou bohémienne,
Que tu fasses danser le peuple des faubourgs
Ou que devant les grands du monde et dans les cours
Tu frémisses aux doigts des puissants virtuoses,
Moi qui, naïvement, crois à l'esprit des choses,
En te disant adieu je viens te supplier,
Noble et cher instrument, de ne pas oublier
Celui qui t'a donné tes beaux accents de flamme
Et le pauvre bossu qui t'a soufflé son âme !

Il remet le violon dans son étui.

Mais quel enfant je suis ! Et puis, non, je me mens
A moi-même et j'étouffe en vain mes sentiments.

Pauvre fou ! Ce n'est pas seulement pour la gloire
Que j'ai voulu sur tous gagner cette victoire
Et que sur ce travail mon effort s'obstina ;
C'est pour elle, la douce et belle Giannina !
Car seule elle eut pitié de ma peine en ce monde,
Et lorsque mon enfance errante et vagabonde
S'arrêta sur le seuil de maître Ferrari,
Si bonne en m'accueillant, seule, elle n'a pas ri.
Non, ce muet amour de son ami d'enfance,
Giannina ne peut pas le prendre pour offense,
Ni m'en vouloir du grand désir que j'ai formé
D'être assez glorieux un jour pour être aimé.
Oh ! certes, si j'obtiens le succès que j'espère,
Je ne m'armerai pas du serment de son père...
Mais peut-être... qui sait ?... son cœur est libre encor...
Quand je lui donnerai la belle chaîne d'or,
Quand elle sentira que de ce corps si frêle
La flamme du génie a pu jaillir pour elle,
Elle est fille d'artiste, elle aura la grandeur,
En songeant au talent, d'oublier la laideur,
Et par tant de raisons son âme combattue
Pourrait bien... Oh ! je fais un rêve qui me tue !

SCÈNE VII

FILIPPO, GIANNINA.

GIANNINA, *entrant.*

Il est seul... Ah ! je veux lui parler et savoir
Si Sandro peut encor conserver quelque espoir.

Haut.

Filippo !

FILIPPO, *sortant de sa rêverie.*

Dieu ! c'est elle !

GIANNINA.

Il faut que je vous gronde,
Car seule j'ignorais ce que sait tout le monde,
Et ce n'est pas par vous que je l'ai même appris.

FILIPPO.

Quoi donc ?

GIANNINA.

Que vous allez concourir pour le prix.

FILIPPO.

A vous il eût fallu d'abord que je l'apprisse,
C'est vrai. Mais quand j'ai su le singulier caprice

Du maître et le serment qu'il avait prononcé,
Pardon, signorina ! mais je n'ai plus osé.

GIANNINA.

Oui ! mais laissons cela. Mon vieux père qui m'aime
Ne voudra pas ainsi disposer de moi-même
Ni charger le hasard du soin de mon bonheur.
Quant à la chaîne d'or, quant au brevet d'honneur,
C'est différent, chacun a le droit d'y prétendre,
Et vous surtout, d'après ce que je viens d'apprendre.

FILIPPO.

Comment ?

GIANNINA.

Mais vous avez construit un instrument
Qui, dit-on, doit avoir le prix, certainement.
Un chef-d'œuvre...

FILIPPO.

J'ai fait de mon mieux, je l'avoue ;
Mais que dans le concours je triomphe ou j'échoue,
Qui donc, signorina, s'en préoccuperait ?

GIANNINA.

Qui ?... Mais bien des amis vous portent intérêt,
Vous l'ont même prouvé.

FILIPPO.

Pardon ! je suis stupide.

On paraît méfiant quand on n'est que timide,
Et de tous mes secrets je vous dois la moitié.
Quand j'avais du chagrin, vous avez eu pitié;
Vous vous réjouirez d'un bonheur, s'il m'arrive.
Mais je suis devenu comme la sensitive,
Et quand on vient vers moi, d'un geste machinal
Je recule et je crois qu'on veut me faire mal.
Pardonnez.

GIANNINA.

S'il en est ainsi, je me retire.

FILIPPO.

Non! par grâce, restez! Non! je veux tout vous dire,
Car j'étais un ingrat et je vous offensais :
Sachez-le donc, je suis presque sûr du succès.
Je juge mon travail sans aucune indulgence,
Est-ce talent ou bien seulement bonne chance?
Je l'ignore, mais j'ai tout à fait réussi.

Montrant son violon.

Lorsque j'ai commencé mon œuvre que voici,
J'ai bien construit, avec tout le soin désirable,
La boîte en vieux sapin et le manche en érable,
Bref, j'ai fait de mon mieux... mais cela n'était rien;
Les autres violons peuvent être aussi bien...
Non, voyez-vous! mon coup de maître, ma merveille,

C'est que j'ai retrouvé dans une heure de veille,
Le vernis d'autrefois, le secret envolé...

GIANNINA.

Quoi ! le fameux vernis des vieux maîtres ?...

FILIPPO, s'animant.

Je l'ai.
Et je veux dès demain, en généreux émule,
A tous mes concurrents en donner la formule.
Allez ! j'ai comparé mon œuvre d'apprenti
Avec un violon de l'illustre Amati ;
C'était le même son. Cela tient du prodige !
Juste le même son, oui, le même, vous dis-je !
J'en suis sûr, et, pareil aux maîtres d'autrefois,
Je fais jaillir de ces quatre planches de bois
Une note profonde, immense, magistrale
Et sonore à remplir toute une cathédrale.

GIANNINA, à part.

Hélas ! pauvre Sandro !

FILIPPO.

Depuis ce jour heureux,
Je cache mon bonheur ainsi qu'un amoureux.
Que j'aie ou non le prix, puisque mon œuvre est faite,

Que m'importe à présent? ma vie est une fête.
Je jouis, en avare et seul, de mon trésor.
Tous les matins, avant qu'il fasse jour encor,
Je traverse Crémone endormie et je gagne
Un endroit que je sais, là-bas, dans la campagne,
Avec mon violon caché sous mon manteau.
Là, je m'assieds, tout seul, au versant d'un coteau,
Dans le gazon trempé de rosée, et je rêve
Jusqu'à l'heure sublime où le soleil se lève.
Enfin, quand l'horizon s'emplit de diamants,
Lorsque s'annonce, avec de longs frémissements,
Autour de moi le grand réveil de la nature,
Lorsque l'herbe frissonne et que le bois murmure,
Et que des buissons verts par la nuit rajeunis
S'échappe le concert éblouissant des nids,
Je prends mon violon, joyeux, et j'improvise!
Ah! voyez-vous, c'est là la récompense exquise!
Et j'accompagne alors d'un archet triomphant
Tous ces bruits glorieux dans le soleil levant,
Ces longs soupirs du vent à travers la feuillée
Et ces gazouillements de volière éveillée.
Je joue avec ivresse, et l'instrument vainqueur
Que je sens tressaillir là, tout près de mon cœur,
Mêle à ces chants d'aurore où mon âme se noie
Un hymne merveilleux de jeunesse et de joie!

GIANNINA, à part.

Pauvre, pauvre Sandro !

Haut.

C'est si beau que cela ?

FILIPPO, mettant son violon à l'épaule.

Écoutez seulement comme il donne le *la*.

GIANNINA.

Oh ! jouez donc un air ! Je voudrais mieux l'entendre.

FILIPPO, à part.

En me priant ainsi, sa voix est presque tendre.
Mon Dieu ! pour mon succès ferait-elle des vœux ?

Haut.

Vraiment, signorina, vous voulez ?

GIANNINA.

Oui, je veux.

A part.

C'est l'unique moyen de savoir s'il se flatte
Ou s'il dit vrai.

FILIPPO.

Je prends, s'il vous plaît, la sonate
En sol, de Corelli ?

GIANNINA.

Tout ce que vous voudrez.

FILIPPO, derrière le pupitre.

Ecoutez bien cela.

Scène muette. Filippo exécute les premières mesures d'un thème majestueux et grave sur son violon, qui est d'une sonorité merveilleuse. Le visage de Giannina, qui l'écoute attentivement, ne tarde pas à exprimer une admiration douloureuse; puis elle laisse tomber sa tête dans ses mains et fond en larmes. Filippo s'en aperçoit enfin et s'écrie :

Que vois-je? vous pleurez!
Ainsi je fais pleurer, moi qui faisais tant rire!
N'est-ce pas qu'on dirait une voix qui soupire?
Et n'est-ce pas que l'art est consolant et beau,
Puisque ce malheureux bossu, ce Filippo
Qu'ils accablaient tantôt de rires et de pierres,
A pu faire germer des pleurs sous vos paupières?
Oh! non, je ne suis plus le paria d'hier,
J'ai le droit de lever la tête et d'être fier :
Je vous ai fait pleurer, mais ceci me dispense,
Giannina, d'autre gloire et d'autre récompense,
Et nul prix ne serait pour moi plus précieux
Que les chers diamants qui tombent de vos yeux!

GIANNINA.

Arrêtez... Je ne puis vous tromper davantage.
Je comprends votre orgueil d'artiste et le partage
Comme j'ai partagé naguère vos douleurs;
Mais ce n'est pas cela qui fait couler mes pleurs.

FILIPPO.

Et qu'est-ce donc?

GIANNINA.

Je vais vous faire de la peine;
Mais vous aurez pitié de moi, j'en suis certaine,
Quand je vous aurai dit, mon bon, mon vieil ami,
Que j'avais un amour dans le cœur, que parmi
Les rivaux je rêvais le succès pour un autre...
Et que tout mon bonheur est détruit par le vôtre.

FILIPPO.

Ah!

GIANNINA.

C'est qu'il ne faut pas en être trop fâché,
Voyons!... j'ignorais tout, vous m'aviez tout caché.
Je vous croyais encore un ouvrier novice;
C'était tout naturel, après tout, que je fisse
Des souhaits de bonheur pour l'homme que j'aimais.
Si j'avais su la chose, ah! je vous le promets,
Je ne me serais pas sans effort décidée
Entre vous deux; j'aurais accepté cette idée
Que vous pouviez avoir plus de talent que lui...
Enfin, je n'aurais pas pleuré comme aujourd'hui.

FILIPPO, désignant la porte par où est sorti Sandro.

Vous aimez?

GIANNINA, à voix basse.

Oui !

FILIPPO.

Sandro ?

GIANNINA.

Voyez ! je vous confie
Sans hésitation le secret de ma vie...
Il nourrissait aussi l'espoir de réussir,
Et c'était, j'en conviens, mon plus ardent désir ;
Mais maintenant, après ce que je viens d'entendre,
Je vois bien qu'à ce prix il ne doit plus prétendre,
A ce prix qui servait notre amour mutuel.
Perdre un si cher espoir, n'est-ce pas ? c'est cruel.
Oh ! mon chagrin n'a pas d'amertume ; au contraire,
Car c'est mon compagnon d'enfance, c'est mon frère
Qui doit avoir ce prix et qui l'a mérité...
Mais c'est plus fort que moi... Pardon !...

Elle pleure abondamment.

FILIPPO.

En vérité,
Je souffre autant que vous, et je vous en supplie...

GIANNINA, avec un effort.

Oh ! oui, c'est mal, je suis bien injuste... j'oublie
Votre infortune, à vous, et je ne songe pas

Que, malade et chétif, vous n'avez ici-bas,
Pauvre ami, que votre art, qui du moins vous console.
C'est fini. Je n'ai plus de chagrin. J'étais folle.
C'est bien ainsi : l'amour à lui, la gloire à vous.
Mon cher Sandro sera quand même mon époux;
Et vous êtes un grand artiste que j'admire,
Et je vous aime bien, et je veux vous sourire.

Elle lui prend les mains.

Et je ne pleure plus... je le veux, je le doi...
Vous voyez, je souris...

Éclatant en sanglots.

Mais c'est plus fort que moi!

Elle sort.

SCÈNE VIII

FILIPPO, *seul, après un instant de méditation douloureuse.*

Eh bien, quoi? Tout est dit... c'est un autre qu'elle aime.
Et voilà d'un seul mot résolu le problème
De mon bonheur... Un autre!... Oui, ce jeune ouvrier...
Pourquoi pas, après tout? Vas-tu te récrier,
L'accuser d'injustice et t'indigner contre elle?
Mais, malheureux, la chose est toute naturelle.
A son âge, un amant, comment le rêve-t-on?
Pareil à ce jeune homme; et toi, triste avorton,

Qui fais sur ton chemin rire la populace,
Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace?
Et je n'ai rien vu, rien! Aveugle! Aveugle et fou!
Allons! va te cacher, bossu, dans quelque trou!
Elle aime ce Sandro! Qu'ils soient heureux ensemble!
Toi, va-t'en, souffre et meurs! Oh! quel vide! Il me semble
Que quelque chose en moi s'est éteint pour toujours.
A quoi bon, maintenant, prendre part au concours?
A quoi bon, maintenant, ce triomphe illusoire?
Qu'en ferais-tu, rêveur, qui ne voulais la gloire,
Hélas! que pour lui plaire et t'en voir admirer,
Et qui n'as réussi qu'à la faire pleurer?
Je ne concourrai pas. — Ce Sandro, dans la ville,
Est, je pense, après moi, l'homme le plus habile.
Qu'il ait le prix, afin qu'elle ne pleure plus!

Prenant son violon.

Et toi pour qui j'ai fait tant d'efforts superflus,
Inutile travail qu'à présent je méprise,
Ainsi que mon espoir, il faut que je te brise.

S'arrêtant.

Mais quelle idée!... Oh! Dieu! comme mon cœur est pris!
Si quelque autre ouvrier allait avoir le prix?
S'il l'épousait?... C'est trop l'aimer! C'est ridicule!...
Non! C'est le dévouement qui s'offre, et je recule!
Car ces deux instruments sont tout pareils; je puis

Renoncer à mon œuvre en les changeant d'étuis.
Ce Sandro n'a pas l'âme assez musicienne
Pour distinguer d'abord mon œuvre de la sienne,
Lorsque l'on essaiera les instruments là-bas...
Je lui dirai plus tard... On ne rouvrira pas
Ces boîtes : on les porte au jury tout à l'heure...
Tant pis ! Je ne veux plus que la pauvre enfant pleure ;
Et toi, mon violon, tu ne dois plus périr,
Puisque tu peux encor l'empêcher de souffrir !
Courage ! Rendons-lui ce suprême service.

Il ouvre les deux étuis, met le violon de Sandro dans l'étui rouge ; puis, au moment de déposer le sien dans l'étui noir :

C'est pourtant un cruel et rude sacrifice !
Je n'aurais cru jamais — ô faibles cœurs humains —
Qu'on pût tenir autant au travail de ses mains,
Et que l'âme de feu d'un artiste eût en elle
Ce foyer de tendresse émue et paternelle.
Je t'aimais bien, ô cher ouvrage que je fis !
Adieu donc pour toujours, mon chef-d'œuvre, mon fils !
Je puis me pardonner ma faiblesse dernière,
Car dans ce coffre étroit et noir comme une bière,
Je crois, en te posant, tant j'ai le cœur en deuil !
Que c'est mon enfant mort que je couche au cercueil.

Il referme brusquement l'étui ; puis, d'une voix sourde.

C'est fait !

SCÈNE IX

FILIPPO, MAITRE FERRARI, SANDRO.

MAITRE FERRARI, *entrant au fond.*

Allons ! Sandro... Filippo... l'heure approche,
Et vous n'êtes pas prêts encor !... Quadruple croche !

SANDRO, *entrant à droite.*

Si fait, patron !

FILIPPO, *désignant les deux étuis.*

Voici nos envois préparés.

MAITRE FERRARI.

J'espère, mes enfants, que vous triompherez,
L'un ou l'autre. Je suis un maître, et les profanes
Peuvent sur leurs crincrins user des colophanes !...
Le prix sera pour nous. — Je viens de faire un tour
Dans la ville, et partout s'annonce le grand jour.
Les gens endimanchés vont voir en ribambelle
S'assembler le jury ; le maître de chapelle
Déjà siège au fauteuil, et son noble profil
Se voit de loin, poudré comme un pommier d'avril
Il circule dans l'air un souffle mélodique ;
Dans la rue, on respire, on sent de la musique.

Par la flûte d'Euterpe et le luth d'Apollon !
A chaque carrefour s'accorde un violon.
Dans tous les pignons noirs, dans toutes les tourelles,
On entend doucement gémir les chanterelles;
Et Crémone, où grandit un confus crescendo,
Semble un orchestre avant le lever du rideau !

SANDRO.

Ainsi, maître, il est temps de partir?

MAITRE FERRARI.

Certe, en route !

SANDRO.

Me suis-tu, Filippo?

FILIPPO.

Non, camarade. Ecoute...
Partout où je me montre, on se moque de moi,
Et tu m'obligerais d'emporter mon envoi
Avec le tien. Agis en loyal adversaire,
Car tantôt, n'est-ce pas? tu n'étais pas sincère.
D'ailleurs, l'hôtel de ville est à deux pas d'ici.

Sandro prend, en détournant la tête, la main que lui tend Filippo.

Allons ! Sandro, rends-moi ce service !

SANDRO.

Oui.

FILIPPO.

Merci !

Sandro sort, emportant les deux violons dans leurs étuis.

SCÈNE X

FILIPPO, MAITRE FERRARI.

FILIPPO, à part.

Le sacrifice est fait. Ah ! qu'il faut de courage !...

Haut, à maître Ferrari.

Vous n'allez donc pas voir couronner son ouvrage ?

MAITRE FERRARI.

Si, je pars. Mais Sandro n'a pas le prix encor,
Et toi même, tu peux gagner la chaîne d'or.
As-tu moins de talent et moins d'intelligence
Que lui ?...

FILIPPO.

Non, vous savez, moi, je n'ai pas de chance.

MAITRE FERRARI.

Tu doutes trop de toi, sans te le reprocher.
Pour n'être pas, sans doute, aussi droit qu'un clocher,

Tu n'es pas un moins bon luthier, et, par la messe !
Si le prix est pour toi, je tiendrai ma promesse,
Et je te choisirai pour gendre et successeur.

FILIPPO.

Maître !...

MAITRE FERRARI.

Laisse-moi donc, je suis fin connaisseur,
Et tu ferais, je crois, un homme de ménage.
Tiens ! lorsque j'ai pris femme, ayant deux fois ton âge,
Et qu'en cet atelier je me suis établi,
Vraiment, je n'étais pas non plus joli, joli...
Pas mal, mais comme on dit, la beauté chiffonnée.
Ma femme — elle touchait à sa vingtième année —
Était assez coquette, et c'était dangereux.
Bien des jeunes seigneurs s'en montraient amoureux ;
Ils poussaient par ici toutes leurs promenades
Et, le soir, lui venaient donner des sérénades.
Mais admire à présent à quel point le hasard
Sauvegarde l'honneur des hommes de notre art :
A tous ces beaux messieurs aux manières câlines
Je vendais dans le jour de bonnes mandolines,
Et la nuit, bien couché, je devinais, au son
De l'instrument, celui qui donnait la chanson ;
De sorte que, paisible et sans peine importune,

J'ai surveillé ma femme et j'ai fait ma fortune.
Mais, diable ! il ne faut pas oublier le concours !...
Ma canne !... je dois être en retard, et j'y cours.

Il sort à droite.

SCÈNE XI

FILIPPO, puis GIANNINA.

FILIPPO.

Il me tarde déjà que tout se réalise.

Apercevant Giannina qui entre au fond, portant une mantille et tenant à la main un livre de prières.

Elle !... Encor !...

GIANNINA.

Filippo, je reviens de l'église.
J'allais — pardon, j'ai tant de chagrin dans le cœur ! —
Prier pour que Sandro, malgré tout, fût vainqueur ;
Mais, en m'agenouillant devant sainte Cécile,
Voyez-vous ! j'ai senti comme il est difficile
De demander jamais rien d'injuste au bon Dieu.
Et quoi qu'il arrivât, mon ami, j'ai fait vœu
Pour vous et pour toujours de demeurer la même.
Au revoir !... A bientôt !...

Elle traverse la scène et sort à droite.

SCENE XII

FILIPPO, seul.

Hélas ! comme elle l'aime !
Et si j'avais été tel que lui, fort et beau,
Comme elle m'eût aimé !

SCÈNE XIII

FILIPPO, SANDRO.

SANDRO, entrant précipitamment par le fond, dans le plus grand trouble.

Filippo ! Filippo !

FILIPPO.

Quoi ! des pleurs dans tes yeux ! ta figure blêmie !
Que t'arrive-t-il donc ?

SANDRO.

J'ai fait une infamie,
Je suis un scélérat... Pardon !... Pardon !... Pardon !

FILIPPO.

Qui ? Moi, te pardonner, mon ami ? Eh quoi donc ?

SANDRO.

Vois-tu ! je l'aimais trop... j'avais l'âme obsédée !...
Et je ne pouvais pas me faire à cette idée
Qu'un rival, quel qu'il fût, pût me vaincre à ses yeux.
Je suis un misérable, un lâche, un envieux...
Lorsque j'eus ton chef-d'œuvre en mes mains, — c'est infâme !
Mais la tentation se glissa dans mon âme ;
J'avais le cœur perdu de rage et de douleur,
J'ai cédé !... Près d'ici, tremblant comme un voleur,
Sous l'ombre d'un portail des ruelles étroites,
Filippo, j'ai changé nos violons de boîtes !

FILIPPO.

Toi ?

SANDRO.

Je les ai portés devant les juges, puis,
Au moment où l'expert ouvrait les deux étuis,
Ah ! je n'ai pas pu voir cela... j'ai pris la fuite.
Venge-toi ! Devant tous dévoile ma conduite !
Mais qu'elle n'en soit pas, par pitié, le témoin !
Je t'écrirai l'aveu du crime, et puis, bien loin,
Je m'en irai mourir, car la honte est mortelle...
Mais ne m'oblige pas à rougir devant elle !

Il tombe à genoux.

FILIPPO.

Non, Sandro, je n'ai pas besoin de me venger :
Ton propre châtimeut, tu viens de t'en charger.

SANDRO.

Que dis-tu?

FILIPPO.

Cette gloire, à mon chef-d'œuvre due,
Je te l'avais cédée, et tu me l'as rendue.

SANDRO

Comment?

FILIPPO.

Ces instruments, que ta main échangea,
Moi-même je les ai changés d'étuis déjà.

SANDRO.

Qu'entends-je ! mon remords n'ose comprendre encore!
Pourquoi l'avais-tu fait?

FILIPPO.

Parce que je l'adore,
Et parce que c'est toi que l'enfant préférait ;
Et si j'ai le cœur plein d'un douloureux regret,
Si de ton action je te cherche querelle,
C'est qu'elle anéantit ce que j'ai fait pour elle.

SANDRO, se relevant.

Non, j'ai commis un crime, et je m'en veux punir.
Dis un mot, et je pars pour ne plus revenir.
Si Giannina m'oublie... eh bien! je me résigne...
Tu t'en feras aimer, car toi seul en es digne...
Je pars... je dois partir...

Tumulte au dehors.

FILIPPO.

Non. Reste. Obéis-moi!

SCÈNE XIV

TOUS.

Maître Ferrari entre au fond et lève les bras au ciel en apercevant Filippo. Il est suivi de toute la corporation des luthiers et de deux pages aux couleurs de la ville, portant, l'un la chaîne d'or du podestat sur un coussin, l'autre le violon de Filippo orné de rubans et de fleurs. — Giannina paraît sur le seuil de la porte de droite.

Vivat!

MAITRE FERRARI, à Filippo.

Viens dans mes bras! Je te proclame roi
Du métier, lauréat et maître ès lutherie;
Et sur-le-champ, devant toute la confrérie,
Je vais d'abord tenir ma promesse au vainqueur.

Donc, mon associé, mon gendre, sur mon cœur!...
Mais avant tout... voilà que je me le rappelle...

Prenant la chaîne, et s'avançant vers Filippo.

La chaîne d'or...

FILIPPO, *la lui prenant des mains et allant la mettre au cou de Giannina.*

Je l'offre à Giannina la belle,
En la priant d'en faire un bijou favori
Quand mon ami Sandro deviendra son mari.

GIANNINA.

Bon Filippo!

SANDRO, *à voix basse, à Filippo.*

Mon noble ami, mon frère!

MAITRE FERRARI.

Halte!
Tu n'as point fait tes vœux de chevalier de Malte,
Et tu peux l'épouser...

FILIPPO.

Non, mon bon maître, non!
Je veux aller au loin porter votre renom,
Et dès demain je pars pour mon tour d'Italie.
Voyez-vous! j'avais fait un rêve... une folie!
Et ce qui pouvait être, enfin, n'a pas été.
Oui, je pars, trop heureux si je suis regretté
Et suivi du regard comme les hirondelles...

Je ne demande pas de souvenirs fidèles.
Seulement un regret !... c'est plus que je ne vaux.

Attirant vers lui Sandro et Giannina.

Et lorsque l'atelier reprendra ses travaux
Et qu'à notre établi, près de ta bien-aimée,
Compagnon, tu feras ta tâche accoutumée,
Si quelque corde, ainsi qu'il arrive parfois,
Avec un son plaintif se brise entre tes doigts,
Songez tous deux, songez qu'en cet adieu suprême
Je sens mon pauvre cœur qui se brise de même !...
Je sais, mes bons amis, que vous n'y pouvez rien...
Mais n'oubliez jamais que je vous aimais bien !

MAITRE FERRARI.

Ingrat ! mais tu veux donc que ma maison périsse ?

FILIPPO.

Je vous laisse Sandro.

MAITRE FERRARI.

Quel étrange caprice !
Tu plantes là bonheur, fortune, et cætera...
Que gardes-tu ?

FILIPPO, *saisissant son violon.*

Ceci,

A part.

qui me consolera.

LE TRÉSOR

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE
DE L'ODÉON, LE 20 DÉCEMBRE 1879.

PERSONNAGES

Le duc JEAN DE LA ROCHE-MORGAN.	MM. POREL.
L'ABBÉ.	FRANÇOIS.
VÉRONIQUE, nièce de l'abbé.	Mlle WALDTEUFEL.

Dans un département de l'Ouest, en 1802.

A

MON AMI POREL

LE TRÉSOR

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS.

Une salle basse, ruinée, du château de la Roche-Morgan, dans le goût architectural du XVIe siècle. — Au fond, une porte qui laisse voir la campagne et qui est encadrée de lierre, de liserons et de vigne folle. — A gauche, en pan coupé, une grande cheminée monumentale, ornée des armes de la famille et surmontée du buste d'un seigneur, en armure du temps de Henri IV, avec une barbe qui descend sur sa fraise. Sous le buste, cette inscription en lettres d'or est gravée sur une plaque de marbre noir : *Jean XVII, duc de la Roche-Morgan. maréchal de France, conseiller du Roy en ses conseils et chevalier de son ordre*, 1549-1610. — A droite, au premier plan, une grande porte et, au deuxième plan, un escalier conduisant à une autre porte. — Au fond, un vieux bahut chargé de faïences peintes. — Au milieu de la salle, une table de campagne, servie pour trois personnes : assiettes à fleurs, gobelets d'étain, pot de cidre, escabeaux, etc. — A droite, un grand fauteuil de cuir brun, gaufré d'ornements en or rougis par le temps. — Dans l'angle de la salle, à gauche, deux ou trois grosses bottes de paille, une charrue, des paniers à œufs, des cages à volaille. — Aux murailles, des instruments d'agriculture, des fusils de chasse, etc. — Petite porte à gauche, auprès de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, puis JEAN.

L'ABBÉ, assis dans un grand fauteuil et feuilletant un in-quarto.

L'origine est bien là... Nous disons donc que Jean,
Premier du nom, baron de la Roche-Morgan,

Seigneur de Saint-Martin-des-Fossés, capitaine
De cent archers, qui fut gouverneur d'Aquitaine
Et mourut aux lieux saints pour faire son salut,
Prit pour femme Isabeau de Béthune et qu'il eut
Un seul fils, Jean second, un guerroyeur insigne,
Dont le duc actuel descend en droite ligne...

Jean, vêtu comme un paysan chasseur, guêtré de cuir et le fusil sur l'épaule, est entré par le fond et s'est arrêté sur le seuil, en écoutant les derniers mots de l'abbé.

JEAN, gaiement.

Et nous disons que Jean vingt-deux, duc actuel,
Qui, ce matin, selon l'usage habituel,
Avant le point du jour est parti pour la chasse,
Rentre en triomphateur... avec une bécasse.

L'ABBÉ.

Monsieur le duc !

JEAN.

Encor ce titre ? Non, l'abbé !
Dans l'état misérable où me voici tombé,
Je ne le porte plus et ne dois point permettre,
Pas même à vous, mon vieux précepteur, mon bon maître,
D'appeler duc celui qui vit en paysan.
Donc, comme chacun fait, dites-moi : « Monsieur Jean. »

L'ABBÉ.

Vous dire : « Monsieur Jean ! » moi !... c'est inadmissible !
Êtes-vous duc et pair ?

JEAN, se débarrassant de son attirail de chasse.

Je l'étais, c'est possible.
Aujourd'hui Monsieur Jean est le nom qu'il me faut.
Car, depuis que mon père est mort sur l'échafaud,
Et depuis qu'en exil et loin de la patrie,
Mon pauvre abbé, malgré mon titre et ma pairie,
De l'âpre pauvreté j'ai subi les leçons,
— Car à Londres, enfin, j'ai servi les maçons, —
De bien des vanités j'ai compris la faiblesse.

L'ABBÉ.

Vous ne reniez pas le droit de la noblesse ?

JEAN.

Non ! mais j'ai bien assez réfléchi pour savoir
Que tout droit en ce monde est doublé d'un devoir.
Pour avoir trop usé de l'un sans remplir l'autre,
Ceux qui portaient des noms fameux comme le nôtre
Sont tombés, et leur plainte est perdue en l'écho
De ce canon vainqueur qui vient de Marengo.
Or, moi, pauvre émigré, qui, rentré dans ma terre,
Trouve mes biens vendus et mon toit solitaire

Écroulé ; moi qui n'ai, dans ma triste maison,
Rien d'intact, si ce n'est cet antique blason ;
Moi qui dois désormais borner ma perspective
Aux trois ou quatre champs de blé que je cultive
Et demander ma vie au labeur de mes mains,
Je fais très bon marché de tous mes parchemins,
Et j'accepte mon sort bravement, sans révolte.
A mes anciens vassaux quand je vends ma récolte,
Quand je bois avec eux le cidre du marché,
Où donc est ma pairie ? où donc est mon duché ?
Jusqu'à des temps meilleurs, mon ami, j'y renonce.
Mais comme on trouve ici, sous le lierre et la ronce,
Cet écusson ducal qu'épargna la Terreur,
De même on trouve encor, dans ce duc laboureur,
Le plus beau legs qu'il tient de sa bonne origine :
Son honneur qui survit à toute sa ruine !

L'ABBÉ.

Ah ! courageux ami... Mais rien ne me défend,
Du moins, de vous nommer toujours : « Mon cher enfant ! »
N'est-ce pas ? comme au temps de votre adolescence ?

JEAN, *lui serrant les mains.*

De grand cœur !

L'ABBÉ.

J'ai pour vous tant de reconnaissance !

Lorsque — voilà trois mois — nous sommes revenus
D'exil, ma nièce et moi, marchant presque pieds nus...

JEAN.

Je vous ai recueillis. Bah ! la maison est large.

L'ABBÉ.

Et vous nous avez pris tous deux à votre charge,
Vous, si pauvre déjà !...

JEAN.

Quel beau mérite j'ai !
Le pain sec est meilleur quand il est partagé.
— Mais, l'abbé, dans quel but, avec tant d'énergie,
Compulsez-vous ici ma généalogie ?
Vous dressez donc mon arbre héraldique ?

L'ABBÉ.

Non, non.
Je veux, pour illustrer à jamais votre nom,
Je veux — conception plus grande, plus hardie ! —
Sur un de vos aïeux faire une tragédie...

JEAN.

Je vous reconnais-là... Toujours le vieux travers.

L'ABBÉ.

Faire une tragédie en cinq actes, en vers.

J'en ai déjà dix-neuf, parfaitement intactes,
Hélas ! toutes en vers et toutes en cinq actes,
Que ces comédiens, insolents étourdis,
M'ont osé refuser... jusqu'à mon *Faux Smerdis*,
Un chef-d'œuvre !... N'importe, ils n'auront qu'à se taire,
Cette fois... Ce sera dans le goût de Voltaire...
Un affreux scélérat qui nous a fait un mal !...
Mais quel talent tragique il avait, l'animal !

JEAN.

Ainsi, dans le passé de ma noble famille
Vous cherchez un sujet ?

L'ABBÉ.

Sans doute. Elle fourmille
De grands hommes d'État, d'illustres généraux...
J'hésite seulement dans le choix du héros.

JEAN, *montrant le buste.*

Prenez donc celui-ci, l'ami de Henri quatre,
Qu'auprès du Vert-Galant vingt ans l'on vit combattre,
Et qui mourut, dit-on, de douleur et d'effroi,
En apprenant soudain le meurtre du bon roi.

L'ABBÉ.

J'y songeais, mais le roi parle un langage ignoble.
Ventre-saint-gris n'est pas possible en style noble.
Il faut y renoncer.

JEAN, avec un sourire.

C'est bien dommage. Enfin,
Le fils de tant d'aïeux pour l'instant meurt de faim.
Très à propos la table est mise et nous convie ;
Il est midi bientôt...

SCÈNE II

JEAN, L'ABBÉ, VÉRONIQUE.

Véronique entre en portant une grosse soupière, qu'elle pose sur la table.

VÉRONIQUE.

Et la soupe est servie.

JEAN et L'ABBÉ.

Ah!

VÉRONIQUE, présentant son front à l'abbé.

Cher oncle!...

L'ABBÉ, l'embrassant.

Bonjour, ma nièce.

VÉRONIQUE, à Jean.

Monsieur Jean,

Je me suis surpassée aujourd'hui...

Soulevant le couvercle de la soupière.

Jugez-en.

JEAN.

Voyons cela, mignonne... Oh! la bonne bouffée!...

Jean et l'abbé se mettent à table et commencent à manger. Véronique a son couvert mis et s'assied aussi, mais à chaque instant elle se lève pour servir.

Mais vous êtes vraiment notre petite fée,
Véronique, et depuis que vous êtes ici,
Le deuil de ma maison déjà s'est éclairci
Tant vous y répandez la vie et la lumière.

VÉRONIQUE.

Laissez donc, monsieur Jean! je joue à la fermière,
Comme la pauvre reine a fait à Trianon,
Et j'ai lu Florian, voilà tout.

JEAN.

Eh bien, non!
Watteau goûterait peu ma bergerie en prose,
Où les moutons n'ont pas au col un ruban rose;
Et, dans cette ruine où je vis en fermier,
Florian se plaindrait de l'odeur du fumier.
Non, non! vous n'avez pas la tête si légère;

Vous êtes une bonne et fine ménagère ;
Et le pauvre garçon, qui sait ce qu'il vous doit,
Bénit Dieu qui vous a conduite sous son toit !

VÉRONIQUE, *à part.*

Quand il me parle ainsi, comme mon cœur palpite !

L'ABBÉ, *à Jean.*

Et moi, j'aurai du moins amené la petite.
Elle paiera pour deux votre hospitalité ;
Car je sens durement mon inutilité,
Chers amis, et j'en souffre en mes nuits d'insomnie…
Bon à rien !… Je ne suis qu'un homme de génie !

JEAN.

Mon pauvre abbé !

L'ABBÉ.

Pourtant mes dix-neuf manuscrits
Sont là, qui, quelque jour, étonneront Paris ;
Et vous ne serez plus pauvres comme vous l'êtes :
Je vous fais héritiers de mes œuvres complètes.

JEAN, *servant l'abbé.*

Bon ! Mais en attendant ce résultat lointain,
Mangeons dans la faïence et buvons dans l'étain,
Puisque contentement, dit-on, passe richesse.

L'ABBÉ, *à part.*

Oh ! les petits soupers, jadis, chez la duchesse !

VÉRONIQUE.

Est-il vrai, monsieur Jean, que vous pourriez encor
Être très riche un jour ?

JEAN.

Et comment ?

VÉRONIQUE.

Ce trésor ?
Ces diamants cachés, sous la Terreur ?

JEAN, *haussant les épaules.*

Chimère !

L'ABBÉ.

Je les ai vus jadis portés par votre mère ;
Ils valaient, j'en réponds, plus de cent mille écus.

JEAN.

Donc ils ont été pris, soyez-en convaincus.
Ces diamants, du reste, ont toute une légende
Dans la famille ; ils sont d'une valeur très grande,
Et leur éclat fameux fit rêver autrefois
Plus d'une honnête dame à la cour des Valois.
Sur ces nobles bijoux dont j'ai perdu la trace,

A sa majorité, chaque aîné de ma race
Toujours du duc son père avait, dit-on, reçu
Un secret important que je n'ai jamais su.
Bref, ils seraient cachés ici… Toute une histoire !
J'y crois peu ; mais je crois fort à la bande noire,
Je crois que pour les nids il est des oiseleurs,
Et pour les diamants qu'on cache, des voleurs.

L'ABBÉ.

Ce trésor? Si pourtant, un jour, on le découvre?

JEAN.

Eh bien, donc ! Je ferai reconstruire mon Louvre.
Ma salle basse, ouverte, à cette heure, à tout vent,
Sera fermée et chaude, ainsi qu'auparavant.
Ainsi qu'auparavant, la vieille cheminée
Sera d'un feu flambant et clair illuminée ;
Et, par les soirs d'hiver, je pourrai rêver seul
Aux vertus d'autrefois, devant mon grand aïeul.

VÉRONIQUE.

Et, bien sincèrement, ce manque de fortune
Ne vous cause jamais de pensée importune?

JEAN.

Non, car je me résigne, et c'est l'art d'être heureux…
C'était bien différent, quand j'étais amoureux !

VÉRONIQUE, à part.

Ah! voilà si longtemps qu'il n'avait parlé d'elle !

JEAN, avec un peu d'amertume.

Irène des Aubiers, la fière demoiselle...
Que devient-elle donc?

L'ABBÉ.

Mais, encor quelquefois,
Je la rencontre allant au galop par les bois.
Elle a l'air à cheval d'une amazone scythe.

JEAN, se levant.

Oui, le vieux souvenir par moments ressuscite...
Elle peut se vanter de m'avoir fait souffrir,
Allez ! J'étais fou d'elle, et j'ai pensé mourir
Quand ses parents, malgré le nom dont je me nomme,
Ont refusé la main du pauvre gentilhomme,
Et quand il m'a fallu, tout seul, comme un hibou,
Avec ce gros chagrin m'enfermer dans mon trou.
Irène ! Irène ! hélas ! cruelle fille d'Ève !
Elle m'avait pourtant laissé nourrir ce rêve,
Que sous ce toit croulant pourrait fleurir, un jour,
Un lys qui l'emplirait de son parfum d'amour !
Elle m'avait donné l'espérance divine
Que le bonheur viendrait habiter la ruine !

Et j'ai souvent pleuré, quand, dans ce vieux granit,
Je voyais au printemps l'oiseau faire son nid !...
J'ai dû me résigner... Mais le coup fut bien rude...
Puis vous êtes venus peupler ma solitude ;
Ma tristesse guérit, et le temps s'écoula...

Mettant la main sur son cœur.

Et je ne souffre plus quand je mets ma main là.

VÉRONIQUE, à part

Est-il sincère ?...

JEAN.

Assez, sur cette rêverie !
Car je manque aux devoirs de la galanterie,

A Véronique, qui ôte le couvert.

Et je veux enlever le couvert avec vous.

VÉRONIQUE.

Grand merci, monsieur Jean !

L'ABBÉ, à part, pendant que Jean aide Véronique à desservir.

En quel temps vivons-nous !
Un La Roche-Morgan ne pouvoir, à son aise,
Épouser qui lui plaît !... Allons ! quatre-vingt-treize
Triomphe. Le bon goût se meurt, et tout avec.
Monsieur Talma s'habille en vrai costume grec...

La pauvre vieille France a péri tout entière !
Personne ne sait plus tenir sa tabatière;
Prendre sa prise ainsi : — le geste était charmant ! —
Puis, d'une pichenette au jabot, lestement,
Enlever le tabac jusqu'au plus mince atome.
— Cela n'a l'air de rien... C'est un grave symptôme :
De notre décadence il est le précurseur ;
Et l'on dira de moi : « C'est le dernier priseur ! »

On entend au dehors le bruit d'une charrette qui s'arrête sur les pavés de la cour.

UNE VOIX, au dehors.

Monsieur Jean ! monsieur Jean !... Oh ! arrête, la Grise !

JEAN, frappant sur l'épaule de l'abbé.

Chercheurs de millions, voilà qui nous dégrise !...
C'est mon valet Martin qui revient du marché.
Or donc, en attendant le trésor déniché,
Le seigneur de céans, veuf de tout patrimoine,
Va savoir si du moins il vend bien son avoine.

LA VOIX.

Monsieur Jean !...

JEAN.

On y va.

Il sort par le fond.

SCÈNE III

L'ABBÉ, VÉRONIQUE.

Véronique, qui a fini de desservir, prépare des fleurs dans un vase qu'elle pose sur la table. L'abbé reprend son in-quarto et se promène de long en large.

L'ABBÉ.

Reprenons notre élan.
Je tiens ma tragédie et suis sûr de mon plan.
Melpomène avec moi sans doute a fait un pacte...
Voyons!... Scène d'amour, d'abord, au deuxième acte.
— On convient volontiers que, chez moi, les amants
Expriment en beaux vers leurs tendres sentiments
Et peignent comme il sied le tourment qui les ronge...
— Un songe, à l'acte trois... J'excelle dans le songe...
Et puis à l'acte quatre, un récit... Mes récits,
Aux yeux des gens de goût, passent pour réussis.
J'ai bien, par-ci par-là, des scènes plus minimes...
Mais je sais m'en tirer par quelques vers sublimes.

VÉRONIQUE, rêveuse, venant à l'abbé.

Mon oncle!...

L'ABBÉ, avec impatience, à part.

Bon, encor! Non, jamais je n'ai pu

Travailler un instant sans être interrompu.
Qu'est-ce que cette enfant peut me vouloir, en somme?

VÉRONIQUE.

Mon père, n'est-ce pas, était bon gentilhomme?

L'ABBÉ.

Sans doute, assez souvent je te l'ai dit, je croi.
Mon brave frère est mort au service du roi,
Quoiqu'il n'ait jamais eu que la cape et l'épée...
Mais voilà maintenant ma verve dissipée...
Et vous m'interrompez, Véronique, au moment
Où je mettais la main sur un bon dénoûment.

VÉRONIQUE.

Pardonnez-moi.

L'ABBÉ.

C'est bon. Mais je m'en vais, ma nièce,
Et je monte là-haut pour songer à ma pièce...
Voyons!... un dénoûment... qui ne soit pas banal...
Qui pourrais-je imiter, pour être original?

Il sort par l'escalier, à droite.

SCÈNE IV

VÉRONIQUE, seule, plongée dans sa rêverie.

Son cœur avait conçu l'espérance divine

Que le bonheur viendrait habiter la ruine,
Et que ce toit croulant verrait fleurir un jour
Un lys qui l'emplirait de son parfum d'amour !...
Hélas ! il faut pourtant que mon cœur se soumette !..
Le lys n'a point fleuri, mais l'humble violette ;
Et lui, toujours rempli de son ancien regret,
Ne l'a pas devinée à son parfum discret !...
Mais l'espérance en moi n'est pas bien étouffée :
Tantôt il me traitait comme sa bonne fée,
Il bénissait le ciel qui m'a conduite ici...
Ai-je tort d'espérer et de l'aimer ainsi ?
Ma race, sans valoir la sienne, est sans reproche ;
De plus, la pauvreté commune nous rapproche.
Et toujours mon espoir, qui ne peut s'envoler,
Rêve de le guérir et de le consoler...
Oui, cet amour a pris mon âme tout entière.
Tout l'évoque...

Elle tire de sa poche un missel.

Jusqu'à ce livre de prière...
Mais oui ! ce livre est plein de mon amour... Le soir
Quand Jean m'a dit un mot qui plaît à mon espoir,
Je mets une fleur là, qui sèche entre les pages...
Cher livre, qui connais mes vœux et les partages,
Feuillets, de mes pensers confidents et témoins,

Dites-moi qu'il oublie Irène et l'aime moins,
Bien qu'encor tout à l'heure il ait reparlé d'elle;
Dites-moi, dites-moi qu'à mon rêve fidèle,
J'ai droit de mettre encore une fleur aujourd'hui
Dans ce livre avec qui j'ai tant prié pour lui!

SCÈNE V

VÉRONIQUE, JEAN.

JEAN, entrant vivement.

Quel guignon obstiné !

VÉRONIQUE.

Quoi?

JEAN, d'une voix tremblante de colère.

Mauvaise nouvelle,
Comme toujours !... Les grains ont baissé de plus belle.
Contre le pauvre duc qui veut gagner son pain
La pluie est démagogue et le vent jacobin.
Vendre trois cents écus sa moisson de l'année,
C'est dur !

VÉRONIQUE.

Pardonnez-moi si je suis étonnée,

Monsieur Jean ; mais ce prix est à peu près normal,
Et vous dites cela d'un ton qui me fait mal.

JEAN.

Ah ! vraiment, j'ai la voix tellement ironique !...
Et pardieu ! c'est que j'ai de l'humeur, Véronique...
Savez-vous ce que vient de m'apprendre Martin,
Ce qu'ils racontaient tous au marché, ce matin ?
Irène des Aubiers...

VÉRONIQUE, *à part, douloureusement.*

Ah !

JEAN.

Elle se marie !...
Quelle déloyauté ! quelle coquetterie !
Car, lorsque ses parents m'ont refusé sa main,
Elle m'avait fait voir un cœur moins inhumain,
Elle avait semblé prendre en pitié ma souffrance,
M'avait dit que le temps, que la persévérance,
Peut-être parviendraient un jour à les fléchir !
Six mois !... Elle a bien pris le temps de réfléchir !...
Six mois sont écoulés... Elle en épouse un autre !...

VÉRONIQUE, *à part.*

Il l'aime encor !

JEAN.

L'affreuse époque que la nôtre!
Elle!... une fille noble et de sang bien prouvé!...
Savez-vous quel époux encore elle a trouvé?
Le fils d'un acquéreur de biens, fat ridicule,
Qui, je ne sais comment, a pris la particule
Et qui, tout enrichi de l'argent des vaincus,
Paiera la dot avec du sang sur ses écus!
Juste Dieu! puisqu'il est des femmes qu'on achète,
Où donc est ton trésor, où donc est ta cachette,
Mon vieux manoir? Rends donc son or à ton seigneur,
Pour qu'il puisse, à son tour, se payer du bonheur!...
Mais non, mille fois non!... Point de ces vœux infâmes,
Et que maudites soient à tout jamais les femmes
Qui, comme au champ de foire, à la Saint-Jean d'été,
Marchandent leur amour et vendent leur beauté!

VÉRONIQUE, à part.

Comme il l'aime!

Haut.

Voyons, monsieur Jean! du courage!
Se peut-il que l'oubli d'Irène vous outrage,
Et ne disiez-vous pas que vous ne l'aimiez plus?

JEAN.

C'est l'éternelle erreur des cœurs irrésolus.

Je l'ai dit, je l'ai cru... Bon ! la chose était sûre...
Mais ce dépit cruel a rouvert ma blessure.

VÉRONIQUE.

Eh bien, si vous l'aimez encore, dans ce cas,
Sachez si ses parents ne la contraignent pas.
Ne la maudissez point sans éclaicir vos doutes.

JEAN, amèrement.

Les femmes, les voilà !... Vous vous défendez toutes...
Non, je suis sûr qu'Irène agit de son plein gré.
Le richard lui plaît mieux que le pauvre émigré.
Quoi ! les grains sont en baisse, et je prétends qu'on m'aime !
Qui donc voudrait de moi ?... Mais personne ; et vous-même
Bien que vos sentiments soient désintéressés,
Dites-moi franchement...

VÉRONIQUE.

Monsieur Jean, c'est assez !
Il n'est pas question de moi ; je vous arrête.

JEAN.

Ah ! pardon ! mille fois pardon ! Je perds la tête,
Et je deviens méchant... Il faut partir ! allons !
Car j'entendrais d'ici grincer les violons
De leur noce maudite... Il vaut mieux que je parte.
C'est bien... Je me ferai soldat de Bonaparte.

Il tombe, sur les bords de l'Adige et du Rhin,
Une grêle de plomb qui guérit du chagrin.
Je vais boucler mon sac, et je pars dans une heure.
Votre oncle héritera de la vieille demeure ;
Vivez-y tous les deux en maîtres absolus...
Et priez Dieu pour moi... quand je n'écrirai plus !

Il sort par la gauche.

SCENE VI

VÉRONIQUE, seule.

Il l'aime encor... toujours... Et moi... moi, j'étais folle !
Oui, quand il me disait une bonne parole,
C'était par amitié, comme on fait aux enfants...
Je ne veux plus l'aimer, non ! je me le défends.
Que puis-je sur un cœur qui ne bat que pour elle ?
Pourtant l'illusion était bien naturelle :
Sa voix devenait douce en prononçant mon nom ;
Son regard quelquefois s'attendrissait... Mais non !
Si j'espérais encor, je serais insensée...

Regardant son missel qu'elle a gardé à la main.

Et toi, livre, rempli des fleurs de ma pensée,
Oui, toi qu'embaume encor mon rêve anéanti,

Humble et cher confident, tu m'avais donc menti !...
Ah ! du courage ! Il faut que mon cœur se délivre
De tous ces souvenirs... Je vais brûler ce livre
Et fuir cette maison où j'ai par trop souffert.
Dans le prochain couvent, asile m'est offert ;
J'irai là... car il faut que j'oublie et m'en aille.

S'approchant de la cheminée.

Tout justement voici des copeaux, de la paille ;
Et ce foyer désert, où s'est tu le grillon,
Aujourd'hui recevra l'adieu de Cendrillon...
Disparais, seul témoin de ma triste folie !

Elle pose son livre sur la paille amoncelée dans le foyer et y met le feu avec une petite lampe qui est accrochée dans l'intérieur de la cheminée. Une grande flamme jaillit.

Oui, la flamme s'élève, et l'œuvre est accomplie.
Les feuillets tout noircis se tordent dans le feu...
Monte donc, flamme pure, avec mon dernier vœu !
Avec mon dernier vœu, monte, blanche fumée,
Qui t'en vas dans le ciel, doucement parfumée,
Puisque je t'alimente, en ce jour de douleurs,
Avec un double encens, la prière et les fleurs !
Monte donc jusqu'à Dieu, flamme du sacrifice,
Pour qu'à celui que j'aime il devienne propice,
Et si Jean souffre encor de son amour ancien,

Pour qu'au moins mon malheur adoucisse le sien !

Le feu s'est éteint tout à fait.

Le feu s'éteint ! Tel est mon cœur, cendre et poussière !

Apercevant au fond de la cheminée un trou béant qui n'y était pas auparavant.

Tiens !... Mais cette flambée a fait choir une pierre
Du foyer... Chaque jour ces murs croulent un peu,
Et voilà si longtemps qu'on n'avait fait de feu...
Voyons donc... Le dégât n'est pas grand, je suppose...

Étonnée.

Mais... c'est une cachette... Ah ! Dieu ! l'étrange chose !
Un coffret !...

Elle prend le coffret qui est dans le trou.

De la flamme il est tout tiède encor...
Pourrait-il s'ouvrir ?...

Elle porte le coffret sur la table et s'efforce de l'ouvrir.

Oui...

Avec stupeur.

Le trésor ! le trésor !...
J'ai trouvé ceci, moi !... Suis-je bien éveillée ?...
Mais oui, cette cassette en fer, toute rouillée,
Je la touche...

Prenant à pleines mains les parures contenues dans le coffret.

Voici les bijoux... et mes yeux
Ont peine à soutenir leur éclat merveilleux !...
Mais pourquoi tant de trouble et quelle est ma pensée ?
Dieu m'entendait : voilà ma prière exaucée ;
Grâce à mon sacrifice il m'a fait découvrir
Ce trésor par qui Jean va cesser de souffrir.
Mes espoirs consumés lui rendent sa richesse
Pour qu'il épouse Irène et la fasse duchesse ;
Et, comme par miracle et par enchantements,
Mes pleurs sont devenus perles et diamants !
Hélas ! mon pauvre amour !

Apercevant Jean qui rentre, pensif et la tête basse.

Jean ! Ah ! comment lui dire ?...

SCÈNE VII

VÉRONIQUE, JEAN.

JEAN, tristement.

Tout à l'heure, j'avais un moment de délire,
Ma pauvre Véronique... Il faut me pardonner.
Mais je n'ai pas le droit de vous abandonner,
Votre oncle et vous. Je dois garder le sort modeste

Que je vous fais ici partager, et je reste.

VÉRONIQUE, près de la table, de façon à cacher à Jean le coffret.

Monsieur Jean, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

JEAN.

Quoi?

VÉRONIQUE, s'efforçant de sourire.

Je suis votre fée... Ah! vous me l'avez dit...
Eh bien! aux jours mauvais, la fée est là qui guette
Et qui répare tout d'un seul coup de baguette.

JEAN.

Plaisantez-vous?

VÉRONIQUE.

Tout va changer dans votre sort.
Pour une grande joie êtes-vous assez fort?

JEAN.

Pour une grande joie?

VÉRONIQUE.

Oh! oui, car c'en est une,
De reprendre d'un coup son rang et sa fortune,
Et la femme qu'on aime et le bonheur rêvé...
Le trésor...

JEAN.

Le trésor?... Eh bien?...

VÉRONIQUE, lui montrant le coffret ouvert.

Je l'ai trouvé!

JEAN.

Ah! grand Dieu!

VÉRONIQUE.

N'est-ce pas? quel coup de destinée!
Je l'ai découvert là, dans cette cheminée,
Je vous dirai plus tard... par du feu que j'ai fait.
Mais c'est bien lui... touchez... regardez...

JEAN, saisissant à son tour les parures.

En effet,
C'est bien lui!... c'est bien là le trésor de famille!
Quoi! c'est à moi ce tas de diamants qui brille...
A moi tous ces bijoux!...

Il reste immobile et muet, les mains pleines de bijoux, absorbé dans sa contemplation.

VÉRONIQUE.

Maintenant vous pouvez
Amener votre Irène en ces murs relevés;
Vous pouvez lui donner opulence et noblesse...

S'apercevant que Jean ne l'écoute pas.

Mais il ne m'entend plus... Allons, point de faiblesse !
Je dois partir...

JEAN, se parlant à lui-même et maniant les bijoux.

Ainsi, c'est à moi ce trésor !
Je le vois, je le touche, et n'y puis croire encor...
Eh bien ! c'est du bonheur : il faut que j'en profite.
Mais pourquoi donc mon cœur ne bat-il pas plus vite ?
Pourquoi donc, en faisant ruisseler dans ma main
Ces cailloux précieux, qu'on me paiera demain
En bel argent comptant chez le prochain orfèvre,
Ne suis-je pas joyeux et n'ai-je pas la fièvre ?
Je suis riche pourtant... Véronique a raison.
Je puis faire à présent rebâtir ma maison,
Racheter alentour la forêt et la plaine,
Et, nouveau châtelain, choisir ma châtelaine.
Je suis riche, très riche, et n'ai qu'à faire un pas
Vers les parents d'Irène... Ils n'hésiteront pas :
On va congédier ce fat, et tout s'arrange...
Non ! ce n'est plus mon cœur qui parle... C'est étrange !
Dans mon âme, à l'instant encor pleine d'ardeur,
Ces diamants ont mis leur subtile froideur.
Irène me déplaît, s'il faut que je l'achète
Avec ce sac d'écus que le hasard me jette.
Je m'offense aujourd'hui de son mépris d'hier,

Et, riche, je prétends comme un pauvre être fier !...
Quoi?...l'on change à ce point !... Ah ! le destin me raille ;
Et vous auriez bien dû rester dans la muraille
Au lieu de me prouver, ô trésors superflus,
Que ma douleur mentait et que je n'aimais plus !
Eh bien, si ! j'ai raison... Je devais par vous seules,
Parures dont jadis s'ornèrent mes aïeules,
Apprendre cette amère et saine vérité :
Et, pour l'honneur du nom que toutes ont porté
En mères de famille, en épouses fidèles,
Je ne dois point choisir de femme indigne d'elles.

VÉRONIQUE, à part.

Oh ! c'est trop tard !

JEAN, changeant de ton, à Véronique.

D'ailleurs, s'agit-il de cela?
Réalisons d'abord cette fortune-là :
Cent mille écus, dit-on... Peut-être davantage !
D'abord, premier plaisir... il faut que je partage
Avec vous, mes amis, qui seuls savez m'aimer.
Pour l'abbé, dès demain je le fais imprimer.
Et quant à vous, ma bonne et généreuse amie,
Vous n'aurez plus besoin de tant d'économie,
Et vos mains puiseront au trésor sans compter.
Ma pauvre chère enfant, que je vais vous gâter !

Mais ce sera charmant! L'existence nouvelle
Que nous allons mener, à mes yeux se révèle :
Oui, nous restons chez nous, les pieds sur les tisons;
Nous sommes trois amis, et nous nous suffisons;
Vous êtes la maîtresse au logis, Véronique,
Vous exercez sur nous un pouvoir tyrannique;
Moi, je chasse! et l'abbé, dans ses fougueux élans,
Me déclame ses vers, que je trouve excellents;
Nous nous abandonnons au repos qui nous berce,
Et, comme des oiseaux éprouvés par l'averse,
Satisfaits du refuge où Dieu nous réunit,
Nous nous tenons tous trois serrés dans notre nid!
— Et j'osais m'attrister! Mais, que Dieu me pardonne!
Je fais mieux que d'avoir du bonheur... car j'en donne.

VÉRONIQUE.

J'ai regret de troubler un rêve si joyeux,
Monsieur Jean, mais je dois vous faire mes adieux.

JEAN, stupéfait.

Vos adieux! vous!... J'ai mal entendu!

VÉRONIQUE.

Non! mon aide
Désormais vous devient inutile, et je cède
A mon ancien désir, qui revenait souvent,

De prononcer mes vœux et d'entrer au couvent.
Ma résolution depuis longtemps est prise.

JEAN.

Que veut dire ceci?... Vous voyez ma surprise...
Jamais vous ne m'aviez parlé de ces projets...

VÉRONIQUE.

Et pourtant, monsieur Jean, tous les jours j'y songeais ;
Et je n'ai même ici prolongé ma présence
Que dans votre intérêt et par reconnaissance.
C'est même, en vous quittant, le seul bonheur que j'ai
De vous avoir servi... Mais tout est bien changé.
Les voici revenus pour vous, les jours prospères :
Bientôt vous conduirez sous le toit de vos pères
Une épouse choisie, enfin digne de vous
Et des femmes de qui vous viennent ces bijoux,
Celle que vous pourrez aimer comme une égale,
Et qui saura porter la couronne ducale.
Elle prendra la place ici que j'occupais ;
Et moi j'entre au couvent afin d'y vivre en paix.

JEAN, à part.

Je crois tout deviner... O pauvre âme blessée !

VÉRONIQUE.

Gardez-moi — n'est-ce pas? — une bonne pensée !

Moi, je prierai pour vous, c'est tout ce que je puis
Désormais. Ayez soin de mon pauvre oncle ; et puis,
Plus tard, quand vous serez un père de famille,
Peut-être verrez-vous revenir l'humble fille
Qui toujours aura fait pour vous des vœux fervents,
Et qui vous aimera dans vos petits enfants.

JEAN.

Partir! vous partiriez d'ici, chère petite!
Mais à ce seul penser qu'il faut que je vous quitte,
Savez-vous que mon cœur a frissonné d'effroi?
Asseyons-nous tous deux. Voyons! écoutez-moi...
Mon enfant, ce trésor, dont je cherche l'usage,
Ne m'a pas seulement rendu riche, mais sage :
Il a fait s'envoler, par un souffle subit,
Ce regret, qui n'était au fond que du dépit;
Nul écho du passé dans mon âme ne vibre ;
Et votre ancienne place au foyer reste libre...
Pourquoi voulez-vous donc abandonner ce lieu?

VÉRONIQUE.

Je vous l'ai dit, je dois me consacrer à Dieu ;
Et le repos du cloître est mon désir unique.

JEAN, s'animant.

Eh bien, moi, je vous dis que c'est faux, Véronique!

VÉRONIQUE.

Monsieur Jean!...

JEAN.

Laissez-moi! je vous dis que c'est faux.
Aviez-vous autrefois des rêves si dévots?
Étiez-vous à ce point du monde fatiguée,
Ce matin, hier, toujours, vous si bonne et si gaie?
Je vous dis que c'est faux, pauvre cœur innocent,
Et que ce qui vous pousse est un chagrin naissant,
Dont vous ne vous rendez peut-être pas bien compte,
Mais que je crois comprendre enfin, et que j'ai honte
De deviner si tard, aveugle que j'étais...
Oh! si je vous offense, un mot! et je me tais...
Mais, depuis un moment que nous sommes ensemble,
A cette douce main qui dans la mienne tremble,
A ce regard, du mien sans cesse détourné,
Véronique, je crois que j'ai bien deviné...
Si j'avais ce bonheur...

VÉRONIQUE.

Monsieur Jean, je vous jure...

JEAN.

O Véronique, avant de commettre un parjure,
Avant de prononcer un *non*, que tout dément,

Laissez-moi vous parler jusqu'au bout seulement.
Oui, sachez que mon cœur a compris tout à l'heure,
Quand vous avez parlé de quitter ma demeure,
Le mal qu'il avait fait, ce lâche et cet ingrat,
Et le devoir tracé pour qu'il le réparât.
J'ai vu, par ce danger qu'elle me fût ravie,
Que votre affection était tout dans ma vie,
Qu'il me faut à tout prix près de moi la fixer,
Et que je ne peux plus désormais m'en passer.
Dans mon cœur, délivré de l'ancien mauvais rêve,
Un nouveau sentiment se dégage et s'élève...
Et l'amour, qu'attendait votre espoir ingénu,
Il va venir, il vient... il est déjà venu!
Par ces yeux pleins de pleurs, par ces mains que je serre,
Par ces chers souvenirs de commune misère,
Oui, Véronique, au nom du douloureux passé,
Pardonnez à celui qui fut un insensé,
Mais qui se donne à vous, et de toute son âme!
Et restez mon enfant, mon amie et ma femme!

Véronique éclate en sanglots.

Quoi!... vous pleurez?...

VÉRONIQUE.

Pourquoi ne parler qu'aujourd'hui,
Monsieur Jean? Hier encor, je vous aurais dit : Oui!

JEAN.

Eh bien?...

VÉRONIQUE.

Mais à présent que les grandeurs perdues,
Par un juste retour vous sont toutes rendues
Et que vous retrouvez fortune, titre et nom,
Je connais mon devoir et dois vous dire : Non !

JEAN.

Quel scrupule insensé ! Vous m'aimez, je vous aime...
Pour avoir ce trésor, ne suis-je plus le même?

VÉRONIQUE.

Vous ne le serez plus demain. Non, monsieur Jean,
Je n'aime point un duc : j'aimais un paysan !
J'avais droit de rêver — mais tout beau rêve cesse —
D'être fermière un jour ; jamais d'être duchesse.
Et ce qu'avec ivresse hier j'eusse accepté,
Tout mon cœur le repousse à présent, par fierté.

JEAN.

Mais ce trésor, je vous le dois, ô noble fille!...

VÉRONIQUE.

Non, monsieur Jean ! Ce sont vos bijoux de famille ;
Pour vous seul le feu duc — vous le comprenez bien —
Les avait cachés là... Je n'accepterai rien !...

Je dois me retirer, ayant rempli ma tâche.
Si je vous écoutais, si j'étais assez lâche
Pour ne plus résister, hélas ! qu'adviendrait-il ?
Vous verriez qu'une enfant élevée en exil,
Qui sait coudre et filer, ainsi qu'une servante,
Mais qui n'est nullement mondaine ni savante,
En mainte occasion qui saura bien surgir
Ne tiendrait pas son rang et vous ferait rougir…

JEAN.

Véronique !

VÉRONIQUE.

Attendez… Puis l'image d'Irène,
Dont vous vantiez le tact et la fierté de reine,
Viendrait vous inspirer de coupables regrets,
Des reproches peut-être… Et moi, moi, j'en mourrais !
Plus de rêves menteurs où mon espoir s'égare !…
Je le jure ! à jamais ce trésor nous sépare,
Et vous aurez plus vite usé ces diamants
Que vous ne m'aurez fait manquer à mes serments.

JEAN.

Eh bien, donc, sois maudit par moi, trésor funeste !
Diamants qui troublez mon sort, je vous déteste !
Car vous m'êtes fatals ; car vous avez jeté
Sur mes illusions votre froide clarté,

Et de plus vous rendez, par un charme invincible,
Le cœur de cette enfant comme vous insensible !

SCÈNE VIII

JEAN, VÉRONIQUE, L'ABBÉ.

L'abbé entre, dans la plus grande agitation, en brandissant une feuille de parchemin.

L'ABBÉ.

Mes enfants! mes amis!

VÉRONIQUE.

Mon oncle!

L'ABBÉ, *se jetant au cou de Jean.*

Embrassez-moi,
Mon pauvre Jean !

JEAN.

Qui peut vous causer tant d'émoi?

L'ABBÉ.

Une joie ineffable, — une peine infinie !
Moi, je m'en vais écrire une œuvre de génie ;
Mais vous, si vous trouviez le trésor, cher enfant,
Hélas! vous ne seriez pas plus riche qu'avant.

JEAN.

Quoi ? le trésor ?

L'ABBÉ.

Allez ! n'en cherchez plus les traces...
Car dans votre grenier, parmi vos paperasses,
Ce rare document, cet acte précieux,
Par le plus grand hasard est tombé sous mes yeux.
Il vient de me prouver, d'une façon certaine,
Que votre illustre aïeul...

Montrant le buste au-dessus de la cheminée.

oui, ce grand capitaine
Qui semble nous sourire en sa barbe là-haut...

JEAN.

Eh bien?...

L'ABBÉ.

C'est le héros tragique qu'il me faut!

JEAN.

De grâce!...

L'ABBÉ.

Cet ami du meilleur des monarques,
Comme on se préparait à la bataille d'Arques,
Sut que nos lansquenets, qui depuis très longtemps
N'avaient pas eu leur paie, étaient fort mécontents.
Alors — ô trait sublime où sa loyauté brille! —

Il vendit à des juifs ses bijoux de famille
Et paya les soldats, sans prévenir le roi!

JEAN, à part.

Que dit-il?

L'ABBÉ.

On gagna la bataille... Après quoi,
Henri, qui sut le fait, désira, comme on pense,
Donner au brave duc sa juste récompense.
Mais votre aïeul, héros digne d'être Romain,
— La chose est tout au long dans ce vieux parchemin
Fait à Dieppe et timbré des armes de la ville, —
Refusa tout, et fit, par un orfèvre habile,
Faire des bijoux faux tout pareils aux anciens,
Voulant, comme il le dit, que les femmes des siens,
Qui porteraient son nom aux époques futures,
N'eussent d'autre ornement que ces vaines parures,
Durable souvenir qu'il léguait à leurs fils
De ce qu'il avait fait un jour pour son pays!

JEAN.

Mon noble aïeul!

VÉRONIQUE, à part.

Dieu bon! est-ce que tu m'exauces?

JEAN, montrant le coffret à l'abbé.

Ainsi, vous l'avez dit, ces parures sont fausses?

L'ABBÉ, stupéfait.

Ces parures?... Hein?... Quoi?... Le trésor!

JEAN.

Le voici.

Mais vous m'avez prouvé qu'il était faux... Merci!

L'ABBÉ.

Vous l'aviez découvert?... Je détruis votre joie!

Il se laisse choir dans un fauteuil.

Ah!

JEAN.

Je comprends le don que l'ancêtre m'envoie!
Trésor de dévoûment, trésor de loyauté,
Tu me rends le bonheur avec la pauvreté,
Et bien plus que tout l'or du monde je t'estime,
Fortune de vertu, legs d'un aïeul sublime!
Soyez les bienvenus, car vous comblez mes vœux,
Perles sans orient et diamants sans feux,
Car j'ai souffert pendant mon heure de richesse!
Et le sort à présent me fait vraiment largesse,
Qui, tout en m'accablant de ce surcroît d'honneur,
Me permet de rester un pauvre moissonneur.
Partez sans un regret, décevantes chimères!

Prenant la main de Véronique.

Vous voyez les bijoux qu'ont portés mes grand'mères :

C'est ma dot, Véronique; ils n'ont pas de valeur,
Et l'éclat de vos yeux brille plus que le leur.
Voulez-vous cependant les accepter quand même?

VÉRONIQUE.

Puisque vous restez pauvre, et puisque je vous aime.

L'ABBÉ, sautant de son fauteuil.

Comment?... Qu'ai-je entendu?

JEAN.

C'est vrai, mille pardons!
Nous sommes amoureux et nous nous accordons,
L'abbé! Deux pauvres gens échangent leur promesse;
Et vous n'y pouvez rien... que nous dire la messe,
Comme pour marier de simples paysans.

L'ABBÉ.

Un tel hymen!... suprême honneur de mes vieux ans!...
Mais que d'événements!... J'ai mon sujet de pièce :
On trouve ce coffret... vous épousez ma nièce...
Le trésor était faux... Est-ce que j'ai rêvé?

JEAN, tenant Véronique par la main.

Le trésor! Non! Voilà celui que j'ai trouvé!

LA

BATAILLE D'HERNANI

POÉSIE

DITE PAR Mlle SARAH BERNHARDT

A L'OCCASION

DU 50e ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

HERNANI

A LA COMÉDIE FRANÇAISE, LE 25 FÉVRIER 1880

LA

BATAILLE D'HERNANI

POÉSIE

Hernani!... Cinquante ans sont passés; mais ce nom
Résonne dans nos cœurs comme un bruit de canon
Et grise nos cerveaux comme une odeur de poudre;
Et quand gronde un écho lointain de cette foudre,
Quiconque a le respect et le culte du Beau
Sent passer sur son front une ombre de drapeau!

Cinquante ans sont passés!... Il n'en reste plus guère,
Hélas! des grands soldats de cette ancienne guerre.
Mais il est toujours là, celui dont le cerveau
Fit naître pour le monde un idéal nouveau.
Le sublime héros survit à l'épopée;
Le vieil arbre est debout dans la forêt coupée;
Et, sous ses cheveux blancs, l'aïeul robuste est tel
Qu'il sera centenaire avant d'être immortel.
Que ma voix lui parvienne, et qu'au fond de sa gloire

Il m'entende conter sa première victoire !

Vous êtes sur le champ de bataille. Voici
Les loges qui devaient rire et siffler aussi ;
Car la cabale était terrible. Académie,
Salons, journaux, formaient cette armée ennemie.
Ils étaient là, le ban avec l'arrière-ban,
Fortifiés, selon les règles de Vauban,
Dans les trois unités et dans la tragédie,
Et se moquaient un peu de la troupe hardie
Entassée au parterre, assise au paradis,
Qui cependant allait les vaincre, — un contre dix.
Mais c'était la jeunesse !... et, par cette poignée
De braves, la bataille à la fin fut gagnée
Pour l'art nouveau, pour l'art libre et jeune comme eux.
Leurs noms ? Tous depuis lors sont devenus fameux :
C'étaient Balzac, rêvant la *Comédie humaine*,
Delacroix, ce Titien, David, ce Cléomène,
Gautier, dont le pourpoint insultait les rieurs,
Berlioz, Devéria... J'en passe, et des meilleurs !
Détestant la routine et ses œuvres caduques,
Ils agitaient, devant les vieillards à perruques,
L'ironique défi de leurs cheveux flottants,
Et se sentaient, les beaux artistes de vingt ans,
Sûrs de vaincre, en songeant que le chef de l'école

Avait l'âge précis du général d'Arcole.

Comme aux rougeurs de l'aube une brume s'en va,
Avec un grand frisson la toile se leva
Et le drame parut dans sa splendeur d'aurore.
O public assemblé, dont tout à l'heure encore
Le poète emportait les esprits dans son vol,
Désormais tu confonds Chimène et doña Sol,
Et tu sais bien, alors qu'un chef-d'œuvre se trouve,
Que Molière sourit et que Corneille approuve.
Au firmament de l'art où tu les mets tous deux,
Hugo depuis longtemps rayonne à côté d'eux.
Mais, autrefois, ce drame aux vastes échappées,
Ces vers souples et forts comme sont les épées,
Ce fier lyrisme, mis soudain en liberté
Avec sa belle ardeur de cheval emporté,
Ce tourbillon de mots d'allure familière
Semblables aux oiseaux lâchés d'une volière,
Ce grand souffle, ce coup d'audace, ce réveil,
Aveuglèrent ainsi qu'un lever de soleil !

Pourtant le premier soir fut bon aux Romantiques.
Le grand drame, entouré de tous ses fanatiques,
Fit peur ; et la cabale, un instant, se troubla.
Mais, dès le second jour, par saint Jean d'Avila !

La lutte fut terrible, et jamais le théâtre
N'en a vu soutenir de plus opiniâtre,
Et, plus de trente fois de suite, on se battit.
Gautier, le grand témoin, nous l'a souvent redit :
Tel vers, qu'avec ivresse aujourd'hui l'on écoute,
Était pris et repris ainsi qu'une redoute;
Au passage où toujours nous nous émerveillons,
Cris et sifflets partaient en feux de bataillons
Et les bravos lançaient leurs paquets de mitraille !
Une tirade était tout un champ de bataille;
Ici, Nanteuil guettait d'un regard attentif
Un classique embusqué derrière un adjectif;
Et là, Borel avait quelque duel intrépide
Pour le : *Quelle heure est-il?* ou le : *Vieillard stupide!*

Hernani devait vaincre. A présent, il n'a point
Un vers, de ceux pour qui l'on se montrait le poing,
Que, ravi, le public tout entier n'applaudisse.
Nous avons réparé notre ancienne injustice,
Et, depuis très longtemps, le succès a vengé
Des mépris d'autrefois le chef-d'œuvre outragé.
Ce soir encor, la pièce est par nous acclamée
Comme une magnifique et toujours jeune armée,
Mais à qui la victoire a jadis coûté cher.
Car ces scènes, qu'avec un sentiment si fier

Nous saluons ainsi que des triomphatrices,
Sans avoir une ride, ont bien des cicatrices,
Et dans les vingt combats de son lointain passé
Le vétéran Silva moins qu'elles fut blessé :
Car les vers où l'amour de doña Sol murmure
Sont bossués de coups comme une vieille armure;
Et l'acte où Charles-Quint, seul avec le tombeau,
Atteint jusqu'aux sommets les plus altiers du beau
Et que vos longs bravos coupent par intervalles,
C'est un noble étendard tout criblé par les balles!

Et toi, Poète, après ce demi-siècle, entends
Ton grand nom célébré par des cris éclatants!
Va! nous te les devions, ces splendides revanches!
Vieux chêne plein d'oiseaux, sens tressaillir tes branches!
O vainqueur, au récit de ton premier combat,
Écoute le grand cœur de la foule qui bat!
Tout un peuple enivré devant ta noble image
Dépose avec amour les palmes de l'hommage
Et croit voir d'un rayon de bonheur flamboyer
Ton front marmoréen et fait pour le laurier.
Regarde, et souviens-toi de la belle soirée,
Où, nous pressant autour de ton œuvre admirée,
Nous pensons la comprendre et l'aimer mieux encor :
Car ton drame et la gloire ont fait leurs noces d'or!

LA

MAISON DE MOLIÈRE

POÉSIE

DITE A LA COMÉDIE FRANÇAISE, LE 21 OCTOBRE 1880

PAR M. GOT, DOYEN DES SOCIÉTAIRES

A L'OCCASION DU 200e ANNIVERSAIRE DE LA COMÉDIE

LA

MAISON DE MOLIÈRE

POÉSIE

Jadis, quand à travers le Maine et la Bretagne
Il traînait après lui ses acteurs de campagne,
Plus d'une fois, surpris en plein champ par le soir,
Molière a dû frapper aux portes d'un manoir ;
Et là, passant suspect, voyageur qui dérange,
Peut-être a-t-il parfois dû coucher dans la grange
Qu'ouvrait en maugréant quelque insolent valet.
Seul, le sublime fils du grand Shakspeare, Hamlet,
Aurait vu sur ce front la marque souveraine ;
Seul, il eût fait accueil à la troupe foraine
En leur disant à tous, avec beaucoup d'honneur :
« Soyez les bienvenus, messieurs, dans Elseneur ! »
Les temps sont bien changés ; et Molière, à cette heure,
Donne asile en sa grande et célèbre demeure
Aux maîtres du passé comme aux maîtres présents :
Aujourd'hui même elle est vieille de deux cents ans.

Et dans cette maison, son œuvre, son idée,
Que plus que le Grand Roi son génie a fondée
Et qui pour la pensée humaine est un besoin,
Le rêveur, qui jadis étendu dans le foin
Peut-être méditait déjà *Le Misanthrope*,
Ce soir, à tout Paris, à la France, à l'Europe,
Au monde, où ses chefs-d'œuvre en tous lieux sont connus,
Peut dire avec orgueil : « Soyez les bienvenus ! »

Deux cents ans ! Songez-y... Quelle éclatante gloire
Demeure intacte après deux siècles dans l'histoire ?
Presque aucune. Quel roi, quel césar, quel tribun
Reste debout après deux siècles? Presque aucun.
Le souvenir s'en va des gagneurs de batailles,
Comme leurs fronts laurés s'usent sur les médailles ;
La voix qui fit tomber les murs de Jéricho
S'éteint dans l'avenir profond et sans écho ;
L'herbe pousse en cachant la colonne abattue
Et l'échafaud se dresse où planait la statue :
Tout disparaît. L'art seul a l'immortalité !
Et le plus clair esprit qui jamais ait été,
Molière, dont sans cesse une foule empressée
Acclame, en s'enivrant du vin de sa pensée,
Le nom toujours plus pur, plus illustre et plus beau,
Il a son temple, lui qui n'a pas de tombeau !

Mais il n'est pas jaloux. Il reçoit dans ce temple
Tous ceux pour qui son œuvre est l'éternel exemple ;
Et quand Louis Quatorze autrefois ordonna
Qu'avec *Tartufe* on pût jouer *Phèdre* ou *Cinna*,
Et que l'on réunît pour la même besogne
La maison de Molière à l'hôtel de Bourgogne,
Son ombre fut heureuse, elle tendit les mains
Au plus tendre des Grecs, au plus fier des Romains ;
Et, par notre immortel Molière présidée,
La grande trinité classique était fondée !

Aussi c'est, protégés par ces trois noms égaux,
Que depuis lors, Regnard, Voltaire, Marivaux,
Le Sage, Beaumarchais, Sedaine, et tant de maîtres
Qui restent grands encore après de tels ancêtres
Et dont le vieux logis conserve, hospitalier,
L'œuvre sur le théâtre et le buste au foyer,
Éloquents prosateurs, poètes pathétiques,
Se sont transmis, ainsi que les coureurs antiques,
La tradition sainte et le flambeau sacré
De l'Idéal par qui le monde est éclairé !

Vous pouvez être fiers, ô classiques de marbre !
Car votre œuvre grandit toujours comme un vieil arbre
Qui, lorsque vient l'avril, pousse dans tous les sens

La robuste fraîcheur de ses rameaux puissants,
Tout heureux d'abriter sous ses vertes ombelles
Tant de jeunes oiseaux et de chansons nouvelles.
Là le moindre poète est utile, et tout sert
A l'admirable accord du sublime concert :
Dès qu'une voix se tait, une autre voix s'élance !
Le ciel de l'Art fut plein d'un douloureux silence
Lorsque le chant amer et tendre s'éteignit
De Musset, rossignol trop tôt tombé du nid.
Mais on ne suspend pas l'effort de la nature :
Chaque couchant prédit une aurore future,
Et l'on ne doit jamais douter du lendemain.
Comparez l'Océan et le génie humain,
Tous les deux sont régis par une loi conforme :
Après les petits flots vient une lame énorme;
Un silence plus long suit son écroulement
Et l'eau beaucoup plus loin recule en écumant;
Sur la grève elle s'est, en râlant, retirée;
Mais rien ne contiendra l'assaut de la marée.
Et tu le sais, ô siècle éternellement fier
De voir l'œuvre d'Hugo monter comme la mer !

Quant à nous, ce n'est pas sans un sentiment triste
Que nous parlons ici de gloire qui résiste.
L'acteur périt avec le public qui l'aima !

Les plus vieux d'entre vous ont-ils pu voir Talma?
Andromaque et *Le Cid* sont illustres de reste,
Mais qui créa Rodrigue et qui jouait Oreste?
Pourtant, des grands auteurs interprètes fameux,
Lekain, Mars ou Rachel n'ont-ils pas, tout comme eux,
Conservé, purs de toute influence mauvaise,
Le charme et la grandeur de la scène française?
Et, comme nos anciens, sommes-nous pas encor
Les gardiens vigilants du noble et cher trésor?
N'avons-nous pas servi cette langue chérie
Qui mieux qu'un étendard résume la patrie,
Ce doux langage auquel on ne renonce pas,
Là même où l'étranger force à le parler bas?
Sa gloire, avec respect nous l'avons conservée!
Aussi, modestement, mais la tête levée,
Nous osons nous tenir devant nos grands patrons.
Hélas! c'est tout entiers que nous disparaîtrons.
— Mais, en donnant l'amour des beaux vers et du style
Nous aurons fait du moins, œuvre d'art, œuvre utile,
Et rempli dans le monde un devoir assez beau,
Nous, les humbles soldats qui gardons le drapeau!

MADAME
DE
MAINTENON

DRAME EN VERS, EN CINQ ACTES AVEC PROLOGUE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON
LE 12 AVRIL 1881

A

M. CHARLES DE LA ROUNAT

DIRECTEUR DE L'ODÉON

CE DRAME EST DÉDIÉ
COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE DE MA SINCÈRE
RECONNAISSANCE

F. C.

PERSONNAGES DU PROLOGUE

ANTOINE DE MÉRAN.	MM. CHELLES.
LE COMTE DE LUDE.	AMAURY.
M. DE LAVARDIN.	ESQUIER.
LE POÈTE FRANÇOIS COLLETET.	CLERH.
FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, femme de SCARRON.	Mme ANAÏS FARGUEIL.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

LOUIS XIV.	MM. LACRESSONNIÈRE.
SAMUEL DE MÉRAN.	CHELLES.
LOUVOIS.	ALBERT LAMBERT.
LE BARON DE CROIX SAINT-PAUL.	PAUL MOUNET.
L'ENVOYÉ DE GUILLAUME D'ORANGE.	SICARD.
GRISARD, agent de LOUVOIS.	FRANÇOIS.
UN MINISTRE PROTESTANT.	CORNAGLIA.
M. DE PONS.	HAUBERT.
M. DE TRACY.	LAFERTÉ.
LE MARÉCHAL.	REBEL.
LE DUC.	KÉRAVAL.
LE CHEVALIER.	FOUCAULT.
LE MARQUIS DE SEIGNELAY, fils de COLBERT.	COURDIER.
PIERRE PUGET.	GRENET-DANCOURT.

UN MEMBRE DU SYNODE CALVINISTE.	MM. BOUDIER.
UN GREFFIER.	FARRÉ.
Mme DE MAINTENON.	Mmes ANAÏS FARGUEIL.
HENRIETTE D'AUBUSSON.	MALVAU.
LA COMTESSE.	ALICE CHÊNE.
NANON.	CROSNIER.

LES MARQUIS DE CROISSY ET DE CHATEAUNEUF, secrétaires d'État, personnages muets.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. — MEMBRES DU SYNODE CALVINISTE. — SOLDATS, GEOLIER, etc., etc.

NOTA. — *Les deux rôles d'Antoine de Méran dans le prologue, et de Samuel de Méran dans la pièce, doivent être représentés par le même comédien.*



Dessin de François Flameng. Gravé par Jules Jacquet

MADAME DE MAINTENON

La jeune fille se jette dans les bras de Samuel
Madame de Maintenon entre derrière elle

Acte V Scène III.

L. HÉBERT, ÉDITEUR
Imp. Ch. Chardon, Paris

PROLOGUE

AOUT 1660

Chez Scarron. — La chambre jaune où il recevait ses amis. Au fond, près d'une large fenêtre, ouverte sur un balcon praticable, le fauteuil vide où se tenait ordinairement le cul-de-jatte. — Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE LUDE, stupéfait devant le fauteuil vide; UN PETIT LAQUAIS, puis M. DE LAVARDIN, puis FRANÇOIS COLLETET.

M. DE LUDE.

Scarron dehors ! Mais c'est incroyable, inouï !...

M. DE LAVARDIN, entrant, au comte de Lude.

Bonjour, comte.

Apercevant à son tour le fauteuil vide.

Comment? Scarron n'est pas chez lui !

FRANÇOIS COLLETET, entrant.

Victoire! On a sifflé, l'autre jour, du Corneille.
En étiez-vous?

M. DE LUDE, lui cachant le fauteuil.

Poète, apprends une merveille.

COLLETET.

Laquelle?

M. DE LUDE.

Colletet, je vous le donne en cent,
Je vous le donne en mille.

COLLETET.

Eh?

M. DE LUDE, montrant le fauteuil vide.

Scarron est absent.

COLLETET.

Ah! pour une merveille, en effet, c'en est une.

M. DE LUDE.

J'y suis!... Le cul-de-jatte est en bonne fortune.

Ils rient.

COLLETET.

S'il vous entendait, comte, il serait indigné.
Il aime, en bon mari, Françoise d'Aubigné.

M. DE LUDE, au laquais.

Ah ! petit, va chez elle et dis-lui que nous sommes
A l'attendre, un poète avec deux gentilshommes.

Le petit laquais s'incline et sort.

Nous saurons bien par elle où Scarron s'est enfui.

M. DE LAVARDIN, se jetant dans un fauteuil.

Dites-nous, Colletet, quoi de neuf aujourd'hui ?

COLLETET.

Peu de chose, sinon la chaleur étouffante,
Et les Parisiens qui veulent voir l'infante
Qu'aujourd'hui notre Roi, vainqueur de ses rivaux,
Ramène dans un grand carrosse à six chevaux.

M. DE LAVARDIN.

C'est vrai. Cela m'était sorti de la cervelle.
Elle est belle, dit-on, cette Reine nouvelle ?

M. DE LUDE.

La Reine l'est toujours.

M. DE LAVARDIN.

Je l'irai voir. Je veux
Connaître la couleur, au moins, de ses cheveux.
Ce sera, dans trois jours, celle des nœuds d'épée.

COLLETET.

Votre attente, messieurs, pourrait être trompée.
L'infante est un vilain fruit d'Espagne, assez noir,
Et se met tellement de rouge qu'on croit voir
Déteindre sur sa joue, où tant de pourpre éclate,
Du damné Mazarin le camail écarlate.

M. DE LUDE.

Ah ! nous regrettons donc toujours, Monsieur l'auteur,
Les dîners d'autrefois chez le coadjuteur?
Faites-en votre deuil. La Fronde est enterrée.

COLLETET.

Le monde en va-t-il mieux?

M. DE LAVARDIN.

Mais la paix est rentrée
En France.

M. DE LUDE, à Colletet.

Et puis, de quoi vous plaignez-vous? On dit
Qu'auprès du jeune Roi les lettrés ont crédit.

COLLETET.

Oui ! qui protège-t-il, s'il vous plaît? Ce Molière,
Dont la scurrilité basse et familière
S'étale indécemment dans le Petit-Bourbon ;
Despréaux, — un horrible envieux ! — Rien de bon.

Ils font de la satire et de la comédie ;
Je vous demande un peu... La jeunesse est hardie...
La Comédie ! après *Le Menteur !*

M. DE LUDE.

Et pourtant,
De Corneille sifflé vous paraissiez content?

COLLETET.

D'accord, mais ce n'est pas une raison, en somme,
Parce qu'on siffle un vieux, d'applaudir un jeune homme...
Le bel esprit se meurt, je vous le dis.

Madame Scarron entre à droite.

M. DE LUDE, l'apercevant, à Lavardin.

Baron,
Faisons la révérence à madame Scarron.

SCÈNE II

M. DE LUDE, M. DE LAVARDIN, COLLETET,
MADAME SCARRON.

MADAME SCARRON.

Bonjour, messieurs. Je viens vous expliquer l'absence
De mon mari.

M. DE LUDE.

Mais nul ne s'en plaint. Sa présence
Nous empêcherait d'être assez audacieux
Pour vous dire le mal que nous font vos beaux yeux.

MADAME SCARRON.

Comte, je vous en prie, assez de badinage!

COLLETET.

Mais où donc est Scarron?

MADAME SCARRON.

Dans notre voisinage.

M. DE LAVARDIN.

Il s'est fait transporter, alors?

MADAME SCARRON.

Oui. Mon mari,
Ce matin même, a su que ce bon Scudéri,
S'étant fort échauffé dans une polémique
A défendre Scarron et *Le Roman comique*,
Et d'un mot par trop vif se trouvant offensé...

COLLETET.

Il s'est battu?

M. DE LAVARDIN.

Comment?

MADAME SCARRON.

Il est même blessé.

M. DE LUDE.

Bravo ! C'est comme au temps du feu Roi Louis treize !

MADAME SCARRON.

Et Scarron, sur-le-champ, s'est fait porter en chaise
Pour aller embrasser ce meilleur des amis.

M. DE LAVARDIN.

Un duel pour un roman !... Mais ce n'est pas permis.
Et moi, lorsque j'entends déchirer un confrère,
Je ne me fâche pas, je l'avoue.

M. DE LAVARDIN.

Au contraire.

On s'assied.

M. DE LUDE, à Mme Scarron.

Quand sera de retour votre joyeux époux ?

MADAME SCARRON.

Bientôt.

M. DE LAVARDIN.

Nous projetions de dîner avec vous.

MADAME SCARRON.

C'est trop d'honneur.

M. DE LAVARDIN.

Selon l'usage, ma voisine,
Nous avons déposé nos plats à la cuisine.
Moi, j'apporte une carpe, et de Lude un pâté.

COLLETET, à M. de Lude.

Sauf un grand appétit, je n'ai rien apporté.
Mais je ne vois pas là de rôti, mon cher comte?

M. DE LUDE, à M[me] Scarron, gracieusement.

Vous le remplacerez, Madame, par un conte.

MADAME SCARRON, avec une nuance de tristesse.

Votre indulgence est douce à notre pauvreté,
Et vous êtes trop bons, Messieurs, en vérité.

COLLETET.

Mais vous allez bientôt, Madame, être plus riche.

MADAME SCARRON.

Comment cela?

M. DE LUDE.

C'est vrai. La reine Anne d'Autriche
— Elle l'a dit, du moins, hier à Monsieur Fouquet, —
Veut oublier le temps où Scarron attaquait
Mazarin, et lui rend, en dame débonnaire,
Son titre et son brevet de malade ordinaire,
Avec ses quinze cents livres de pension.

M. DE LAVARDIN.

Malepeste ! Il remplit trop bien la fonction.

MADAME SCARRON.

Dieu conserve longtemps celle qui nous protège !

M. DE LAVARDIN.

Mais nous voulions aller voir passer le cortège
Des deux jeunes époux qui sur nous vont régner.
Nous ferez-vous l'honneur de nous accompagner ?

M. DE LUDE.

J'ai mon carrosse en bas pour cette promenade.

MADAME SCARRON.

Vous l'oubliez, je suis une garde-malade,
Et je reste au logis presque comme au tombeau.
— Pourtant ce jeune roi, que chacun dit si beau,
J'aurais voulu le voir, une fois, dans ma vie...
N'importe ! Il ne faut pas céder à cette envie :
Scarron va revenir, et je dois être ici.

COLLETET, se levant.

Donc, vous ne venez pas avec nous ?

MADAME SCARRON.

Non, merci !

Tous se lèvent, et, tandis que Lavardin et Colletet se disposent à partir, M. de Lude s'approche de Mme Scarron et lui parle à demi-voix.

M. DE LUDE.

Dois-je aussi vous quitter ?

MADAME SCARRON.

Mais, sans doute.

M. DE LUDE.

Ah ! Madame,
Aurez-vous donc toujours tant de rigueur dans l'âme,
Et ne permettrez-vous jamais qu'à votre aspect
L'amour fasse oublier un moment le respect ?

MADAME SCARRON, bas, et sérieusement.

Pas un mot de plus, comte ! il serait une offense
Pour la femme d'un pauvre infirme, sans défense.

M. DE LUDE.

Si vous saviez...

MADAME SCARRON.

Monsieur, je ne veux rien savoir.

M. DE LUDE.

Adieu, cruelle !

Les trois hommes saluent pour prendre congé.

MADAME SCARRON.

Adieu, Messieurs, jusqu'au revoir.

MM. de Lude, de Lavardin et Colletet sortent.

SCÈNE III

MADAME SCARRON, seule.

Leur amour! leur respect! Ah! mensonge! mensonge!
L'abîme de leur cœur, quand mon regard y plonge,
Est vide, je le sais, de respect et d'amour.
Bah! c'est tout simple. On est du monde, de la Cour,
On fréquente Scarron, le bouffon à la mode;
Sa femme est là qu'on peut courtiser. C'est commode.
Elle n'a vraiment pas le droit de s'étonner
Puisqu'on a fait cadeau d'un plat pour le dîner,
Et puisque son mari, qui voit qu'on la désire,
— Déshonneur! — le permet et fait semblant d'en rire!
Quel enfer! Vivre avec ce cynique impotent,
Savoir que ses habits et son argent comptant,
Et les meubles fanés de ce vieux salon jaune,
Tout, absolument tout ici, vient de l'aumône;
Voir ce vieillard, pour être aidé, nourri, vêtu,
Tout flétrir : le talent, l'honneur et la vertu;
Partager cette honte, et trouver cette fange
Sur la robe qu'on met et dans le pain qu'on mange!
Oh! je veux fuir! Mon cœur, trop longtemps résigné...
— De quoi te plains-tu donc, Françoise d'Aubigné?

Pourquoi donc faire ainsi l'orgueilleuse et la prude ?
Mais c'est de la démence et de l'ingratitude !
Ton sort, tu l'as voulu. Scarron t'a dit souvent :
— Ma belle, choisissez : ma main, ou le couvent ! —
Cet homme a le cœur bon ; il t'aime comme un père.
Vas-tu pas le traiter de langue de vipère
Parce qu'il aime à rire, et n'est-il pas permis
Aux dépens du prochain d'amuser ses amis ?
Si ces mêmes amis lui donnent son aisance,
Tu leur dois, comme lui, de la reconnaissance.
Et parce que l'un deux, touché de tes attraits,
Dans un moment d'oubli t'a parlé de trop près,
Est-ce donc un motif de crier de la sorte ?
C'est folie !...

Avec accablement.

Eh bien, non ! Je voudrais être morte !

Se remettant un peu.

Et cet homme que j'aime !... Ah ! mon cœur est trop plein

Après un silence.

Il faudra que j'en parle à l'abbé Gobelin,
Et qu'au saint tribunal je montre à nu mon âme.
— Comme cette chaleur est pesante !...

SCÈNE IV

MADAME SCARRON, ANTOINE DE MÉRAN.

ANTOINE.

Madame,
Je vous salue.

MADAME SCARRON.

Antoine!... Ah! vite, dites-moi!
Monsieur Fouquet a-t-il parlé de vous au Roi?
Avez-vous quelque espoir pour cette lieutenance?

ANTOINE.

On me la promettait, lorsque Son Éminence
L'a donnée au neveu du médecin Guénaud.
D'ailleurs, quand on a su que j'étais huguenot...

MADAME SCARRON.

Toujours ce même obstacle!

ANTOINE.

Hélas!

MADAME SCARRON.

Courage, Antoine!

ANTOINE.

Je n'en ai plus. Je suis seul et sans patrimoine,
A vingt-deux ans, avec un enfant à nourrir,
— Ce fils que l'an dernier, presque avant de mourir,
Mon vieux père eut encor de sa seconde femme. —
Je suis noble, et mon droit de porter cette lame
M'interdit tout travail qui me ferait manger.
Que puis-je faire ? Aller servir à l'étranger ?
Comment courir les camps avec mon petit frère ?
Je dois vivre pour lui, je ne peux m'y soustraire ;
Mais, devant mon devoir si lourd de frère aîné,
Je suis seul et sans pain... Ah ! pourquoi suis-je né ?

MADAME SCARRON.

Pour vous calmer, Antoine, une fable me tente.

Geste d'étonnement d'Antoine.

Vous rappelez-vous bien la maison de ma tante,
Madame de Neuillant, où je vous ai connu ?

ANTOINE.

Certes, plus d'une fois je m'en suis souvenu.
Que n'a-t-elle pas fait, cette femme inhumaine,
Pour nous donner sa foi catholique et romaine,
A nous, pauvres enfants chez elle recueillis,
Moi, parce que mon père était loin du pays,
Et vous, parce qu'hélas ! vous étiez orpheline ?

Comme vous, sous sa froide et rude discipline,
Si mon père n'était à la fin revenu,
J'abjurais... Certes oui, je m'en suis souvenu.

MADAME SCARRON.

Et vous rappelez-vous la chambre sans lumière,
Si froide, dont le mur n'a qu'une meurtrière,
Où l'on m'emprisonnait pendant les nuits d'été,
Seule, au pain sec, lorsque j'avais mal récité
Mes quatrains de Pibrac ou mon histoire sainte?

ANTOINE.

Sans doute. Brave enfant, vous alliez là sans plainte!
— Et mon âme s'indigne encore au souvenir!

MADAME SCARRON.

Mais c'est que ce cachot, qui devait me punir,
Avait pris en pitié l'enfance prisonnière;
C'est que le vent du soir, par cette meurtrière,
M'apportait les odeurs exquises du jardin.
Ainsi, n'admirez plus mon courageux dédain,
Antoine, car j'aimais être en ces murs moroses
Où je mangeais mon pain dans le parfum des roses.

ANTOINE.

Et la moralité de l'apologue?

MADAME SCARRON.

C'est
Qu'en vous la lâcheté coupable se glissait ;
Car, au plus bas degré de l'humaine souffrance,
Dieu nous laisse un grand bien.

ANTOINE.

Et lequel ?

MADAME SCARRON.

L'espérance !

ANTOINE.

L'espérance ! Ah ! pour moi ce mot est insensé !...
Et, puisque vous avez évoqué le passé,
Madame, et rappelé notre enfance martyre,
Je sens que mon secret m'échappe et veux vous dire,
Quand même j'y perdrais le bonheur de vous voir,
Le sentiment cruel qui fait mon désespoir.
Je vous aime, Françoise !

MADAME SCARRON.

Antoine !

ANTOINE.

Je vous aime !
Oui, ce qui fait mes yeux si creux, mon front si blême,
Ce n'est point le souci d'un frère à protéger,

Quand je n'ai même pas de pain à partager ;
Ce n'est point mon passé de lutte et de misère ;
Non ! ce qui m'a rongé le cœur comme un ulcère,
C'est un rêve brisé, c'est un espoir déçu,
C'est un amour d'enfant que vous n'avez pas su !
— Madame, pardonnez si je vous mécontente !
Mais, lorsque nous étions tous deux chez votre tante,
— C'est bien loin ! vous aviez douze ans, j'en avais dix, —
On nous traitait ainsi que des enfants maudits ;
Moi surtout, vous savez, j'étais le plus rebelle !
Eh bien, dans ce temps-là, déjà vous étiez belle ;
Vous étiez bonne aussi ! Vous avez bien traité,
Vous seule, le petit huguenot détesté
Dont les larmes mouillaient vos mains de sœur aînée.
Voyez-vous, c'est alors que ma folie est née !
L'innocence se perd à pleurer nuit et jour.
Vieilli par le malheur, j'étais mûr pour l'amour,
Et mes baisers d'enfant — pardonnez-moi, Madame ! —
Étaient ceux d'un amant qui vous livrait son âme.
Mon père m'enleva du château de Neuillant,
Mais mon amour grandit encore en vous fuyant,
Chaque jour plus ardent, comme le feu qui couve !
Et, lorsqu'après douze ans passés je vous retrouve,
L'ayant toujours au cœur, pur, constant et profond,
Vous êtes catholique et femme d'un bouffon !...

Ah! quand vous m'avez dit : Espérance et courage!
Pardon ! mais je n'ai pu garder mon cri de rage:
Vous touchiez le serpent dans mon sein endormi !

MADAME SCARRON.

Antoine de Méran, mon frère, mon ami,
Cet aveu que m'a fait votre cœur noble et tendre,
De tout autre que vous je n'aurais pu l'entendre,
Et si vous m'avez vue écouter jusqu'au bout,
Antoine, mon excuse est que je savais tout.

ANTOINE.

Vous saviez?...

MADAME SCARRON.

Les regards trahissent quand on aime,
Et de vous deviner j'étais heureuse même.
Mais vous n'auriez pas dû me le faire savoir,
Car il faut maintenant renoncer à nous voir.

ANTOINE.

Mon Dieu!...

MADAME SCARRON.

De mon honneur, ami, je suis jalouse.
Et plus le malheureux dont on m'a fait épouse
Est bas, plus il acquiert un burlesque renom,
Et plus je veux qu'en moi l'on respecte son nom.
Je n'avais pas de robe, et j'étais insultée

Chez ma tante. Scarron m'a prise et respectée.
Cet homme est bon; sans lui j'entrais dans un couvent.
Je veux qu'aucun soupçon n'aille, de son vivant,
A sa femme pas plus qu'à la reine de France.

ANTOINE.

Hélas!

MADAME SCARRON.

Je vous ai dit tout à l'heure : Espérance!
Et je vous le répète, Antoine. Écoutez-moi.
Je me fiance à vous et vous jure ma foi!

ANTOINE, avec joie.

Ciel!

MADAME SCARRON.

De mon cœur, sinon de ma main, je suis libre.
Pour un autre que vous rien dans ce cœur ne vibre,
Et je vous dis : Partez, ami, pour revenir!
Car celle dont le temps d'épreuve peut finir,
Heureuse de l'amour que vous emportez d'elle,
Vous gardera le sien toujours pur et fidèle.

ANTOINE.

Qu'ai-je entendu, Françoise, et quel mot adoré
Avez-vous dit?...

MADAME SCARRON.

Partez, Antoine! J'attendrai.

ANTOINE.

Longtemps alors... Je veux pour vous gloire et fortune.

MADAME SCARRON.

J'attendrai.

ANTOINE.

Soit! Mais... lui?

MADAME SCARRON, les yeux baissés.

C'est une loi commune
Aux vieillards que la mort; elle plane autour d'eux.

ANTOINE.

L'horrible espoir!

MADAME SCARRON.

Assez! Nous rougirions tous deux.

Silence.

Avant l'adieu, — je veux qu'il soit court et sévère, —
Dites-moi! Qu'avez-vous l'intention de faire?

ANTOINE.

Je vais...

MADAME SCARRON.

Où?

ANTOINE.

N'importe où, puisque je pars content.

MADAME SCARRON.

Mais encor?

ANTOINE.

Des colons, du parti protestant,
S'embarquent dans un mois, à Brest, pour l'Amérique.
Jusqu'ici j'avais cru leur œuvre chimérique ;
Mais maintenant, hasard, tout ce que tu voudras !
Avec mon cher petit Samuel dans les bras,
Quelque argent que j'emprunte et ma solide épée,
Comme le roi Jason de l'antique épopée
Je pars, et je m'en vais chercher ma Toison d'or !

MADAME SCARRON.

Quittons-nous à présent, Antoine.

ANTOINE.

Oh ! pas encor !
Car de ce que m'a dit votre adoré langage,
Je voudrais emporter un souvenir, un gage,
Où je retrouve enfin mon espoir tout entier.

MADAME SCARRON.

Vous le désirez. Soit !

Elle va à une table sur laquelle elle prend un petit volume.

Voici le vieux psautier
Qu'Agrippa d'Aubigné, mon noble aïeul, naguère,
Portait toujours caché sous son pourpoint de guerre.
L'ami du Béarnais, le poète soldat,

Entonnait le premier, le matin du combat,
Ces vieux hymnes qu'en chœur chantait toute l'armée.
Bien que je ne sois plus de la foi réformée
Et que Rome aujourd'hui m'ait reçue en ses bras,
J'aime ce souvenir de famille. A Coutras,
Il sauva mon aïeul d'un coup de pertuisane.
Voyez ! le fer de lance a troué la basane
Qui recouvre le livre, et l'homme en réchappa.

Elle s'assied et prend une plume.

Eh bien ! sur le recueil de psaumes d'Agrippa,
J'écris donc : Au revoir ! — et je date, — et je signe :
Françoise d'Aubigné.

Elle lui donne le livre.

Tenez !

ANTOINE, très ému.

Je serai digne
De votre amour, Françoise, et vous me reverrez.

Tumulte au dehors. Le comte de Lude, Lavardin et François Colletet entrent successivement.

SCÈNE V

MADAME SCARRON, ANTOINE DE MÉRAN, LE COMTE DE LUDE, LAVARDIN, COLLETET.

MADAME SCARRON.

Que veut dire ce bruit?

M. DE LUDE, entrant en riant.

Ah! Madame, accourez!

M. DE LAVARDIN, de même.

Venez voir!

COLLETET, de même.

Mettez-vous bien vite à la fenêtre!

MADAME SCARRON, étonnée.

Messieurs...

M. DE LUDE, du balcon.

Ils vont tourner la rue; ils vont paraître!

MADAME SCARRON.

Mais, m'expliquerez-vous?...

M. DE LUDE.

C'est un événement

Dont Paris doit pouffer de rire en ce moment :
Un succès pour Scarron, un triomphe !...

MADAME SCARRON.

J'écoute.

M. DE LUDE.

Notre ami revenait en chaise, par la route
Du cortège du Roi, juste au moment final
Et lorsqu'allait passer le fameux cardinal.
— Ah ! voyez-vous ! je ris encor de l'aventure. —
Mazarin triomphait au fond de sa voiture
Attendant les *vivat*, le vieux Napolitain !
Et souriant à tous, quand la foule soudain
Aperçoit son farceur chéri, son cul-de-jatte,
Et, laissant défiler le carrosse écarlate
Parmi les sabres nus de tout un escadron,
Court à votre mari, criant : « Vive Scarron ! »
Non ! c'était à se croire au bon temps de la Fronde !
Comme un roi, le bouffon saluait tout ce monde,
Tandis que s'éloignait Mazarin, furieux.
Et votre époux revient, — voyez ! c'est curieux, —
Prenant son air modeste et priant qu'on s'en aille,
Et suivi par les cris de toute la canaille.

MADAME SCARRON, à part, regardant Antoine.

O honte ! Devant lui !

Les cris redoublent au dehors.

COLLETET.

Venez donc voir.

Il va rejoindre de Lude et Lavardin sur le balcon. Antoine s'approche de Mme Scarron, accablée.

ANTOINE, à Mme Scarron.

Adieu,
Colombe recueillie au fond d'un mauvais lieu !
Lys qui sèche aux feuillets impurs d'un mauvais livre !
Patience ! Je vais pour toi lutter et vivre.
Antoine de Méran s'engage sur sa foi
A t'apporter bientôt un sort digne de toi,
Ou, s'il n'y réussit, à ne plus reparaître...
J'en jure sur le vieux psautier de ton ancêtre.
— Au revoir !

Il baise la main de Mme Scarron et sort avec un grand geste d'adieu.

COLLETET, au balcon.

Venez donc, Madame, ils sont en bas !

MADAME SCARRON, avec une profonde tristesse.

Quelque chose me dit qu'il ne reviendra pas.

ACTE PREMIER

NOVEMBRE 1685

Un site dans le parc de Versailles, à la fin de l'automne. — A droite et à gauche, des allées bordées par des charmilles.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, et, plus loin, quelques groupes de courtisans, puis LE MARÉCHAL.

LA COMTESSE.

Oui, duc, j'ai profité de ce beau jour d'automne
Pour aller admirer le Milon de Crotone,
Le groupe du Puget; et de ce parc, vraiment,
Ce sera désormais le plus bel ornement.

LE DUC.

Mais j'ai vu comme vous la nouvelle statue.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'en pensez-vous, franchement?

LE DUC, hésitant.

Peu vêtue.

LA COMTESSE.

C'est juste, j'oubliais que vous êtes dévot.

LE DUC.

Je ne sais pas encor ce que cette œuvre vaut,
Mais dites-moi! comment la trouve la Marquise
De Maintenon?

LA COMTESSE, souriant.

Très belle.

LE DUC.

Ah! ma voix est conquise!
Que ne me disiez-vous qu'elle la protégeait?
Vous me présenterez, n'est-ce pas, ce Puget.
La Marquise l'estime... Eh! mais, je me rappelle,
Je l'ai dit le premier... la statue est fort belle.

LA COMTESSE, bas, au chevalier.

Tout à l'heure, il fera courbette au piédestal.

LE MARÉCHAL, entrant au milieu des saluts.

Bonjour, Messieurs, bonjour!

LE CHEVALIER, s'inclinant très bas.

Monsieur le Maréchal !

LE DUC, touchant la main du maréchal.

Eh bien ! vous voilà donc de retour des Cévennes?

LE MARÉCHAL.

Où mes peines, messieurs, n'ont pas été trop vaines.
Les bons convertisseurs, morbleu, que mes dragons !
Le croiriez-vous ? J'apporte au Roi, dans mes fourgons,
Vingt mille âmes, et plus, de nouveaux catholiques...
Par exemple, un pays des plus mélancoliques !
J'avais soif d'air de Cour... Qu'est-ce que l'on y dit ?

LE DUC.

Mais, d'abord, qu'on fit bien de révoquer l'édit.

LE MARÉCHAL.

Sans doute. Et la santé de Sa Majesté ?

LE DUC.

Bonne.

LE MARÉCHAL.

Les bruits de guerre ?

LE DUC.

Aucun. La paix de Ratisbonne
Est partout respectée et, l'on croit, pour longtemps.

LE MARÉCHAL.

Tant pis ! — Et nos soldats ne sont pas mécontents
Que Vauban, sans égard pour l'état militaire,
Leur fasse à Maintenon tant remuer la terre ?

Un silence.

LE DUC, à demi-voix.

Maréchal, un conseil d'ami !

LE MARÉCHAL.

Moi !... Pourquoi non ?

LE DUC.

Dites avec respect ce mot de Maintenon.

LE MARÉCHAL.

Ah ! la Marquise, alors...

LE DUC.

Ayez-la pour amie.

Le maréchal rêve un instant, puis se rapproche de la comtesse et du chevalier.

LA COMTESSE.

Vous savez, La Fontaine est de l'Académie,
Et nous aurons bientôt l'*Armide* de Lulli.

LE CHEVALIER.

Allez voir Trianon, c'est du dernier joli.

LA COMTESSE.

J'ai là, de Sévigné, deux lettres curieuses...

LE MARÉCHAL.

Comtesse, occupons-nous de choses sérieuses :
Le Roi va-t-il créer quelque duc à brevet?

LE CHEVALIER.

Mais on dit que Coislin...

LE MARÉCHAL.

Celui qui se trouvait
Devant Dôle? Il aurait un titre légitime.

LA COMTESSE.

La Marquise a monsieur de Nogent en estime,
Et son Royal-Picard travaille à l'aqueduc.

LE MARÉCHAL.

Mais... quel rapport?...

LE DUC.

Monsieur de Nogent sera duc.

LE MARÉCHAL, à part, réprimant un geste de colère.

Après ce qu'on m'a dit, du diable! si je bouge.

Haut.

Et n'a-t-on pas donné de nouveau cordon rouge?

LE CHEVALIER.

Non, mais à Nantouillet il pourrait bien échoir :
Hier, au coucher, le Roi lui donna le bougeoir.

LA COMTESSE.

A monsieur d'Heudicourt toute chance est acquise :
Il portait l'éventail, hier, de la Marquise.

LE MARÉCHAL.

Mais, morbleu ! Nantouillet passa le Rhin.

LE DUC.

Pardon !
C'est monsieur d'Heudicourt qui sera grand cordon.

LE MARÉCHAL, bas, au duc.

Quoi ! la veuve, après tout, d'un poète burlesque,
La femme de Scarron, n'est pas la reine !

LE DUC, de même.

Presque !
De mes conseils, demain, vous me direz merci.

LE CHEVALIER, regardant dans une des allées.

Ah ! monsieur de Louvois s'avance par ici.

LE MARÉCHAL, empressé.

Je veux le saluer.

Louvois entré, les yeux baissés et méditant; il est suivi de Grisard, en costume de voyage et botté.

LE MARÉCHAL, à part.

Comme il a l'air sinistre !

LE DUC, bas, au maréchal.

Un mot ! Ne soyez pas trop chaud près du ministre ;
Car la Marquise...

LE MARÉCHAL.

Encore !

LE DUC, lui prenant le bras.

Allons-nous-en.

LE MARÉCHAL.

Je vois !
Le vent ne souffle pas du côté de Louvois.

Les seigneurs saluent respectueusement Louvois, qui descend à l'avant-scène avec Grisard ; puis ils se retirent au fond, et peu à peu disparaissent.

SCÈNE II

LOUVOIS, GRISARD.

LOUVOIS, avec une sourde colère.

Donc, rien ?

GRISARD.

Jusqu'à présent.

LOUVOIS.

Rien contre cette femme!
Tenez ! je suis servi d'une manière infâme,
Mons Grisard... Vous devez tout voir et tout savoir :
Vous avez la police et le cabinet noir,
Des lettres de cachet plein vos poches... Que sais-je?
Et vous ne trouvez rien !

GRISARD.

Monseigneur, vous dirai-je
Ce qu'on a fait déjà, ce qu'on va faire?

LOUVOIS.

Non!
Vous n'avez rien trouvé contre la Maintenon.
— Ah! vraiment, l'on me trompe et l'on me dévalise!
Quand le Roi très chrétien, fils aîné de l'Église,
Va se déshonorer ; quand il veut — j'en pâlis
De rage! — faire asseoir sous les trois fleurs de lys
Les restes de Scarron le bateleur, sa veuve ;
Et quand, pour l'empêcher, je demande une preuve,
Un de ces souvenirs des anciennes amours
Tels que ces femmes-là les conservent toujours,
Des lettres, un portrait, n'importe quoi ! personne
N'y parvient !

GRISARD.

Monseigneur a tort, s'il me soupçonne

J'ai fait ce qu'on pouvait tenter humainement.
Quand la Marquise sort de son appartement,
J'entre, moi ; j'ai les clefs de toutes les serrures ;
J'ai fouillé les habits, inspecté les parures,
Sondé tout, feuilleté les livres, soulevé
Tentures et tapis ; et je n'ai rien trouvé.

LOUVOIS.

Mais cette aventurière est donc invulnérable !...
Et pourtant, j'en suis sûr, c'est une misérable.
Nous ne savons que trop son étrange passé,
Après que son mari, Scarron, eut trépassé.
— Ce n'est que bien après qu'aux bâtards on l'attache. —
Pour aller recevoir l'aumône, à Saint-Eustache,
Elle marchait alors à pied dans les ruisseaux.
Le vieux Villars, Beuvron et les trois Villarceaux
L'ont fait vivre ; elle avait la Lenclos pour amie :
Et rien n'a surnagé d'une telle infamie ?
Allons donc !

GRISARD.

Je peux dire à Monsieur le marquis
Que, d'après les derniers rapports, il est acquis
Qu'elle avait un amant, même avant son veuvage,
Un jeune huguenot, espèce de sauvage,
Citant l'Ecclésiaste et vêtu de bougran...

LOUVOIS.

Cet homme s'appelait?

GRISARD.

Antoine de Méran.

LOUVOIS.

Et puis?

GRISARD.

L'abandonnant, un jour, comme Ariane,
Il est allé chercher fortune à la Guyane.
Peut-être, en écrivant...

LOUVOIS, haussant les épaules.

Un voyage au long cours!
Maître sot! Si le Roi l'épouse dans huit jours!

Grisard s'incline avec un geste de découragement.

Enfin, cherchez toujours, cherchez... et du silence!

GRISARD.

Maintenant, je ferai part à Votre Excellence
D'un fait...

LOUVOIS.

Qui la concerne?

GRISARD.

Oui, — pas très important,

Mais qui, bien présenté, bien grossi, peut pourtant
Auprès du Roi lui rendre un très mauvais office.

LOUVOIS.

Donc?

GRISARD.

Me trouvant hier, pour cause de service,
A Melun, d'où j'arrive à l'instant, tout botté,
Je vis dans une auberge, où j'étais arrêté,
Un vieux seigneur en noir, de mine huguenote.
J'observai — vous savez, l'habitude! — et pris note
Qu'à table, un capucin qui dînait là s'étant
Signé, selon l'usage, il n'en fit pas autant.

LOUVOIS.

Ah !

GRISARD.

Pour savoir son nom, je me levai de table;
Cela ne m'eut pas l'air d'être un nom véritable :
Un nom, ça sonne clair ou faux, comme un écu.

LOUVOIS.

Très juste, mons Grisard.

GRISARD.

Déjà bien convaincu
—Je suis bon chien d'arrêt! — que j'étais sur la piste

D'un notable meneur du parti calviniste,
Dans son verre, à souper, je mets, tout simplement....

LOUVOIS.

Hein?

GRISARD.

De quoi l'endormir assez profondément
Pour l'aller voir la nuit, sans qu'il s'en scandalise,
Et délicatement visiter sa valise.

LOUVOIS.

Eh bien?

GRISARD.

Jamais je n'eus un plus juste soupçon,
Monseigneur. Je tenais le comte d'Aubusson,
Parent de la Scarron. — Nous étions en famille.

LOUVOIS.

Celui dont elle a pris auprès d'elle la fille
Qu'elle cherche, depuis trois mois, à convertir?

GRISARD.

Et celui qu'elle a fait, depuis trois mois, partir
Sur un vaisseau du Roi, dont il est capitaine.

LOUVOIS.

C'était bien lui?

GRISARD.

Tenez la chose pour certaine.

Fouillant le sac, — ainsi qu'un curieux le doit, —
Je vis d'abord ce gant unique, ce gant droit,
Mais qui porte une croix de drap rouge en sa paume.

LOUVOIS, examinant le gant que Grisard vient de lui remettre.

Étrange !

GRISARD, lui donnant divers papiers.

Plus l'état des villes du royaume
Qui, toutes, — on le voit par ces divers écrits, —
Au synode secret, dont le siège est Paris,
Lancent un député huguenot, qui s'y glisse
Au nez des parlements et de votre police.

LOUVOIS.

Un synode ! à Paris ! Quand ?

GRISARD.

Ce soir. Est-ce clair ?

LOUVOIS.

Où ?

GRISARD.

Dans un souterrain, près la porte d'Enfer.
C'est là que la Réforme a célébré son culte,
Depuis un mois.

LOUVOIS.

Malgré l'édit ! C'est une insulte

Au Roi, c'est un complot en règle ! Et des amis
De Madame Scarron s'y trouvent compromis !...
Ce d'Aubusson est bien de sa proche famille ?

GRISARD.

C'est son cousin.

LOUVOIS.

Qu'en as-tu fait ?

GRISARD.

A la Bastille.

LOUVOIS.

Bien ! — Je veux assister au synode. Comment ?

GRISARD.

Ce gant mystérieux leur sert de ralliement.
Mettez-le.

LOUVOIS.

Mais vois donc l'imprudence où tu tombes !
Si l'on me reconnait ?...

GRISARD.

Eh bien ! les catacombes
Dans ces caveaux perdus doivent donner accès ?

LOUVOIS.

Peut-être... Assure-t-en, sans plus tarder.

GRISARD.

Je sais
Un escalier tournant, auprès du Val-de-Grâce.

LOUVOIS.

Va vite !

GRISARD.

Monseigneur, suis-je encore en disgrâce ?

LOUVOIS.

Non ! mais ne faites pas trop tôt le triomphant.

Madame de Maintenon, accompagnée d'Henriette et de la comtesse, entre au fond du théâtre.

C'est-elle ! Laisse-moi.

Grisard s'incline et sort.

SCÈNE III

LA MARQUISE DE MAINTENON, HENRIETTE, LA COMTESSE, LOUVOIS.

MADAME DE MAINTENON, à Henriette.

Voyons ! ma chère enfant,
Nos articles de foi diffèrent peu des vôtres ;
Vous ne changez qu'un mot au *Credo* des apôtres.
Vous ne répondez rien à tous mes arguments

Sur la confession et sur les sacrements,
Henriette, et s'ils sont, en effet, sans réplique,
Allez donc jusqu'au bout et soyez catholique!

A Louvois, qui s'approche et la salue.

Ah ! Monsieur de Louvois !

LOUVOIS.

Madame !...

MADAME DE MAINTENON.

Vous voyez !
Nous suivons les chemins par votre édit frayés :
Je tâche à convertir aussi.

LOUVOIS, avec une légère ironie.

Mademoiselle
Cédera, j'en réponds, à votre pieux zèle.
Quand vous cherchez à plaire au Roi, c'est bientôt fait.

MADAME DE MAINTENON.

Il n'est rien que pour lui je ne fasse, en effet;
Et si Sa Majesté n'est pas indifférente
A la conversion de ma jeune parente,
Humblement je mettrai cette œuvre aux pieds du Roi,
Pour le remercier de ses bontés pour moi.

A Henriette.

N'est-ce pas que j'aurai bientôt votre promesse?

LA COMTESSE, *gaiement.*

Henri quatre disait : Paris vaut une messe.
Imitez-le, mignonne, et convertissez-vous ;
Et nous vous trouverons alors un noble époux,
Car pour votre beauté la Cour est le seul cadre.

LOUVOIS.

Et monsieur d'Aubusson sera fait chef d'escadre,
Si, suivant votre exemple, il abjure à son tour.
Les nouveaux convertis sont bien vus à la Cour.
Vous fondez sa fortune...

MADAME DE MAINTENON, *à Henriette.*

Et vous sauvez votre âme.
Hésitez-vous encor ?

HENRIETTE, *timidement.*

Ma cousine... Madame...
Non, je ne voudrais rien dire qui vous déplût ;
Ce que vous avez fait n'est que pour mon salut ;
Vous vaincrez mes derniers scrupules, je l'espère.
Mais puisque vous avez dit le nom de mon père,
A qui mon séjour même, ici, n'est pas connu,
J'attendrai donc qu'il soit en France revenu
Et que je sois remise en sa main paternelle.

MADAME DE MAINTENON, *avec un peu d'impatience.*

Mais non, ma pauvre enfant ! Sur votre âme éternelle
Votre père n'a pas de droits. Monsieur de Meaux
Vous le prouvait encore, hier, en quelques mots,

A la comtesse.

Et j'en prends à témoin notre gentille amie.

LA COMTESSE.

J'ai, pendant le sermon, peur de m'être endormie,
Madame, et j'en exprime ici mon repentir.
Mais cela ne fait rien. Je veux la convertir,
Car je ne puis souffrir les modes calvinistes.
Fi d'un Dieu que l'on prie en toilettes si tristes !
Je suis pour le satin, l'or et les diamants ;
Et j'empêcherai bien qu'avec ces yeux charmants,
Notre jolie enfant soit plus longtemps rebelle
A la religion qui permet d'être belle.

MADAME DE MAINTENON.

Folle ! vous rirez donc toujours ?

Nanon entre.

Que veut Nanon ?

SCÈNE IV

LA MARQUISE DE MAINTENON, HENRIETTE,
LA COMTESSE, LOUVOIS, NANON.

NANON.

Madame, on vous demande une audience.

MADAME DE MAINTENON.

Non!

Quelque solliciteur à chaque pas m'arrête.
Je ne puis. Et si j'ai le crédit qu'on me prête,
C'est que j'en ai toujours usé discrètement.

NANON.

Mais, Madame, on ne veut vous parler qu'un moment,
Et puis ce visiteur a l'air d'un gentilhomme.

MADAME DE MAINTENON.

Enfin!... T'a-t-il, au moins, dit comment il se nomme?

NANON.

Oui. — Monsieur de Méran.

MADAME DE MAINTENON, avec épouvante.

Lui!

HENRIETTE, à part, avec une surprise heureuse.

Lui !

LOUVOIS, à part.

Qu'ai-je entendu ?
Méran ! L'ancien amant que l'on croyait perdu !
Oh ! le sort est pour moi !

MADAME DE MAINTENON, dans le plus grand trouble.

Dis-moi, Nanon, ma fille...
Ce gentilhomme est là ?

NANON.

Derrière la charmille,
A quelques pas d'ici. Dois-je l'aller querir ?

MADAME DE MAINTENON, à part, défaillante.

Antoine qui revient !... Oh ! je me sens mourir.

LA COMTESSE, avec empressement.

Mais qu'avez-vous, madame ?

LOUVOIS, regardant madame de Maintenon dans les yeux.

Oui... Vous êtes troublée.

MADAME DE MAINTENON, se dominant.

La journée est humide et m'a toute accablée...
Parfois, par ce temps-ci, ce vertige me prend.
— Nanon, va me chercher ce monsieur de Méran.

Nanon sort. — A Henriette et à la comtesse.

Je vais mieux. Laissez-moi, mesdames, je vous prie.

Henriette et la comtesse sortent. La marquise reste accablée, à l'avant-scène.

A part.

Oh ! le revoir !

LOUVOIS, au fond, à part, la menaçant du geste.

Marquise, assez de duperie !
A nous deux ! Le vengeur ne revient pas trop tard.

Apercevant Samuel qui entre, introduit par Nanon.

Ce jeune homme! Un Méran!... Oh! peut-être un bâtard!

Il sort.

SCÈNE V

LA MARQUISE DE MAINTENON,
SAMUEL DE MÉRAN.

SAMUEL, saluant.

Madame la marquise...

MADAME DE MAINTENON, à part, avec effroi.

Oh! sa voix!... Du courage.

Elle se retourne et le regarde, puis, épouvantée.

Lui! c'est lui!... Voilà bien son regard... son visage...

Lui, tel qu'il est parti!... Lui, toujours jeune et beau!
Est-ce donc son fantôme, et sort-il du tombeau?

SAMUEL, gravement.

Calmez cette frayeur, Madame. Car la tombe
Se ferme pour toujours, hélas! quand on y tombe.
Celui dont vous croyez voir le spectre est au ciel :
Antoine est mort... Je suis son frère Samuel.

MADAME DE MAINTENON.

Comment! Antoine est mort! C'est vrai?

SAMUEL.

Voyez! je pleure.

MADAME DE MAINTENON.

Antoine est mort... mon Dieu!... Pardon! mais tout à l'heu
Quand vous avez paru devant mes yeux troublés,
J'avais cru voir son spectre, et vous lui ressemblez
A tel point...

SAMUEL.

Il n'est plus, depuis un an, Madame.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! la terreur fait place au chagrin dans mon âme.
Mort! avez-vous dit? Mort!...

SAMUEL.

Dois-je croire à ceci ?
Vous en souveniez-vous ?

MADAME DE MAINTENON.

Voyez ! je pleure aussi.

SAMUEL.

Je viens pour accomplir ici son vœu suprême.
Ne lui dîtes-vous pas autrefois : « Je vous aime,
Et je vous attendrai. Partez, pour revenir ! »

MADAME DE MAINTENON.

Oui.

SAMUEL.

Si vous en avez gardé le souvenir,
Il l'eut toujours présent, jusqu'à son agonie.
Ah ! lorsqu'il arriva dans cette colonie,
Où, serrant son épée avec ses parchemins,
Lui, noble, il a vécu du travail de ses mains,
Il aimait, il croyait qu'on l'attendait en France.
Antoine, soutenu par sa chère espérance,
Fut tour à tour colon, boucanier, chercheur d'or.
Tout échoua pour lui... Je crois le voir encor
Le soir, assis au seuil de sa maison de planches,
Regarder sur la mer partir les voiles blanches,

Plus sombre chaque jour, et pressentant tout bas
Que comme elles, en France, il ne reviendrait pas.

MADAME DE MAINTENON.

Antoine !... Pauvre ami !...

SAMUEL.

Les mois, les ans passèrent,
Et ses derniers espoirs lentement s'effacèrent.
Pauvre frère ! il était sans nouvelles de vous.
Il apprit seulement la mort de votre époux,
Et puis, plus tard, — fortune étrange et surprenante ! —
Que des bâtards du Roi vous étiez gouvernante.
Pleurant, plus que le sien, votre bonheur perdu,
Souvent il vous plaignait de l'avoir attendu.
Une fièvre le prit... Sa vie était frappée...
Un soir, il m'embrassa, me donna son épée ;
Triste, il me confia son secret tout entier,
Et tirant de son sein ce livre, ce psautier,
M'y montra cette date : Août, seize cent soixante,
Ces deux mots : *au revoir*, et le nom de l'absente.

MADAME DE MAINTENON.

Hélas ! hélas !

SAMUEL.

Retourne en France, me dit-il ;
Va vers elle, dis-lui que je meurs en exil,

La bénissant encore et gardant toujours d'elle
Le même souvenir pur, profond et fidèle...
— Puis, signant et datant de ce funèbre lieu,
Sur ce même psautier il écrivit : Adieu !

Après avoir remis le livre à madame de Maintenon.

J'exécute aujourd'hui ce qu'il m'a dit de faire.

MADAME DE MAINTENON.

Samuel, je prierai toujours pour votre frère.
Et je veux conserver ce livre à tout jamais.
Mais il me reste encor de l'homme que j'aimais
Un autre souvenir plus cher.

SAMUEL.

Lequel ?

MADAME DE MAINTENON.

Vous-même.

SAMUEL.

Moi ?

MADAME DE MAINTENON.

J'interprèterais bien mal le legs suprême
D'Antoine de Méran, si mon cœur n'accordait
Toute sa bienveillance à ce frère cadet,
A ce cher dernier-né qu'il aima comme un père.

SAMUEL.

Madame !…

MADAME DE MAINTENON.

Ce devoir est bien doux, et j'espère
Vous aider, Samuel, et vous porter bonheur.
Vous savez que le Roi me traite avec honneur
Et que Sa Majesté, comme marque d'estime,
Daigne parfois m'admettre en son conseil intime.
Eh bien ! tout le crédit, tout le pouvoir que j'ai…

SAMUEL, l'arrêtant du geste.

Pardon ! Je ne saurais être le protégé
Du Roi.

MADAME DE MAINTENON.

Vous n'êtes pas catholique. Qu'importe ?
Pour le faire oublier, je crois être assez forte.
Vous évoquez en moi le bonheur ancien,
Cher enfant ! Ce regard, que je prends pour le sien,
M'inspire une amitié douce et passionnée
Qui me fait votre mère ou votre sœur aînée.
Dites, que voulez-vous ? Confiez-vous à moi.

SAMUEL.

Madame, grand merci ! Ni de vous, ni du Roi,
Je n'accepterai rien.

MADAME DE MAINTENON.

Mais pourquoi?

SAMUEL.

Les prières
Qu'après l'heure terrible et les affres dernières,
Et lorsque j'eus cousu mon frère en son linceul,
Je lisais dans le vieux psautier de votre aïeul,
Sont celles qu'aujourd'hui ce même Roi de France,
Qui vient de révoquer l'édit de tolérance,
Interdit d'adresser à Dieu ; ce sont aussi
Celles que vont chantant, juste en ce moment-ci,
Les pauvres protestants exilés du royaume,
Qui tous, laissant maisons de pierre ou toits de chaume,
Ont accepté, plutôt que de se convertir,
L'exil d'où je reviens, mais pour y repartir.

MADAME DE MAINTENON.

Que dites-vous? L'édit vous chasse?

SAMUEL.

Comme un autre.
Je ne sais sur le Roi quel pouvoir est le vôtre;
Mais celle à qui j'ai fait les adieux d'un mourant,
Celle pour qui mon frère, Antoine de Méran,
Succomba sous vingt ans d'efforts et de misère,

Celle-là — laissez-moi, Madame, être sincère ! —
Celle-là qui descend d'Agrippa d'Aubigné,
Est, aux yeux du parti protestant indigné,
Auprès de ce grand Roi, qu'elle pousse à sa chute,
La femme qui nous hait et qui nous persécute !

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! n'en dites pas plus... Je ne souffrirai point
Que pour moi votre esprit soit injuste à ce point.
Aux yeux des huguenots, quel est le crime énorme
Que j'ai commis ? Le Roi condamne la Réforme ;
Il est pieux ; il veut de France l'arracher.
Qui vous dit que je n'ai rien fait pour l'empêcher ?
Mais c'est moi qu'on accuse... et pourquoi, je vous prie ?
Pourquoi ? Parce qu'un soir, à ma tapisserie,
Voyant ce Roi, qui n'a qu'à froncer les sourcils
Pour que tous les vieillards à son conseil assis
Pâlissent, et qu'au loin l'Europe s'en effare,
Voyant, dis-je, ce Roi de France et de Navarre
Mettre une signature au bas d'un parchemin,
Je n'ai pas arraché la plume de sa main !...
La Réforme, je l'ai bien plutôt protégée :
C'est une erreur que j'ai naguère partagée ;
Je n'aurais pas voulu qu'on la persécutât.
Mais, que faire ? l'Église et la raison d'État

L'exigeaient... Cet édit, au fond, je le déplore...
Mais suis-je reine, enfin?

SAMUEL.

Pas tout à fait encore.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! vous êtes injuste et vous êtes cruel!
Mais mon cœur ne peut pas admettre, Samuel,
Que vous me condamniez, ainsi, sur l'apparence.
Car, lorsque votre frère eut émigré de France,
Ce que j'ai souffert, moi, dites, le savez-vous?
Seule, sans vrais amis, veuve, et de quel époux!
J'ai vécu de cadeaux et de dîners en ville.
Je fus auprès des grands l'amie humble et servile,
La pauvre protégée, et je le dis, mon Dieu!
A peu près la servante... A l'hôtel Richelieu,
On m'envoyait pour faire avancer le carrosse...
Et j'étais jeune et belle, et... tenez, c'est atroce!
Dans ces salons dorés, seule en mes noirs habits,
On ne saura jamais quels dégoûts j'ai subis;
Puis ce sont les bâtards qu'à mes soins on confie;
J'entre à la Cour... Encore une agréable vie!
Et cette Montespan, dont m'outrageait l'orgueil,
Et toujours ces regards baissés, toujours ce deuil,
Toujours ce masque froid de dévote et de prude,

C'est horrible! et quand j'ai, par un travail si rude,
A force de sévère et patient devoir,
Moi qui voulais la paix, obtenu le pouvoir;
Quand je me crois tranquille et respectée en somme,
Un enfant que j'allais aimer, un tout jeune homme,
Ignorant, qui la veille était à l'étranger,
Prend une calomnie et vient pour m'outrager!

SAMUEL.

Soit! Madame, j'ai tort, et tout vous justifie.
A mon âge on n'a pas tant de philosophie...
Pardon, pourtant, d'avoir durement refusé
Ce que spontanément vous m'avez proposé.
Mais la foi qu'on opprime a la parole amère.

MADAME DE MAINTENON.

Adieu donc!... Cependant, vous n'avez pas de mère,
Pas de parents, d'amis, de conseil, ici-bas...
Vous m'avez repoussée... Oh! je n'insiste pas...
Mais, si quelque danger planait sur votre tête,
Souvenez-vous de moi. Je serai toujours prête.

SAMUEL.

Bientôt je pars, Madame, avec tous les bannis.
Pourtant, je vous rends grâce.

MADAME DE MAINTENON.

Et moi, je vous bénis.

Elle sort.

SCÈNE VI

SAMUEL, HENRIETTE.

SAMUEL, seul.

Ah ! la pitié s'agite en mon âme inquiète,
Et peut-être ai-je été trop sévère...

Henriette entre et court à lui.

Henriette !
Henriette ! — O hasard bien heureux ! Mais pourquoi
Vous trouvé-je à la Cour ?

HENRIETTE.

Samuel, sauvez-moi !

SAMUEL.

Vous courez un danger !... Grand Dieu ! par mon épée !...

HENRIETTE.

Pour vous voir un instant, je me suis échappée.
J'étais ici lorsque vous annonça Nanon.

SAMUEL.

Ici, sans doute, avec votre père?

HENRIETTE.

Hélas! non.

SAMUEL.

Je vous vis près de lui, voilà trois mois à peine,
A Toulon.

HENRIETTE.

Mais depuis, avec monsieur Duquesne,
A bord de la frégate il est à voyager,
Et va donnant la chasse aux pirates d'Alger.

SAMUEL.

Il vous laissa donc seule?

HENRIETTE.

A peine une semaine
Car la Marquise — elle est ma cousine germaine —
M'a fait alors venir à Versailles.

SAMUEL.

Comment?
Dans quel but?

HENRIETTE.

J'avais cru, d'abord, ingénument,
Qu'en amie et craignant pour moi la solitude...

SAMUEL.

Eh bien?

HENRIETTE.

Non. Chaque jour j'acquiers la certitude
Qu'à la Cour la Marquise a voulu m'attirer,
Seule, auprès d'elle, afin de me faire abjurer.

SAMUEL.

Est-ce possible?

HENRIETTE.

Elle est, au fond, très alarmée
De compter des parents dans la foi réformée.
On se sert de cela contre elle, auprès du Roi.
Si je me convertis, elle espère, par moi,
Que mon père à son tour...

SAMUEL.

Faire abjurer le comte?
Jamais!... Et vous avez bien résisté! j'y compte,
Car le plus grand malheur qui pût nous arriver,
Serait...

HENRIETTE.

Je vous ai dit, ami, de me sauver!

SAMUEL.

Vous hésitez?

HENRIETTE.

Ma foi, Samuel, est tenace.
Mais, quelquefois, leur voix qui séduit et menace,
Me fait rêver comme Ève écoutant le serpent.
On me dit que le sort de mon père en dépend…
Par instants, je faiblis et ne sais plus que faire.

SAMUEL.

Et je me reprochais d'avoir été sévère !
Et tantôt j'épargnais encor, sur mon honneur,
Cette femme qui veut me voler mon bonheur !
— Oh ! dites-moi que j'ai votre âme ressaisie,
Que vous ne songez plus à cette apostasie !
Je connais votre père et vous parle en son nom,
Henriette ! Jurez que vous leur direz non !

HENRIETTE.

Oh ! oui, répétez-moi que je suis insensée,
Ami !

SAMUEL.

Vous souvient-il de notre traversée,
Lorsque, de la Guyane ayant quitté le port,
Le comte d'Aubusson vous avait à son bord ?
C'est là que vous avez deviné la souffrance
Du triste passager qui revenait en France,
En laissant un tombeau sur la terre d'exil.

C'est là, chère Henriette, oh ! vous en souvient-il ?
Qu'un soir où le vaisseau marchait à pleines voiles,
Avec des yeux émus vous avez regardé
Le pauvre voyageur au bordage accoudé,
De qui l'âme, par vous au désespoir ravie,
Se donna tout entière et pour toute la vie.

HENRIETTE.

Je me souviens aussi qu'alors, ô Samuel,
Nous nous sommes promis un amour mutuel,
Que mon père si bon, pénétrant ma pensée,
Vous laissa me donner le nom de fiancée,
Et que tout mon bonheur au vôtre fut lié.
— Vous le voyez, ami ! je n'ai pas oublié.

SAMUEL.

Mais, si vous me gardez cette amitié constante,
Pensez-donc qu'en quittant l'église protestante
Vous mettez entre nous un obstacle éternel !

HENRIETTE.

Oh ! pardon !... Je vous fais un serment solennel...

SAMUEL.

Non pas ! Songez d'abord au sort qui me menace ;
Songez que cet édit nous dépouille et nous chasse ;

Songez bien qu'en jurant de garder notre foi,
Vous voulez la misère et l'exil avec moi.

HENRIETTE.

Ah ! Samuel, ces mots me semblent une injure.

SAMUEL, avec joie.

Jure alors, ô ma bien-aimée !

HENRIETTE.

Oui, je le jure !

SAMUEL.

Merci ! car maintenant j'ai sauvé notre amour.

Regardant dans une des allées.

Mais, qui vient là ?

HENRIETTE.

Le Roi !

SAMUEL.

Le Roi ?

HENRIETTE.

Toute la Cour.

SAMUEL.

Ce Roi qui veut que l'âme, aussi, soit son esclave !
Je ne le verrai pas. — Adieu ! Vous serez brave,
N'est-ce pas, Henriette ?

HENRIETTE.

Oh ! je vous le promets.
Mais quand reviendrez-vous ?

SAMUEL, lui baisant les mains.

A demain !

HENRIETTE, lui envoyant un dernier baiser.

A jamais !

Samuel sort, et le roi, entouré de toute la Cour, entre au fond. — Parmi la foule des courtisans, Puget, le duc, le maréchal, le chevalier et la comtesse. Louvois, un peu à l'écart. Louis XIV se tient auprès de la marquise de Maintenon, dont les vêtements sombres font contraste avec les costumes brillants des autres dames

SCÈNE VII

LOUIS XIV ET SA COUR.

LE ROI, à Puget.

Nous admirons beaucoup ce Milon de Crotone,
Vraiment, monsieur Puget, et notre esprit s'étonne
Que toujours le sculpteur fasse du marbre dur
Jaillir si sûrement le contour ferme et pur,
Et soit maître à ce point de l'outil qu'il manie...

Oui, pour ne pas trembler, il faut votre génie,
Lorsque vous entamez, Monsieur, un bloc pareil.

PUGET.

Sire, le bon Homère eut lui-même sommeil.
Mais quand la forme enfin frémit sous la matière,
Quand l'inspiration me saisit l'âme entière,
En prenant mon marteau je ne sens nul émoi,
Et c'est le marbre alors qui tremble devant moi.

LE ROI.

Bien dit, Monsieur Puget ! Nous voulons, pour vous plaire,
Que vous sculptiez pour nous un type de galère
Qui rende nos voisins de Hollande jaloux...
En vérité, devant des hommes tels que vous,
Un vrai Roi sent toujours qu'il est trop économe.
— Notez, Monsieur Lebrun !...

Le roi et la Cour descendent à l'avant-scène.

LOUVOIS, à part, isolé, observant la marquise.

En quittant ce jeune homme,
La Marquise tenait un livre dans sa main.
Quel peut être ce livre ? — Oh ! je l'aurai demain.

LE ROI, à madame de Maintenon.

Ah ! Madame, Mansart nous donne des nouvelles.

Qui vont réjouir fort vos jeunes demoiselles :
Il pousse activement les travaux de Saint-Cyr.
C'est un projet que j'aime et qui doit réussir,
Non pas tant pour son but utile et sa largesse,
Mais bien parce qu'il est né de votre sagesse.

MADAME DE MAINTENON.

Oh ! vous me comblez, Sire, et Votre Majesté
Estime beaucoup trop l'œuvre de charité
Qui me fit partager aux filles de naissance
Les bienfaits que je tiens de sa munificence.
A Rueil, j'ai commencé cet établissement;
Mais je me souvenais pour cela seulement
D'avoir été jadis seule, pauvre, orpheline.
Mais, quand vous le prenez sous votre discipline,
Sire, quand vous ouvrez ses abris protecteurs
Aux plus pauvres enfants de vos bons serviteurs
Pour leur rendre, plus tard, des épouses parfaites,
Vous faites grand, ainsi que tout ce que vous faites,
Et c'est m'apprécier bien plus que je ne vaux.

LE ROI.

Non pas. — Mais nous irons visiter les travaux
Dès demain. Nous voulons qu'ils soient à notre guise.
Puis, si vous permettez, Madame la Marquise,

Nous nous occuperons de ceux de Maintenon.

La marquise s'incline, le roi lui prend la main et s'éloigne, suivi de toute sa Cour.

LE MARÉCHAL, bas, au duc.

Oui, vous disiez vrai, duc, c'est notre reine.

LOUVOIS, à part.

Non !

ACTE DEUXIEME

Une crypte dans les catacombes de Paris. Plusieurs galeries se perdent dans les ténèbres. La scène est éclairée par la lumière rouge de deux torches. Sur un bloc de pierre une Bible in-folio, ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, un certain nombre de membres du synode secret sont arrivés déjà et causent par groupes de trois ou quatre.

SAMUEL DE MÉRAN, LE BARON DE CROIX SAINT-PAUL, M. DE PONS, M. DE TRACY ET UN MINISTRE en robe noire.

Quand un nouveau membre du synode entre en scène, en nommant la province qui l'envoie, il étend sa main droite, grande ouverte, et montre aux autres la paume de son gant noir, où est cousue une croix en drap rouge.

M. DE PONS, au baron de Croix Saint-Paul.

Et combien serons-nous, ce soir?

CROIX SAINT-PAUL, vieillard tout blanc.

Une trentaine.

Mais on vient... Qui va là?

DEUX HUGUENOTS, entrant en présentant leur gant.

Normandie. — Aquitaine.

M. DE TRACY.

Où pourra-t-on s'asseoir pour siéger ?

CROIX SAINT-PAUL.

N'importe où.

Par terre, sur ces blocs.

TROIS AUTRES HUGUENOTS, entrant.

Saintonge. — Aunis. — Poitou.

CROIX SAINT-PAUL.

Les provinces vont être au complet.

DEUX AUTRES HUGUENOTS.

Picardie. —

Guyenne.

M. DE PONS.

C'est un vrai décor de tragédie
Que vous vous donnez là, baron de Croix Saint-Paul.
Brrr ! Qu'il fait froid !...

CROIX SAINT-PAUL.

Messieurs, au pays cévénol,
Nous allons au désert pour tenir l'assemblée.
Celle-ci, j'en réponds, ne sera pas troublée,

Mais je me méfiais des portes et des murs :
J'ai choisi ce tombeau.

M. DE TRACY.

Sommes-nous donc bien sûrs
Qu'on ne puisse épier quelque part, sous ces voûtes?

CROIX SAINT-PAUL.

Non, cette galerie est déserte entre toutes.
Deux carriers y sont morts, écrasés, l'autre mois.
On ne s'y risque plus.

DEUX AUTRES HUGUENOTS.

Roussillon. — Angoumois.

CROIX SAINT-PAUL.

Ils sont exacts. C'est bien.

M. DE PONS.

D'ailleurs l'heure s'avance.

D'AUTRES MEMBRES, arrivant.

Maine. — Perche. — Berry. — Béarn. — Artois. — Provence.

CROIX SAINT-PAUL, au ministre.

Nous pouvons commencer.

A voix haute.

Le synode est ouvert,
Messieurs.

Les assistants se rangent en demi-cercle, à droite et à gauche. Le ministre se place près du bloc où est la Bible, et Croix Saint-Paul est à ses côtés, exerçant une sorte de présidence.

LE MINISTRE.

Frères, pour qui Jésus-Christ a souffert,
Et qui venez ici des confins du royaume,
Nous lirons le Psalmiste en son septième psaume.

Tous se découvrent. — Il lit.

— David chante touchant le Benjamite Cus :
Éternel, ô mon Dieu ! vers toi je me retire,
De peur que le lion cruel ne me déchire.
Confonds mes ennemis et fais qu'ils soient vaincus !

Si des iniquités que m'impute l'envie,
Éternel, ô mon Dieu ! je suis vraiment l'auteur,
Si j'ai commis le mal, que mon persécuteur
Mette ma gloire en poudre et foule aux pieds ma vie !

Ton peuple est assemblé ; tu sièges au milieu.
Je mets mon innocence aux pieds de ta justice.
Que sur l'homme pervers ta main s'appesantisse,
Toi qui sondes les reins et les cœurs, ô mon Dieu !

Lève-toi ! Car ta droite est juste et rigoureuse.
Le méchant de son glaive aiguise le tranchant ;

Retourne contre lui le glaive du méchant,
Et fais-le choir au fond de la fosse qu'il creuse.

Lève-toi ! Lève-toi dans ta colère ! Il faut
De son forfait frapper la tête criminelle ;
Et je célébrerai ta justice éternelle,
Et je psalmodierai le nom du Dieu très haut ! —

TOUS.

Amen.

CROIX SAINT-PAUL, après un silence.

Et maintenant, entrons en conférence.

Les membres du synode se groupent diversement, les uns debout, les autres assis sur des pierres.

Députés protestants du royaume de France,
De la religion purs et fermes soutiens,
Sous ces voûtes, ainsi que les premiers chrétiens
Nous nous réunissons sans mauvaise pensée
Et nous voulons sauver notre foi menacée.
Le pacte d'Henri quatre avec les protestants,
Cet édit, qui depuis soixante-dix-sept ans
Nous avait protégés, cet autel trop fragile
Sur lequel nous avions posé notre Évangile,
Il n'est plus ; et le Roi vient de l'anéantir.
L'alternative est simple : ou rebelle, ou martyr.

Faut-il fuir, ou venger la bonne foi trompée ?
Prendrons-nous le bâton du proscrit, ou l'épée ?
Choisissons, mes amis, et rendons, en ce lieu,
Ce qu'on doit à César, et ce qu'on doit à Dieu.

M. DE PONS.

La révocation de l'édit est un crime.
Nous devons résister.

M. DE TRACY.

La lutte est légitime.
La conscience humaine est au-dessus des rois.

UN MEMBRE DU SYNODE.

Nos temples sont rasés depuis quatre vingt-trois,
Et l'édit est d'hier...

M. DE PONS.

Il faut des représailles ;
Le Rhône est rouge encor des meurtres de Noailles.
Œil pour œil, dent pour dent. La loi du talion !

M. DE TRACY.

Au parjure on répond par la rébellion ;
Et nous vivions en paix sous nos lois respectées.

M. DE PONS.

Le Vivarais est las des missions bottées ;
Il est prêt.

UN MEMBRE DU SYNODE.

En Béarn, déjà, nous nous liguons
Pour chasser de chez nous Boufflers et ses dragons.
Je suis sûr de Bayonne.

M. DE TRACY.

Et je réponds de Nîmes.

TOUS.

Oui, guerre! guerre à mort!

CROIX SAINT-PAUL.

Vous êtes unanimes,
Messieurs. Soit! Combattons et mourons en chrétiens.
Mais, de vaincre avons-nous l'espoir et les moyens?
Aux plus gros bataillons appartient la victoire,
Hélas! Rappelons-nous notre sanglante histoire;
Oui, rappelons-nous Dreux, Jarnac et Moncontour.
Je pense, mes amis, — je le dis sans détour, —
Que votre enthousiasme est trop prompt, et s'abuse.
Décrocher de son clou quelque vieille arquebuse,
Changer en guet-apens nos monts et nos forêts,
Cela, nous le pouvons peut-être... Mais, après?...
Quand nous réunirons quelques milliers d'épées,
Des troupes sans argent, sans chefs, mal équipées,
Pourrons-nous les mener au combat? Contre qui?
Contre les vieux soldats de Condé, de Créqui,

De Catinat? Messieurs, je vous le dis : Chimère!
J'en souffre, mais j'en ai la certitude amère :
Sans gloire ni profit, c'est courir au trépas.

M. DE PONS.

Baron de Croix Saint-Paul, ne découragez pas;
La route de l'exil n'est que trop fréquentée.

CROIX SAINT-PAUL.

Hélas!... Ah! si par vous pouvait être acceptée,
Dans ce péril commun, une offre que je sais,
Je pourrais, sur ma foi, répondre du succès.

VOIX DIVERSES.

Une offre? — Quoi? — Laquelle? — Expliquez-vous!

CROIX SAINT-PAUL.

Qu'on m'

Seulement, et je puis à tout porter remède.
Mais l'on refusera.

VOIX DIVERSES.

Mais non! — Parlez! — Parlez!

CROIX SAINT-PAUL.

Eh bien! écoutez-donc alors, si vous voulez
Que sous notre étendard la victoire se range,
Les propositions de Guillaume d'Orange.

SAMUEL DE MÉRAN, qui est resté assis sur un bloc de pierre, se lève brusquement et dit, avec une indignation douloureuse :

L'appel à l'étranger ! Ah !...

Moment de silence général.

CROIX SAINT-PAUL.

Son agent secret
Attend votre plaisir, à s'expliquer tout prêt.
Le synode veut-il qu'ici je l'introduise ?

M. DE TRACY.

Nous revenons au temps des Valois et des Guise ;
Mais n'importe...

M. DE PONS.

Poussons les choses jusqu'au bout.

Tandis que le baron de Croix Saint-Paul sort pour chercher l'envoyé de Hollande, des conversations s'échangent à voix basse.

SAMUEL, à part.

L'appel à l'étranger ! Juste Dieu ! mon sang bout.
Ah ! quelle aveugle est donc la conscience humaine,
Que la vertu parfois jusqu'au crime la mène !
O masque des partis, tu tombes à mes yeux :
Aujourd'hui, des martyrs ; demain, des factieux !

Croix Saint-Paul rentre, accompagné de l'envoyé de Hollande. Un silence attentif s'établit dans le synode.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DE HOLLANDE.

CROIX SAINT-PAUL, *à l'envoyé.*

Le synode, Monsieur, veut bien qu'on vous entende.

L'ENVOYÉ.

Messieurs, Guillaume-Henri, stathouder de Hollande,
Mon maître, m'a chargé de vous faire savoir
Qu'il considérera toujours comme un devoir
D'aider et protéger le parti calviniste.
Son Altesse vous plaint, et voit d'une âme triste
Les persécutions dont vous êtes l'objet.
Depuis longtemps, le prince à vos malheurs songeait
Et voulait vous soustraire à tant de tyrannies;
Mais rien n'est mûr encor. Les Provinces-Unies
Saignent, vous le savez, de leurs récents combats.
Les hommes et l'argent manquent aux Pays-Bas.
Nous avons pour sujets fâcheux de rêveries,
En France, les dévots; à Londres, les tories.
Les Hollandais, jadis vaincus par vos exploits,
Ont peur d'être forcés, une seconde fois,
D'inonder leur pays et d'ouvrir les écluses.

Ce ne sont point ici de banales excuses :
Mon maître est prêt, vous dis-je, à vous porter secours;
Et si je fais valoir le prix de son concours,
C'est pour vous préparer à la juste requête
Dont je vais devant vous me faire l'interprète.
Pour sauver votre cause et garder votre foi,
Messieurs, le stathouder vous fait tenir par moi,
Sur-le-champ, trois cent mille écus d'or, et vous arme.
Quand la guerre civile aura jeté l'alarme,
Et lorsque l'étendard levé des protestants
Tiendra tout le midi, Guillaume, en même temps,
Au nord, envahissant la Belgique entamée,
Apparaîtra, suivi d'une nombreuse armée.
L'Empereur Léopold et le Roi Charles deux
Entrent dans notre ligue; et, pour être sûrs d'eux,
Nous venons de signer une alliance occulte.
Vainqueur, le stathouder rétablit votre culte,
Et de le maintenir toujours vous fait serment.
Il exige de vous pour cela, seulement,
De ne pas désarmer ni quitter la campagne
Qu'il n'ait neutralisé, sans les rendre à l'Espagne,
Par un traité de paix à la France accordé,
Maubeuge, Saint-Omer, Valenciennes, Condé,
Et tout le sol sur qui Louis quatorze allègue
Le droit qu'il a conquis à la paix de Nimègue.

TOUS, *avec un long murmure.*

Ah !

L'ENVOYÉ.

Vous consentirez à ce pacte ; sinon,
Pas un écu sonnant, pas un coup de canon !
Voyez si vous devez refuser, ou promettre ;
Mais c'est le dernier mot de mon auguste maître.

Après le discours de l'envoyé de Hollande, le synode présente un caractère de confusion ; puis on commence à distinguer quelques paroles dans le tumulte des entretiens.

UN MEMBRE DU SYNODE.

Cette offre est dérisoire !

M. DE TRACY.

Ah ! vous êtes bien prompt.
Il faut y réfléchir.

UN MEMBRE DU SYNODE.

Les protestants mourront
Tous, avant que de voir mutiler le royaume.

M. DE PONS.

Mais, enfin, le pays que réclame Guillaume
N'est français que depuis l'an soixante-dix-neuf,
Après tout.

M. DE TRACY.

Oui, le droit de conquête est tout neuf.
Acceptons.

UN MEMBRE DU SYNODE.

C'est infâme!

M. DE TRACY.

Eh non! c'est politique.
Vous êtes un trembleur!

UN MEMBRE DU SYNODE.

Et vous, un fanatique!

CROIX SAINT-PAUL.

Silence! c'est assez de tumulte et d'émoi.
Aucun de vous n'a plus rien à dire?

SAMUEL.

Si, moi!
Moi qui, bien que nouveau venu parmi mes frères,
Oserai prononcer des paroles sévères;
Car je ne comprends pas comment cet homme a pu
Vous parler si longtemps sans être interrompu;
Car, dans ce moment-ci, le rouge au front me monte;
Car je le vois encor vous proposer sans honte,
A vous chrétiens, à vous nobles, à vous soldats,
L'or affreux qui frémit dans la main de Judas!
Courage! Suivrez-vous jusqu'au bout cet exemple?
Cet or, cent fois maudit, qu'il jeta dans le temple
Quand le feu du remords enfin le consuma

Et dont on a payé le champ d'Aceldama,
Fermerez-vous sur lui votre main mercenaire ?
Il a vendu son Dieu ! Vendrez-vous votre mère ?
Ah ! vraiment, cela trouble et passe la raison :
Pour sa croyance avoir supporté la prison,
L'amende, les excès brutaux des garnisaires ;
Par avance accepté l'exil et ses misères
Et coupé son bâton, déjà, pour le chemin ;
Puis, au dernier moment, et touchant de la main
La palme du martyre aux champs du ciel fleurie,
Se laisser proposer de livrer sa patrie !
— C'est impossible ! non, la rage des partis
Ne peut pas vous avoir à ce point pervertis !
Je ne crois pas qu'aucun d'entre vous se décide
A commettre ce lâche et cruel parricide !
Vous êtes des Français, et vous en souviendrez !
Si vous accomplissez ce crime, ô conjurés !
Si vous abandonnez ce sacré territoire,
Dont la moindre cité porte un nom de victoire ;
Oui, si vous oubliez, pour vous venger du Roi,
Le grand Condé, jetant son bâton à Rocroy,
Jean-Bart, liant son fils à son mât de misaine,
Luxembourg, conquérant les villes par douzaine,
Et tant de glorieux et terribles combats,
Et Duquesne impassible au fort du branle-bas,

Et Vauban sous Maëstricht, et la mort de Turenne;
Si, par mauvais esprit de colère et de haine,
Vous osez à ce point renier le passé,
Toute la gloire acquise et tout le sang versé
Par les vieilles maisons dont, après tout, nous sommes !
Si vous faites cela, Français et gentilshommes,
Si vous trempez les mains dans cette trahison,
L'édit qui vous poursuit, alors, aura raison !
Le Roi ne sera plus un tyran, mais un juge;
Et, si contre ses coups vous trouvez un refuge,
Si même à triompher vous pouvez parvenir,
Que la foudre du ciel tombe pour nous punir

QUELQUES MEMBRES DU SYNODE.

Aux voix !

CROIX SAINT-PAUL.

Maudite soit la harangue insensée !
Si l'offre de Nassau par vous est repoussée,
Notre dernier rayon d'espérance aura lui...
Sans lui, c'est la défaite.

SAMUEL.

Et la honte, avec lui.

CROIX SAINT-PAUL.

C'est un frère, il nous tend sa main loyale et franche.

SAMUEL.

C'est un vaincu qui cherche à prendre sa revanche.

CROIX SAINT-PAUL.

Seul, le triomphe est bon !

SAMUEL.

Le martyre est meilleur !

CROIX SAINT-PAUL.

Qui veut la liberté ?

SAMUEL.

Qui veut du déshonneur ?

VOIX NOMBREUSES.

Aux voix ! aux voix !

CROIX SAINT-PAUL.

Messieurs, encore une minute !...
Guillaume est notre seul allié dans la lutte.
Songez au Roi despote, à ses serments trahis !
Sauvons notre croyance !

SAMUEL.

Aimons notre pays !

VOIX NOMBREUSES.

Aux voix !

LE MINISTRE, *s'avançant.*

C'en est assez... Votons en conscience...
Que ceux qui sont d'avis d'accepter l'alliance
Avec le stathouder, veuillent lever la main.

MM. de Croix Saint-Paul, de Pons et de Tracy lèvent seuls la main.

CROIX SAINT-PAUL.

Soit! nous sommes perdus.

A l'envoyé.

Après mûr examen,
Le synode, Monsieur, n'a rien à faire dire
A Guillaume d'Orange.

L'ENVOYÉ, *avec hauteur.*

Allons! je me retire.
Je rentre en mon pays, qui n'a point de tyran,
Messieurs, et vous salue.

Il sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins L'ENVOYÉ.

CROIX SAINT-PAUL, *à Samuel.*

Ah! monsieur de Méran,
Vous pouvez à présent prendre la présidence,

Puisque l'on suit si bien vos conseils de prudence
Et puisque seul, ici, vous êtes écouté.

SAMUEL.

Mais, baron, j'ai parlé dans ma sincérité.
Christ a dit, quand Malchus eut l'oreille coupée :
Si quelqu'un prend l'épée, il mourra par l'épée.

Au ministre.

D'ailleurs, je m'en rapporte à Monsieur le pasteur.

LE MINISTRE.

Vous dites vrai, Monsieur.

A l'assemblée.

Notre seul protecteur
Est dans le ciel. Soyons frères, non pas complices !
Jurons de confesser jusque dans les supplices
La foi que nous gardons et qui nous unit tous;
Et, sans colère et sans terreur, séparons-nous.
Notre cause est la bonne et doit être sauvée.
— Députés protestants, la séance est levée.

Les membres du synode se retirent lentement, ainsi que le ministre. Au moment où Samuel va sortir, un des derniers, il est arrêté par le baron de Croix-Saint-Paul, suivi de MM. de Pons et de Tracy.

SCÈNE IV

SAMUEL, LE BARON DE CROIX SAINT-PAUL, M. DE PONS, M. DE TRACY.

CROIX SAINT-PAUL, barrant le passage à Samuel.

Halte-là !

SAMUEL.

Pourquoi donc m'arrêtez-vous ?

CROIX SAINT-PAUL.

Deux mots !

SAMUEL.

J'écoute.

CROIX SAINT-PAUL.

Vous serez cause de bien des maux,
Monsieur. Avant un mois, des familles entières,
Pour ne plus revenir, franchiront les frontières
Et s'en iront mourir de faim à l'étranger.

SAMUEL.

Un chrétien doit souffrir. C'est à Dieu de venger.

CROIX SAINT-PAUL.

Personne ne vous a conseillé ?

SAMUEL.

Moi !... Personne !

CROIX SAINT-PAUL, lui prenant la main.

On doit toute franchise au frère qu'on soupçonne.
Votre main dans ma main, dites-moi : Ces avis
Qui par nos compagnons viennent d'être suivis,
Nul ne vous les a donc inspirés ?

SAMUEL.

Cette offense !...

CROIX SAINT-PAUL.

Vous êtes innocent ; nous le croyons d'avance.
Mais là, par votre honneur, frère, par votre nom,
Qu'alliez-vous ce matin dire à la Maintenon ?

SAMUEL.

Vous savez ?...

CROIX SAINT-PAUL.

Qu'aujourd'hui vous étiez à Versailles.

SAMUEL, avec calme.

Voyez si je rougis ou si ma main tressaille,
Ou si dans ce regard vous lisez un remord.

CROIX SAINT-PAUL.

Mais cette femme ?..

SAMUEL.

Assez ! C'est le secret d'un mort,
C'est un devoir sacré qui m'a conduit près d'elle.
Je n'en dirai pas plus.

CROIX SAINT-PAUL.

Donc, vous êtes fidèle ?

SAMUEL.

Autant que dévoué. Je vous en fais serment.

CROIX SAINT-PAUL.

Et si je m'adressais à votre dévoûment
Pour un danger ?...

SAMUEL.

Je suis tout prêt.

M. DE PONS, bas, à Croix Saint-Paul.

Ce que vous faites
Est grave. Du secret dépendent nos trois têtes.

CROIX SAINT-PAUL, bas, à M. de Pons.

Laissez-moi donc. Sa main n'a pas du tout tremblé ;
D'avoir l'air d'un poltron il est déjà troublé.
Je lui montre un abîme ; il aura le vertige.

M. DE TRACY, de même.

Prenez garde !

CROIX SAINT-PAUL, de même.

Il sera notre allié, vous dis-je.

A Samuel, haut.

Permettez que, d'abord, je vous présente ici
Mes deux amis, messieurs de Pons et de Tracy.

Samuel et les deux gentilshommes se saluent.

Nous avons un moyen, — et je vous le propose, —
Un moyen prompt et sûr de sauver notre cause.

SAMUEL.

Lequel?

CROIX SAINT-PAUL.

Je n'ai jamais, moi, prud'homme et barbon,
Du synode secret auguré rien de bon.
Je sais des huguenots les timides scrupules;
Un colloque ne sert qu'à réfuter les bulles,
Et — notre histoire est là — jamais il n'est sorti
De tout ce bavardage un sage et bon parti;
Tout au plus des discours sur la théologie.
Mais vous voyez ici trois hommes d'énergie
Qui, malgré le synode avorté d'aujourd'hui,
Sauveront le parti protestant, malgré lui.

SAMUEL.

Comment?

CROIX SAINT-PAUL.

L'ancien édit, entre autres avantages,
Donnait aux huguenots plusieurs villes otages,
N'est-ce pas ?

SAMUEL.

Que nous a reprises Richelieu...
On sait cela.

CROIX SAINT-PAUL.

Vous ne supposez pas, pardieu !
Qu'à nous trois nous voulions aller mettre l'échelle
Aux murs de Montauban ou bien de La Rochelle,
Comme nos bons aïeux l'eussent fait cependant.

SAMUEL.

Eh bien ?

CROIX SAINT-PAUL.

Notre projet, plus simple et plus prudent,
Prend sur Louis quatorze un garant moins vulgaire
Et bien plus précieux qu'une place de guerre.

SAMUEL.

Mais, quel est-il donc ?

CROIX SAINT-PAUL.

C'est le complot hasardeux
Qui jadis a failli nous livrer François deux ;
Celui qu'avaient conçu la cervelle hardie

D'un Condé, d'un Mazère ou d'un La Renaudie,
Et les têtes enfin des vaillants huguenots
Qu'Amboise vit alors pourrir sur ses créneaux.
—Tout est prêt, et l'espoir du succès est immense.

SAMUEL.

Vous voulez enlever le Roi... Quelle démence !

CROIX SAINT-PAUL.

Le Roi ? Non, car sa cour le garde et le défend.

SAMUEL.

Mais, alors ?

CROIX SAINT-PAUL.

Nous voulons lui prendre son enfant,
Son petit-fils.

SAMUEL.

Le duc de Bourgogne ?

CROIX SAINT-PAUL.

Lui-même.
Ah ! l'on doit tout oser dans ce péril suprême...
Nous entrons dans le parc, grâce aux fêtes de nuit,
Demain ; nous nous cachons, nous attendons minuit ;
Lorsque tout est éteint nous tuons, sans qu'il crie,
Le garde en faction près de l'orangerie.
Puis un laquais, que l'or a fait notre dévot,
Nous ouvre, après avoir enivré de pavot,

Dans sa tasse de lait, la vieille maréchale
Qui couche auprès du duc et dans la même salle.
Quoique prince et Bourbon, le petit lionceau
N'est, après tout, ami, qu'un enfant au berceau;
Sous mon vieux manteau noir, je puis voler un prince.
Le coup fait, je m'enfuis jusque dans ma province,
Par le plus court, au grand galop... J'ai mes relais...
Et tandis que le Roi, pleurant dans son palais,
Lancera sa police et fera des neuvaines,
J'aurai déjà caché l'enfant dans mes Cévennes.
Ah ! l'on pourra, pour le ravoir, dans les faubourgs,
Montrer des tonneaux d'or et battre les tambours :
Ce n'est que contre un bon édit de tolérance
Que sera retrouvé jamais le Fils de France !
Et m'absolve celui qui mourut sur la croix !
— Qu'en dites-vous ? C'est bien imaginé, je crois.
C'est plus court qu'un synode, et c'est plus efficace.

SAMUEL.

Le complot, je l'avoue, est d'une rare audace.
Vous jouez là, baron, un rude coup de dés.

CROIX SAINT-PAUL.

Mais pour gagner l'enjeu, trois hommes décidés,
Trois seulement, c'est peu, ce n'est pas assez même.
Samuel, voulez-vous être le quatrième ?

SAMUEL.

Moi ?

CROIX SAINT-PAUL.

Vous.

SAMUEL.

J'irai partout où le devoir conduit.
Cependant... égorger un soldat dans la nuit,
Enlever un enfant sans défense... J'hésite.

M. DE PONS, bas, à Croix Saint-Paul.

Que vous avais-je dit ?

M. DE TRACY, de même.

Je flairais l'hypocrite.

CROIX SAINT-PAUL, avec une colère contenue.

Une dernière fois, vous ne voulez pas ?

SAMUEL.

Non.

CROIX SAINT-PAUL éclatant.

Allez-nous vendre, alors, à votre Maintenon !

SAMUEL, tirant son épée.

Ah ! par le Christ ! L'épée à la main... tout de suite !...

M. DE PONS, s'interposant.

Messieurs !...

CROIX SAINT-PAUL, *avec dédain.*

Un duel serait une erreur de conduite,
Et de le corriger il me sera permis
Lorsque j'aurai sauvé ma cause et mes amis;
Mais pas avant.

SAMUEL.

J'aurai raison de cette injure !

Étendant la main sur la Bible.

Pour l'instant, sur la Bible ouverte, je vous jure
Que ce que vous m'avez révélé dans ce lieu
Est bien enseveli dans ma poitrine. — Adieu !
Monsieur de Croix Saint-Paul, doutez de mon courage;
Mais sachez, par ces yeux étincelants de rage,
Sachez bien, par ces bras de colère tremblants,
Que vous avez raison d'avoir des cheveux blancs.

Il sort.

SCÈNE V

M. DE CROIX SAINT-PAUL, M. DE PONS,
M. DE TRACY.

M. DE TRACY.

Baron, vous avez fait une faute.

CROIX SAINT-PAUL, rêveur.

Peut-être.
Je ne puis croire encor que Méran soit un traître.

M. DE PONS.

Tantôt, vous l'insultiez.

CROIX SAINT-PAUL.

Hier, je l'estimais.

M. DE PONS.

Mais nous serions prudents de renoncer...

CROIX SAINT-PAUL.

Jamais !
Plus le péril est grand, amis, moins on recule.
Demain soir, à l'instant du dernier crépuscule,
Nous montons à cheval, — et Dieu soit avec nous !
Il faut partir. Vous, Pons, prenez la Bible ; et vous,
Tracy, renversez donc ces torches, je vous prie.

M. de Pons prend le livre. M. de Tracy éteint les torches en les écrasant par terre. La scène est plongée dans une obscurité complète. On aperçoit seulement, au bout de la galerie par laquelle les différents personnages sont sortis, un vague rayon de lune.

En route, maintenant... par cette galerie...

Ils sortent. La scène reste vide une seconde; puis, par un autre corridor, dont l'entrée est masquée à demi par un éboulement, entrent Louvois, Grisard et quelques hommes en longs manteaux et armés. L'un d'eux porte une lanterne sourde.

SCÈNE VI

LOUVOIS, GRISARD, L'ESCORTE.

GRISARD.

Qu'en pense Monseigneur ?

LOUVOIS.

Complot bien préparé...
L'heure est donc?...

GRISARD.

A minuit, demain soir.

LOUVOIS.

J'y serai.

Ils se dirigent, pour sortir, vers la galerie éclairée par la lune. Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME

Un salon dans le château de Versailles, s'ouvrant, au fond, par trois larges portes donnant sur une galerie illuminée. — A droite, deux grandes portes-fenêtres s'ouvrant sur une terrasse. — A gauche, une petite porte basse, fermée.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,

GROUPES DE COURTISANS.

Au lever du rideau, des seigneurs et des dames circulent en scène ou traversent la galerie du fond. On entend un orchestre lointain qui joue un air de menuet jusqu'à la fin de la scène première.

LA COMTESSE, au chevalier.

Eh bien, que dites-vous de la fête?

LE CHEVALIER.

Comtesse,
Elle est d'une absolue et parfaite tristesse.
Les dévots courtisans, dans ces graves salons,
Sont tous scandalisés du bruit des violons.
Ces fleurs même, oui, ces fleurs prennent des airs pudique

LA COMTESSE.

Comme il est loin, le temps des *Amants magnifiques*,
Lorsque le jeune Roi dansait dans les ballets !

LE CHEVALIER.

Ces beaux jours sont passés, comtesse ! oubliez-les.

LA COMTESSE.

Faisons notre salut. C'est la dernière mode.

LE CHEVALIER.

Avec cela, vraiment, que la chose est commode !
A la moindre parole on vous blâme, aussitôt,
Ou d'être janséniste, ou d'être huguenot.
Une église est proscrite, et l'autre détestée,
Et le meilleur parti c'est encor d'être athée.

LA COMTESSE.

Hein ! Si le Roi savait ce que vous dites là !

La marquise entre au fond, suivie de Nanon et saluée par les courtisans qui s'éloignent peu à peu.

LA COMTESSE, l'apercevant.

La Marquise !

LE CHEVALIER.

Ma foi ! comtesse, évitons-la.

Mme de Maintenon et Nanon, qui sont descendues à l'avant-scène, restent seules.

SCÈNE II

MADAME DE MAINTENON, NANON.

MADAME DE MAINTENON.

Et selon toi, Nanon, c'est un complot encore,
C'est un péril prochain?

NANON.

Oui, Madame. J'ignore
D'où viennent et quels sont les propos malfaisants;
Mais on lit la disgrâce aux yeux des courtisans,
Et je vous avertis du danger qui menace.
Vous le conjurerez, d'ailleurs.

MADAME DE MAINTENON.

Je suis bien lasse!
Comme ils savent haïr, ces prétendus chrétiens!
S'ils connaissaient le prix des faveurs que j'obtiens,
Comme ils m'épargneraient leur basse jalousie!
Certes, je n'aurai pas pour toi l'hypocrisie
De paraître accepter mon sort comme un devoir.
C'est un enivrement bien fort que le pouvoir,
Et je ne ferai pas la désintéressée,
Nanon, car tu connais ma secrète pensée
Et, pour me consoler de mes longs jours d'ennuis,

Quel rêve audacieux hante toutes mes nuits !
— Mais mon œuvre est si lente, et si lourde est ma tâche,
Et ce monde des cours si méchant et si lâche,
Que parfois le regret entre en ce cœur lassé
Et l'entraîne avec lui vers le lointain passé !
Oui, près d'un Roi qui m'aime, à l'ombre de ce trône,
Souvent je me revois dans le vieux salon jaune,
Jeune femme accoudée au fauteuil de Scarron,
Et j'écoute causer son gai décaméron.
Puis, c'est notre mansarde et les longs mois d'épreuve,
Lorsque tu reprisais mes vieux habits de veuve
Et lorsque je vivais — courage aidé du tien —
Attendant de Dieu seul mon pain quotidien...
Pauvre et libre jeunesse !... Oui, c'est étrange comme
Hier j'étais émue en voyant ce jeune homme !
Pour lui je me sens mère, et mon cœur a battu.
Mais non ! il me méprise, il me hait, entends-tu ?
Oui, cet enfant me hait, ainsi que tout le monde.
Oh ! quand il me parlait avec sa voix profonde,
J'ai cru que Dieu voulait, par lui, me châtier.

NANON.

De grâce !...

MADAME DE MAINTENON.

Et qu'as-tu fait, Nanon, de ce psautier
Du pauvre mort ?

NANON.

Hier, je l'ai serré — pour cause ! —
Dans votre chambre, au fond du coffre en bois de rose,
Et j'eus soin de fermer ce meuble à triple tour.
Je crains les espions.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! cette horrible cour !

NANON.

Quel découragement funeste vous entraîne,
Madame, qui devez être bientôt ma Reine ?

MADAME DE MAINTENON.

Reine !... Ah ! ce mot cruel, ne le prononce pas.
Je n'ose même plus me le dire tout bas,
Et, crois-moi ! si j'étais au début de ma vie,
Cette route par moi ne serait plus gravie,
Ce calvaire du trône, où j'ai tombé vingt fois,
Sous le poids d'un désir aussi lourd qu'une croix !...

Après un silence.

— Pauvre Nanon ! Quand donc me verras-tu sourire ?

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRIETTE.

Elle entre rapidement, en donnant les signes de la plus vive émotion.

HENRIETTE, courant à la marquise,

Ah! Madame!... Madame!...

MADAME DE MAINTENON.

Eh! mon Dieu! que veut dire?

HENRIETTE.

Ma cousine... Oh! je meurs de douleur et d'effroi!
Vous qu'on dit tellement puissante auprès du Roi,
Secourez une enfant qui pleure et désespère,
Sauvez votre parent! Grâce! Sauvez mon père!

MADAME DE MAINTENON.

Mais, quel danger?

HENRIETTE.

Je viens de l'apprendre à l'instant.
Mon pauvre père était du complot protestant;
Ils l'ont fait prisonnier, il est à la Bastille.
Vous m'aimez! Vous aimez toute votre famille,
Madame! Sauvez-le!

MADAME DE MAINTENON, avec effroi.

Quoi ! dans ma parenté,
Se trouve un criminel de lèse-majesté !

A Nanon.

C'est ma perte, Nanon, et par un de mes proches.

A Henriette.

Mon cousin conspirait?...

HENRIETTE, suppliante.

A quoi bon des reproches ?
Ah ! sauvez-le d'abord.

MADAME DE MAINTENON.

Quel piège je prévois !
Comment avez-vous su ?

HENRIETTE.

Par Monsieur de Louvois.

MADAME DE MAINTENON, avec terreur.

Ah !...

HENRIETTE.

Il vous avertit, prétend-il, pour vous plaire,
Que le Roi laisse voir une grande colère,
Qu'à sévir durement il paraît décidé.
Le ministre, pourtant, est bien persuadé

Que de Sa Majesté la clémence infinie.
Et que votre pouvoir...

MADAME DE MAINTENON.

Très bien, de l'ironie !...
Ah ! cet homme est profond et redoutable.

HENRIETTE, avec anxiété.

Eh bien !
Que pensez-vous tenter pour mon père ?

MADAME DE MAINTENON, sèchement.

Moi ? Rien.

HENRIETTE.

Grand Dieu !

MADAME DE MAINTENON, avec amertume.

Que puis-je donc ? Vous m'avez entendue,
Ma petite. Monsieur d'Aubusson m'a perdue.
Lui, que sais-je ? il sera banni, décapité ;
Et ce soir, j'apprendrai, moi, que Sa Majesté
Trouve que maintenant le climat de ma terre
A ma faible santé serait très salutaire...
Tomber, et de si haut !... Ah ! j'étouffe, Nanon.
Ouvre cette fenêtre...

HENRIETTE, tombant, accablée, sur un siège.

Ah ! mon père !

NANON, à Mme de Maintenon, avec violence.

Eh bien, non!
Non! c'est abandonner trop vite la partie.
Jetez aux pieds du Roi cette enfant convertie,
Et, pour premier garant de la soumission
De son père, montrez cette abjuration.
C'est là, pour la clémence, une route trouvée.
Quelques larmes encore... et vous êtes sauvée!

MADAME DE MAINTENON.

Oui, l'on pourrait toucher ainsi Louis-le-Grand.

HENRIETTE.

Est-ce vrai? J'obtiendrais la grâce en abjurant?...
Oh! je suis prête alors... Madame courons vite
Nous jeter...

Comme frappée d'une pensée subite.

Ah! mon Dieu!...

MADAME DE MAINTENON.

Qu'avez-vous donc, petite?

HENRIETTE, à part.

Hélas! et mon serment au pauvre Samuel!

MADAME DE MAINTENON.

Qu'avez-vous?

HENRIETTE, vivement.

Je me dis : Le Roi n'est pas cruel ;
Il s'inquiète peu que je me convertisse.
Mes larmes suffiront pour toucher sa justice.
Il est bon, il verra d'un indulgent regard
Deux femmes l'implorant pour sauver un vieillard.

MADAME DE MAINTENON.

Pourtant, vous vouliez bien abjurer tout à l'heure ?

HENRIETTE.

Eh bien ! je serai franche... Oui !... regardez, je pleure...
Mais la conversion me sépare à jamais
— Oh ! ne m'en veuillez pas ! — de l'homme que j'aimais.

MADAME DE MAINTENON.

Et c'est cet intérêt mondain qui vous arrête ?
Une intrigue d'enfant, une folle amourette,...
Dans un moment pareil... Vous devriez rougir !

HENRIETTE.

Mon Dieu ! Si vous saviez, je pourrais vous fléchir ;
Cet innocent amour, mon père l'a vu naître !
Cet amant, vous devez — j'y songe — le connaître ;
Vous me pardonneriez, si vous saviez son nom.
De grâce, laissez-moi vous dire...

MADAME DE MAINTENON, avec dureté.

Cent fois non !
Non !... Vous abjurerez. Vous n'allez pas, j'espère,
Préférer un amant aux jours de votre père !
Jurez-moi d'obéir.

HENRIETTE, à genoux.

Ayez pitié de moi !

MADAME DE MAINTENON, avec emportement.

Jurez, mais jurez donc, malheureuse !

UN PAGE, entre en annonçant.

Le Roi !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI, LOUVOIS,
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

Le roi, entouré d'une suite nombreuse de courtisans, entre en scène. Il a l'air très sombre, et en apercevant Mme de Maintenon et Henriette, il leur jette un regard sévère. Louvois, mêlé à la foule, épie avec anxiété ce qui va se passer.

LE ROI, à Mme de Maintenon.

Madame, vous savez la pénible nouvelle :
Le comte d'Aubusson contre nous est rebelle.

Votre proche parent ! votre cousin germain !
Ah ! nous ferons sentir le poids de notre main
Aux huguenots, puisque l'édit ne peut suffire.
Quoi ! quand nous lui laissions son grade et son navire,
Quand nous ne voulions pas, même, qu'il émigrât !
Il n'est pas seulement coupable : il est ingrat.
Nous sommes malheureux avec votre famille,
En vérité ! Jusqu'à cette petite fille
Qui résiste toujours à nos plus saints prélats.
Mais c'est trop d'indulgence, enfin ; nous sommes las.
Tant d'aveugle bonté porte aux rois préjudice ;
Nous nous en souviendrons, et nous ferons justice.

Long silence.

MADAME DE MAINTENON, au roi, très humblement.

Le Roi permettra-t-il que je parle après lui ?...
Seule, Sa Majesté doit juger aujourd'hui
Si, pour l'éclat royal que l'Europe contemple,
Un acte de pitié vaudrait moins qu'un exemple ;
Et, que dis-je ? — il serait fâcheux qu'elle hésitât
Un moment à punir un criminel d'État,
Parce qu'il est parent de son humble servante.
— Non ! ce qui me désole et ce qui m'épouvante,
C'est que de ce forfait de monsieur d'Aubusson
Il puisse rejaillir sur moi quelque soupçon ;

C'est que le Roi, cédant au courroux légitime,
Ne me conserve pas toujours la même estime.
Mais, cela, mon honneur ne l'admettra jamais !
Donc, au coup qui me frappe, ici, je me soumets,
Et, comme une faveur, j'implore ma retraite,
Pour que tous, quel que soit le motif qu'on me prête,
Me respectent encore, et que Sa Majesté
Me pardonne un malheur vaillamment accepté.

LE ROI.

Comment ! vous voudriez ?...

LOUVOIS, à part.

Dois-je y croire ? Elle cède !

MADAME DE MAINTENON.

Oui, Sire ! Je vous dois tout ce que je possède ;
Mais le tenir de vous en faisait le seul prix.
Tous mes biens — car un Roi n'a jamais rien repris —
Iront à la maison de Saint-Cyr, à l'asile
Où vous permettrez bien, Sire, que je m'exile,
Pour qu'en cette demeure, où mes jours vont finir,
Je retrouve partout votre grand souvenir.

LE ROI, avec effort.

Et si nous combattions ce scrupule sincère ?
Si votre dévouement nous était nécessaire ?
Si nous vous demandions de rester près de nous ?

MADAME DE MAINTENON, prenant Henriette par la main et la faisant tomber aux pieds du roi.

Sire, je pousserais, alors, à vos genoux
Cette plaintive enfant, qui n'a pas d'autres armes
Que son vrai repentir, sa jeunesse et ses larmes,
Et qui, de ses erreurs faisant ici l'aveu,
Dans la faute d'un père a vu la main de Dieu ;
Cette enfant qui, sans même implorer une grâce,
Jure par votre main royale qu'elle embrasse,
Sire, de n'avoir plus désormais d'autre foi
Que celle qui défend d'être traître à son Roi !

LOUVOIS, à part.

Ah ! je n'ai pas encore écrasé la vipère.

LE ROI, à Henriette.

Ainsi, Mademoiselle...

HENRIETTE.

Oui ! Grâce pour mon père !
A votre autel, pour vous, je prierai chaque jour...
Mais, grâce !

LE ROI.

Levez-vous.

HENRIETTE, se relevant, à part.

Meurs donc, mon pauvre amour !

LE ROI.

Certes, ce repentir me touche et j'en suis aise.
Ce soir, nous comptons voir le Père de La Chaise
Et nous lui mènerons cette enfant de ce pas.

LOUVOIS, s'avançant.

Mais...

LE ROI.

Monsieur de Louvois, ne m'interrompez pas.
Le soin de notre gloire, ici, seul nous conseille ;
Louis s'est rappelé l'Auguste de Corneille...
Que monsieur d'Aubusson soit mis en liberté !

HENRIETTE ET MADAME DE MAINTENON.

Ah !

LE ROI, à Mme de Maintenon.

Nous devons, Madame, à votre piété
Cet ouvrage, et pour nous c'est un plaisir immense,
Car vous nous permettez une heure de clémence.

MADAME DE MAINTENON.

Sire, votre bonté me comble ! Mais comment
La pourrai-je jamais reconnaître ?

LE ROI, bas, à l'oreille de la marquise.

En m'aimant.

Haut, à Henriette.

Vous, mon enfant, venez avec moi. Ce soir même,
Vous entrez en retraite... Allons, Messieurs !

Il sort, suivi de tous les assistants et d'Henriette, soutenue par Nanon. Louvois, en se retirant, échange avec la marquise un regard de défi. Quand le roi est sorti avec sa suite, des laquais ferment les portes du fond, et la scène n'est plus éclairée que par quelques candélabres.

SCÈNE V

MADAME DE MAINTENON, seule.

Il m'aime !
Il m'aime encor ! Du calme, ô cœur trop triomphant !
Quoi ! ce que m'a prédit, lorsque j'étais enfant,
Ce vieux noir qui pour moi voyait luire une étoile,
Serait vrai ? De mon front j'arracherais ce voile
Pour ceindre la couronne, et ce royal hymen
Viendrait substituer dans cette faible main,
Contre qui tout l'orgueil de la France conspire,
Aux grains d'un chapelet les rênes d'un empire ?
Un trône ! un trône, à moi !... Voyons, c'est insensé !
Garder un tel espoir après un tel passé ;
Prétendre, à cinquante ans, recommencer sa vie ?
N'importe, le Roi m'aime !... Oh ! ma secrète envie !

Reine, — après les cruels affronts que j'ai soufferts
De ces femmes de cour, de tous ces ducs et pairs,
Qui, désignés d'avance à l'amitié du maître,
N'ont eu tout simplement que la peine de naître !
Être leur Reine à tous ! leur Reine !... Je le puis...
Mais je prétends rester la femme que je suis ;
Parmi leurs noms pompeux et leurs luxes célèbres,
Je garderai mon deuil et mes coiffes funèbres,
Grande par l'esprit seul et par la volonté !
Et, sentant mon dédain jusque dans ma bonté,
Ils viendront adresser leur humble révérence
Bien plus à la Scarron qu'à la Reine de France !
Oh ! quel bonheur amer !... Mais, je l'aurai, du moins...

Pendant les dernières paroles de Mme de Maintenon, Samuel est entré, a reconnu la marquise et s'est approché d'elle.

SCÈNE VI

MADAME DE MAINTENON, SAMUEL.

MADAME DE MAINTENON, reconnaissant Samuel.

Samuel !

SAMUEL.

Je puis donc vous parler sans témoin...

MADAME DE MAINTENON.

Vous revenez vers moi ?

SAMUEL.

N'en soyez pas surprise :
Je n'ai d'espoir qu'en vous, et mon orgueil se brise.

MADAME DE MAINTENON.

Parlez ! Que vous faut-il ?

SAMUEL.

Henriette !...

MADAME DE MAINTENON, inquiète.

Mon Dieu !

SAMUEL.

Vous l'avez, près de vous, attirée en ce lieu
Afin qu'elle abjurât la foi de sa famille ;
Et c'est dans l'intérêt de cette jeune fille
Que vous avez agi, je le crois, j'en suis sûr,
Madame ; mais au nom de l'amour noble et pur
Qu'Antoine vous garda dans sa longue misère,
Au nom de l'amitié que votre cœur sincère,
En souvenir du mort, offrit au survivant,
Ne cherchez pas à faire abjurer cette enfant !
Qu'à sa religion elle reste fidèle ;
Car, voyez-vous, je l'aime et je suis aimé d'elle,

Et, puisque vous voulez notre bonheur, laissez
Devant le même autel s'unir deux fiancés.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Fatalité ! c'est lui qu'elle aime !

SAMUEL.

Quoi ! Madame,
Vous vous taisez ? Songez que ce que je réclame
Est juste, et que ma voix vous prie au nom d'un mort.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Ils s'aiment ! J'ai détruit leur bonheur. O remord !

SAMUEL.

Vous vous taisez toujours !... Seriez-vous insensible ?

MADAME DE MAINTENON.

Ce que vous demandez, hélas ! n'est plus possible.

SAMUEL.

Plus possible ?

MADAME DE MAINTENON.

Henriette, ici même, à l'instant,
A promis d'abjurer le culte protestant,
Devant le Roi, qui l'a conduite à la chapelle.

SAMUEL.

Mensonge ! Elle jurait, hier, je me rappelle,

Tout le contraire, à moi !… Mensonge et trahison !

MADAME DE MAINTENON.

Vous ne savez pas tout… Son père est en prison,
Mêlé dans un complot calviniste. Que sais-je ?
Oh ! c'est affreux !… Louvois avait tendu le piège…
J'ai moi-même poussé l'enfant aux pieds du Roi…
Et vous l'aimiez ! Pourquoi venir si tard ? Pourquoi ?
— Henriette a juré, mais pour sauver son père !

SAMUEL.

Non ! c'est vous qui l'avez traînée en ce repaire,
Vous qui l'avez contrainte à cette lâcheté !

MADAME DE MAINTENON.

Mais le comte accusé de lèse-majesté !…
Songez-y donc… Louvois préparant le supplice !…

SAMUEL.

Qui me dit qu'en cela vous n'étiez pas complice ?

MADAME DE MAINTENON.

Samuel !

SAMUEL.

Finissons. J'étais venu vers vous,
Moins sévère, l'esprit calmé, le cœur plus doux ;
Vous teniez mon bonheur dans votre main fermée ;

Vous n'aviez qu'à l'ouvrir et je vous eusse aimée.
Maintenant, grâce à vous, je n'ai plus qu'à mourir.

MADAME DE MAINTENON.

Que dit-il?

SAMUEL.

Un danger m'attend ; j'y vais courir.
Je demande au destin la mort comme une aumône...
Vous, courage! marchez hardiment jusqu'au trône,
Et ne reculez pas, quand vous y monterez,
Si mon sang répandu coule sur les degrés.

MADAME DE MAINTENON.

Arrêtez... Expliquez cette horrible parole...

SAMUEL.

Je vous dis qu'un danger m'attend, et que j'y vole.

Il sort.

SCÈNE VII

MADAME DE MAINTENON, puis LE ROI ET LOUVOIS.

MADAME DE MAINTENON, seule.

Samuel! Lui, mourir! Lui, le frère adoré
Du seul homme pour qui j'ai souffert et pleuré!

Lui qui m'a fait trouver quelque tendresse encore
Dans ce cœur que la froide ambition dévore !
Non ! je réparerai le mal dès aujourd'hui,
Et je veux sur-le-champ prier le Roi...

Elle aperçoit Louis XIV, qui vient d'entrer, suivi de Louvois.

C'est lui !

LE ROI.

Oui, Madame, je viens présenter mon excuse.
Oui, ma colère était trop vive, et je m'accuse
D'avoir pu, sur de faux rapports, un seul moment,
Concevoir un soupçon sur votre dévouement.
Mais il a fait entendre un si noble langage,
Cette conversion nous en est un tel gage,
Que nous ne voulons pas plus longtemps ajourner
Le grand acte qui doit nous faire pardonner.

MADAME DE MAINTENON, *à part.*

Je n'ose pas comprendre !... Mon Dieu ! que va-t-il faire ?

LE ROI.

Mon cœur, vous le savez, depuis longtemps diffère
De prendre ce parti, par plusieurs combattu.
Mais tant d'affection, de charme, de vertu,
L'ont enfin emporté dans ce cœur qui vous aime.
Je ne puis vous placer, hélas ! au rang suprême,
Car le peuple nous juge avec trop de rigueur

Pour pardonner aux rois les faiblesses du cœur ;
Il admire Titus renvoyant Bérénice.
Mais que la sainte Église en secret nous unisse,
Et que vous ne soyez l'épouse que pour moi,
Mon peuple ne peut pas l'interdire à son Roi.
Et même j'attends bien, en vous voyant si grande,
Que pour sa Reine, un jour, la France vous demande.
— Madame, voulez-vous m'accorder votre main ?

MADAME DE MAINTENON, à part.

Sa femme, aujourd'hui même... et la Reine, demain.

Haut, et voulant s'agenouiller.

Ah ! Sire, à vos genoux, je veux, du fond de l'âme,
Vous exprimer...

LE ROI, l'arrêtant.

Ma place est aux vôtres, Madame,
Puisque de consentir vous me faites l'honneur !

MADAME DE MAINTENON.

Oh ! prenez garde... On peut mourir d'un tel bonheur.

LE ROI.

Il faudra le cacher, pourtant, avec prudence,
Hélas ! — Si j'ai voulu qu'en cette confidence
Mon ministre, Monsieur de Louvois, fût admis,

C'est qu'il doit désormais être de vos amis.
— Recevez, maintenant, l'anneau des épousailles.

MADAME DE MAINTENON, ivre d'orgueil et de joie, pendant que le roi lui met un anneau au doigt.

Ah !

LE ROI.

Monsieur de Harlay, demain, vient à Versailles,
Dans la nuit, nous donner le sacrement divin.
Nos témoins sont Louvois et Montchevreuil ; enfin
Mon pieux confesseur célébrera la messe.
Vous avez ma parole, et j'ai votre promesse :
Tout est dit. Entre nous rien ne sera changé ;
Le monde ignorera notre amour partagé.
Mais, lorsque je me tais, mon regard seul ordonne,
Et la Cour comprendra le rang que je vous donne.

MADAME DE MAINTENON.

Sire, je dirais mal ce que mon cœur ressent.
Permettez donc que j'aille aux pieds du Tout-Puissant,
Qui m'a tracé vers vous une invisible voie,
Verser mes pleurs d'amour, de tendresse et de joie.

Mme de Maintenon s'incline et baise la main du roi, puis il la reconduit jusqu'au fond et elle sort.

SCÈNE VIII

LE ROI, LOUVOIS.

LE ROI.

Quoi que vous en disiez, c'est un point résolu,
Et j'ai réalisé tout ce que j'ai voulu.
C'est notre bon plaisir. Vous devez vous soumettre,
Monsieur...

Louvois tire son épée et la présente au roi, en mettant un genou en terre.

Que faites-vous?

LOUVOIS.

Sire... mon Roi, mon maître!
Oui, prenez cette épée et donnez-moi la mort!
Plutôt périr cent fois que d'avoir le remord
De ne pas démasquer à la fin cette infâme.

LE ROI, terrible.

Par le ciel!

LOUVOIS.

Vous aurez horreur de cette femme,
Sire, dans un instant, et Votre Majesté
Se félicitera de m'avoir écouté.
C'est un droit que jamais elle ne me dénie.

LE ROI.

Voyons donc ! Quel mensonge et quelle calomnie
Allez-vous déterrer encor ? C'est odieux !
Son passé de malheur la grandit à mes yeux,
Sachez-le ! C'est dans l'ombre où la vertu se trouve.

LOUVOIS.

Mais le crime s'y cache, — et j'accuse et je prouve.
Oui, j'accuse tout haut, la nommant par son nom,
Françoise d'Aubigné, dame de Maintenon,
D'avoir eu pour amant, avant que d'être veuve,
Antoine, chevalier de Méran...

LE ROI.

Une preuve !

LOUVOIS.

Et de cet homme, mort en Guyane plus tard,
Tout me fait supposer qu'il lui reste un bâtard...

LE ROI.

Une preuve !

LOUVOIS.

Et qu'elle a l'impudence suprême,
Sire, de recevoir ce jeune homme ici même.

LE ROI.

Marquis, prouvez cela ! prouvez vite ! il le faut,

Car vous avez au front l'ombre d'un échafaud !

LOUVOIS.

Si j'ai trompé mon Roi, je ne tiens plus à vivre ;

Il tire de sa poche le psautier et le présente au roi.

Que Votre Majesté daigne prendre ce livre.

LE ROI.

Ciel ! ces deux noms unis !

LOUVOIS.

Lisez donc ! C'est signé :
Antoine de Méran ; Françoise d'Aubigné.

LE ROI.

Qui donc a rapporté ce psautier ?

LOUVOIS.

Un jeune homme, —
Comprenez-vous ? — qui vient d'Amérique.

LE ROI.

Il se nomme ?

LOUVOIS.

Samuel de Méran.

LE ROI.

Son âge ?

LOUVOIS.

Vingt-cinq ans.

LE ROI, avec horreur.

Dieu !

LOUVOIS.

La date et le nom sont assez convainquants.
Il est secrètement reçu par la Marquise ;
C'est son bâtard. La preuve en est par trop acquise.

LE ROI, éclatant.

Quoi ! celle dont j'ai tant respecté la vertu,
La seule auprès de qui mon désir se soit tu !
Quoi ! ma sagesse était à ce point endormie ?...
Celle dont je voulais... — Être dupe ! Infamie !
Dupe ! Louis de France ! oui, le Roi très chrétien !
Ah ! Marquis, ce sera terrible, entends-tu bien ?
Je sens gronder en moi la rage et la folie !...

LOUVOIS.

Sire, qu'ordonnez-vous ?

LE ROI, se maîtrisant.

Eh bien, non ! je m'oublie.
Non ! j'ai tort : je condamne avant d'avoir jugé.
A l'aveugle courroux de l'honneur outragé
Un homme céderait ; mais un Roi le réprime.

J'ai la présomption, non la preuve d'un crime;
J'attendrai. Dans ceci plus d'un point reste obscur,
Et je ne veux punir que quand je serai sûr.

LOUVOIS.

Mais pour un tel soupçon on perdrait une Reine !
Sire, votre penchant funeste vous entraîne;
Prenez garde ! La France observe avec effroi...

LE ROI.

Assez, Monsieur ! j'ai dit. Je le veux, moi, le Roi.

SCENE IX

LOUVOIS, puis GRISARD.

LOUVOIS, seul.

Aveugle !... Il me faut donc une preuve meilleure.
Si mes calculs sont bons, je l'aurai tout à l'heure.

Grisard entre, suivi de laquais qui emportent les candélabres, sauf un seul.

LOUVOIS, à Grisard.

Eh bien, les conjurés?

GRISARD, montrant le dernier flambeau.

Ils entreront ici

Dès que disparaîtra le flambeau que voici.

LOUVOIS.

Ils ont osé...

GRISARD.

... Franchir, malgré le clair de lune,
Le mur du parc, auprès du bassin de Neptune.
J'avais eu soin de mettre un léger désarroi
Dans la garde, au moment du grand coucher du Roi...
Ils en ont profité pour gagner la terrasse.

LOUVOIS, montrant la droite.

Ils sont si près?

GRISARD.

Et moi, comme eût fait à ma place
Le laquais qu'à séduire ils étaient parvenus,
Je m'en vais leur donner les signaux convenus.

Grisard va pour prendre le dernier candélabre.

LOUVOIS, l'arrêtant du geste.

Et ce Méran?

GRISARD.

Il est maintenant leur complice.

LOUVOIS.

Bien! Vous serez un jour lieutenant de police.
Je suis content de vous, Grisard.

GRISARD.

C'est trop d'honneur !

Il prend le candélabre et l'agite devant une des portes vitrées.

Là, c'est fait... Maintenant, suivez-moi, Monseigneur.

Grisard sort par la petite porte de gauche, en précédant Louvois, la lumière à la main. La scène reste vide un instant, seulement éclairée par le clair de lune qui frappe les deux portes vitrées.

SCENE X

CROIX SAINT-PAUL, SAMUEL,
M. DE PONS ET M. DE TRACY.

CROIX SAINT-PAUL, entrant avec précaution à droite par une des portes vitrées, puis se tournant vers la terrasse.

Par ici !

SAMUEL, même jeu.

Par ici !

Au baron de Croix Saint-Paul.

Mais tout nous favorise,
Monsieur de Croix Saint-Paul.

MM. de Pons et de Tracy entrent de même.

CROIX SAINT-PAUL, regardant autour de lui.

Je crains quelque surprise ;

Pourtant, tout est silence et calme en ce château.
On a fait le signal à travers ce rideau.

Montrant la porte basse, à gauche.

Ici loge le duc de Bourgogne, et l'on passe,
Pour monter l'escalier, par cette porte basse.
Mais... Messieurs, un moment... L'homme qui me vendit
Cette clef que voilà, nous avait pourtant dit
Qu'au bas de l'escalier veillait un mousquetaire?

M. DE TRACY.

Oui !

CROIX SAINT-PAUL.

Je n'ai vu personne en ce coin solitaire,
Et nous sommes entrés par trop facilement...
Ah ! je voudrais douter de mon pressentiment,
Mais je suis inquiet et je redoute un piège.

M. DE PONS.

Vraiment?

SAMUEL.

Votre complice a tout prévu. Que sais-je?
Ce mousquetaire absent, c'est un meurtre évité.
En avant !

CROIX SAINT-PAUL, sévèrement, à Samuel.

Je n'ai pas moins de témérité
Que vous, croyez-le bien ! mais à l'heure où nous sommes,

Je fais risquer leur tête à de bons gentilshommes.
S'ils meurent, Dieu pourra m'en demander raison.
Je dois me méfier de toute trahison.

SAMUEL.

Me soupçonneriez-vous?

CROIX SAINT-PAUL, saisissant Samuel par le bras.

Je lis mal dans votre âme,
Samuel ! Ce complot avait tout votre blâme :
Pourquoi, si promptement, vous y jeter ainsi ?

SAMUEL.

Pour me venger.

CROIX SAINT-PAUL.

De qui ?

SAMUEL.

Du Roi qui dort ici.

CROIX SAINT-PAUL.

Le Roi, lui qu'au synode, hier, vous défendîtes ?

SAMUEL.

Que, pour avoir parlé, mes lèvres soient maudites !
J'étais, le lendemain, victime du tyran.

CROIX SAINT-PAUL.

Si nous réussissons, Samuel de Méran,
Je vous demanderai pardon de ma conduite.
Mais, vraiment...

SAMUEL.

Il suffit. Agissez tout de suite,
Au lieu de perdre ainsi le temps à m'outrager,
Et, pour me juger mieux, montrez-moi le danger.

CROIX SAINT-PAUL.

Eh bien, soit!... Prenez donc la clef de cette porte.
Le poignard dans la gorge à qui crierait : Main forte!
Allez! nous vous suivons. — Sois pour nous, Dieu des forts!

Au moment où Samuel, suivi des trois protestants, s'approche de la porte basse, toutes les autres portes s'ouvrent et laissent déborder sur la scène des soldats armés, dont quelques-uns portent des torches.

LES QUATRE HUGUENOTS, entourés par les soldats et mettant l'épée à la main.

Ah!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LOUVOIS, GRISARD, SOLDATS.

LOUVOIS, entrant par la petite porte de gauche.

Si vous résistez, Messieurs, vous êtes morts.

CROIX SAINT-PAUL.

Quoi ! mes prévisions ne s'étaient pas trompées.
Trahis !

MM. DE PONS et DE TRACY.

Trahis !

SAMUEL, avec épouvante.

Mon Dieu !

LOUVOIS.

Rendez-moi vos épées,
Messieurs.

Un officier désarme les conspirateurs.

Vous achevez le parti protestant,
Et vous vous doutez bien du sort qui vous attend.
Recommandez à Dieu votre âme tout de suite ;
Car le Roi ne veut pas que ce fait s'ébruite ;
Et votre châtiment aura pour horizon
Les quatre murs muets et sourds d'une prison.

CROIX SAINT-PAUL, avec force.

Nous serons des martyrs ignorés de l'histoire ;
Mais Dieu nous jugera !

LOUVOIS, s'adressant à Samuel, avec ironie.

Pour vous, je n'ose croire
Que comme vos amis vous alliez à la mort.

La Marquise peut bien adoucir votre sort ;
Vous êtes si puissant auprès de cette dame...

SAMUEL.

Moi !

CROIX SAINT-PAUL.

Qu'entends-je ?

SAMUEL.

Ah ! monsieur le Marquis, c'est infâme !
Je ne vous connais point. Rien ne vous a permis
De me déshonorer aux yeux de mes amis.
Sanglant, comme le leur, que mon sort s'accomplisse !
Je veux ma part de gloire et ma part de supplice.

LOUVOIS.

Peu m'importe ! Il suffit que vous me compreniez.

SAMUEL, stupéfait.

Ah !

LOUVOIS, à l'officier.

Navailles, menez ces quatre prisonniers
A la Bastille, avec les mesures d'usage.

CROIX SAINT-PAUL, s'arrachant des mains de ses gardiens et courant vers Samuel.

Traître, je te maudis et te crache au visage !

Les soldats retiennent Croix Saint-Paul et Samuel, qui veulent s'élancer l'un sur l'autre. — Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME

La chambre de Mme de Maintenon. Au fond, le lit. A gauche, la chaise et le métier à tapisserie de la marquise ; tout près de cette chaise, le fauteuil du roi. A droite, une grande table, entourée de tabourets pour les ministres. C'est le soir, aux lumières. — Grande porte, à droite. Portes, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE MAINTENON, debout devant un coffre ouvert, NANON, auprès d'elle.

MADAME DE MAINTENON.

As-tu bien vu partout?

NANON.

Partout.

MADAME DE MAINTENON.

Et le psautier?

NANON.

Perdu. Je l'ai cherché pendant un jour entier,

Vainement. On a pris l'empreinte, j'en suis sûre,
Et fait la double clef pour ouvrir la serrure;
Car, lorsque j'ai serré le psautier, l'autre jour,
J'ai pourtant bien fermé le coffre à triple tour
Et j'ai gardé la clef... Ah! c'est inexplicable!

MADAME DE MAINTENON.

Disparu! disparu! Tiens, Nanon, tout m'accable!
Car je sens bien le but de ce vol, et je croi
Que ce livre fatal est dans les mains du Roi.

NANON.

Impossible! Le Roi, cette nuit, vous épouse.

MADAME DE MAINTENON.

Non! j'ai vu sur son front comme une ombre jalouse;
Il ne m'a pas parlé, ce matin! comprends-tu?
Et ce Louvois, qu'hier je croyais abattu,
A fait peser sur moi son regard noir de haine.
Rien n'est fini : je sens une crise prochaine.
— Tantale, vois ces fruits que tu ne peux toucher!
Sisyphe, roule encore une fois ton rocher!
Et, pour clore un destin qu'on envie et qu'on prône,
Toi, tombe de fatigue et meurs aux pieds d'un trône!

NANON.

Et vous parlez ainsi, Madame, quand ce soir,

Dans un instant, ici, le Roi viendra s'asseoir ;
Quand, de son habitude esclave très fidèle,
Sa Majesté voudra vous avoir auprès d'elle,
Et ne suivra l'avis de ses vieux conseillers
Qu'autant qu'il vous convienne et que vous le vouliez ;
Quand, d'un mot, vous pouvez bouleverser l'Europe !

MADAME DE MAINTENON.

Non ! non ! te dis-je, un vent de malheur m'enveloppe.
Et ce qui m'est encore un présage cruel,
C'est le funèbre adieu que m'a fait Samuel.
Cet enfant qui parlait de mourir... c'est horrible !

NANON.

Eh ! Madame, écartez ce souvenir pénible.
Mourir ! C'est, vous savez, le grand mot des amants :
Le monde finirait s'ils tenaient leurs serments.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! ne ris pas !... Mon Dieu ! que je suis inquiète !

SCÈNE II

MADAME DE MAINTENON, NANON, HENRIETTE.

MADAME DE MAINTENON, *avec bonté, à Henriette qui entre.*

Vous, mon enfant!... Eh bien, votre père, Henriette?

HENRIETTE.

Libre depuis une heure, et parti sans me voir.

MADAME DE MAINTENON.

Comment?

HENRIETTE.

Il s'en est fait un douloureux devoir...
Car, de sa foi cette âme inflexible gardienne
Admire en moi la fille et blâme la chrétienne;
Et, pleurant le serment qu'on m'a fait prononcer,
Pour ne pas me maudire, il part sans m'embrasser.

MADAME DE MAINTENON.

Et que pourrais-je encor faire pour vous!

HENRIETTE.

Je compte
Cacher dans un couvent mon chagrin et ma honte.

Votre Dieu, pour lequel mon cœur s'est parjuré,
Offre la paix du cloître à tout désespéré.
Puissent me consoler vos prières latines !
J'entre en noviciat, demain, aux Feuillantines...
Mais c'est l'heure du Roi... Je dois me retirer.

MADAME DE MAINTENON.

Henriette !

Elle va à Henriette, les bras tendus, comme pour l'embrasser; mais la jeune fille se dérobe à son étreinte par une révérence respectueuse, et sort par la porte de gauche.

SCÈNE III

MADAME DE MAINTENON, NANON.

MADAME DE MAINTENON.

Elle aussi va souffrir et pleurer...
Nuirai-je donc toujours à ce qui m'environne,
Et faudra-t-il, avant d'atteindre la couronne,
Frapper tous ceux que j'aime et passer sur leurs corps,
Ainsi qu'un conquérant qui foule aux pieds des morts?
Hélas ! ma conscience en vain se le déguise,
C'est Dieu qui me poursuit.

Elle retombe dans sa rêverie. Le roi entre par la grande porte, suivi de quatre secrétaires d'État, Louvois, MM. de Seignelay et de Croissy, tous deux fils de Colbert, et le marquis de Châteauneuf. Ces deux derniers sont des personnages muets.

SCÈNE IV

LE ROI, MADAME DE MAINTENON, LOUVOIS,
LES MINISTRES, NANON.

Les ministres s'arrêtent au fond du théâtre. Le roi s'approche de Mme de Maintenon et la salue avec la plus grande courtoisie.

LE ROI.

Madame la Marquise,
C'est mon heure. — Comment êtes-vous en santé?

MADAME DE MAINTENON.

Bien faible... Je rends grâce à Votre Majesté.

LE ROI.

Avez-vous vu Fagon?

MADAME DE MAINTENON.

Non, pas cette semaine.

LE ROI.

Vous avez tort. Il a sauvé le duc du Maine.
C'est un fort savant homme; il vous soulagerait.

MADAME DE MAINTENON.

Sa Majesté, pour moi, prend bien trop d'intérêt.
L'indisposition, sans doute, est passagère.

LE ROI.

Non pas. Votre santé plus qu'à vous nous est chère.
Voyez monsieur Fagon.

A Louvois, qu'il conduit dans un coin.

Ah ! quatre mots, Marquis.

NANON, bas, à la marquise, en l'aidant à s'installer à sa tapisserie.

Eh bien, que disiez-vous ? Le Roi vous est acquis ;
Vous le voyez. Toujours la même courtoisie.

MADAME DE MAINTENON, bas, à Nanon.

Je ne me trompe pas; son regard m'a saisie,
Et sa colère est près d'éclater, c'est certain.

LE ROI, bas, à Louvois.

Ainsi donc on les a jugés, et, ce matin,
Ces quatre scélérats qui, sans peur ni vergogne,
Voulaient porter la main sur le duc de Bourgogne,
Ont été condamnés à mort ?

LOUVOIS.

Et, sans surseoir,
Ils seront en secret décapités ce soir.

LE ROI.

Leurs noms ?

LOUVOIS.

Permettez-moi de garder le silence,
Sire, car je vais mettre en vos mains la balance
Et vous allez peser un terrible attentat.
Tout à l'heure, en traitant les affaires d'État,
Que Votre Majesté, quoi que je dise et fasse,
Observe la Marquise et la regarde en face,
Et ne la perde pas un seul instant des yeux.

LE ROI.

Ce langage, Marquis, est bien mystérieux.
Je suivrai ce conseil, pourtant, quoiqu'il m'en coûte.
— Faites donc.

Il va auprès de Mme de Maintenon et fait signe aux ministres de s'asseoir,

Travaillons, Messieurs! Je vous écoute.

Tous prennent place, le roi dans son fauteuil, à côté de la marquise qui fait de la tapisserie les yeux baissés, et Louvois et les ministres à la table, à gauche. Nanon s'est retirée discrètement.

LOUVOIS, tirant les dépêches des sacs et en ouvrant une.

De Hollande. — On signale à Votre Majesté
Que le grand stathouder fait l'hospitalité
Bien large aux protestants qui quittent le royaume.

LE ROI.

Je connais le chemin qui mène chez Guillaume;

Je ne l'engage pas à trop s'occuper d'eux.

LOUVOIS, lisant une autre dépêche.

De Madrid. — Ah ! vraiment, sous ce roi Charles deux,
L'Espagne offre un tableau de deuil et de tristesse ;
Ce Mœdina, qui met à l'encan la grandesse,
C'est scandaleux.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Qu'ont-ils pu se dire tout bas ?

LOUVOIS, lisant une nouvelle dépêche.

De Rome. — Le Saint-Père...

LE ROI, avec impatience.

Ah ! ne m'en parlez pas.
Si le Pape est de fer, le Roi sera de bronze.
Je reste gallican.

LOUVOIS.

Pourtant, Innocent onze,
Dans un bref très récent, donne comme certain
Son droit...

LE ROI.

Il ne sait pas, m'a-t-on dit, le latin ;
Il cessera de nous en inonder, j'espère :
Nous prendrons, s'il le faut, Avignon au Saint-Père.
Je suis un assez bon catholique, je croi ;

Je l'ai prouvé. Qu'il sache, aussi, que je suis Roi !
— Passons. L'armée ?

LOUVOIS.

Au grand complet, malgré la trêve.
Mais, comme le canal du Languedoc s'achève,
Nos soldats, devenus terrassiers et maçons,
Auront bientôt fini les travaux.

LE ROI.

Bien ! passons. —
La flotte ?

LE MARQUIS DE SEIGNELAY.

Nous avons, au moment où nous sommes,
Cent quatre-vingt-dix-huit navires, cent mille hommes.
Je viens de recevoir le compte officiel.

LE ROI.

Votre père a fini cette œuvre, grâce au ciel !
Colbert nous laisse là des forces bien solides

LE MARQUIS DE SEIGNELAY.

A propos, Sire, on a remis aux Invalides
Le butin que Duquesne a rapporté d'Alger.
Pour les canons, c'est bien : nous allons les ranger
Sur leurs affûts, devant l'hôtel, en batterie.

Mais que faire à présent des drapeaux, je vous prie ?
Leur place, cependant, est dans cette maison.

LE ROI.

Ma foi ! je ne sais trop...

Montrant Mme de Maintenon.

Consultez la Raison.
C'est dans tout embarras, ici que j'en appelle.

MADAME DE MAINTENON.

Ne peut-on les suspendre aux murs de la chapelle,
Sire ? Toute victoire, ici-bas, vient de Dieu.

LE ROI.

Que disais-je ? — On suivra, Madame, votre vœu.
Je vous reconnais là... Toujours pieuse et sage !

Aux ministres.

Ensuite ?

LOUVOIS.

Nous avons payé, selon l'usage,
La dépense — en voici le mémoire acquitté —
Pour le Jardin du Roi, qui s'est fort augmenté,
Pour la Bibliothèque et les Académies.
Mais nous devons songer à des économies.
Sire, c'est ruineux ! Il faut y réfléchir.

LE ROI.

Payez ! Se ruiner ainsi, c'est s'enrichir.
— Après ?

LOUVOIS, après un silence.

Nous n'avons plus qu'une affaire pendante,
Celle des huguenots jugés en chambre ardente.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Des huguenots ! Encore !

LE ROI, à Mme de Maintenon.

Ah, oui ! figurez-vous
Que quatre aventuriers, — je dis mal, — quatre fous,
Ont cru que leur parti reprendrait l'avantage
Quand il aurait le duc de Bourgogne en otage.
C'est affreux, n'est-ce pas ? Mon petit-fils volé !

MADAME DE MAINTENON, à part.

Ah ! ce danger, duquel Samuel m'a parlé...
Je tremble !

LE ROI.

Heureusement toute la bande est prise.
Le marquis de Louvois veillait, et l'entreprise
A misérablement avorté cette nuit.
Ils seront châtiés sans éclat et sans bruit ;
Car nous ne voulons pas de martyrs politiques.

MADAME DE MAINTENON, d'une voix tremblante.

Et comment se nommaient ces quatre fanatiques?

LE ROI.

Dites ces criminels! Songez donc! Dieu puissant!
Oser porter la main sur un prince du sang!
Leurs affreux noms, je les ignore, sur mon âme!

A Louvois.

Ayez donc la bonté de contenter Madame.

LOUVOIS, parcourant un de ses papiers avec une feinte indifférence.

Croix Saint-Paul... Pons... Tracy...

MADAME DE MAINTENON, soulagée.

Des inconnus.

LOUVOIS, feignant de chercher dans ses papiers.

Pardon!

Il en reste un. Comment, déjà, le nomme-t-on?
— Tous, d'ailleurs, subiront la justice sommaire...

Après un silence.

Samuel de Méran.

MADAME DE MAINTENON, se levant, avec un grand cri.

Ah! lui!

Elle retombe, défaillante, sur sa chaise. — Tous se lèvent.

LOUVOIS, à l'oreille du roi, lui montrant la marquise.

C'est bien sa mère !

LE ROI, à part, accablé.

France, pardonne-moi ! Pardonnez-moi, mon Dieu !

Aux ministres, haut.

Que l'exécution, cette nuit même, ait lieu.
A des traîtres jamais grâce n'est accordée.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Ciel !

LE ROI.

Mais, ce soir, Madame est fort incommodée.
A demain ! Vous pouvez sortir, Messieurs.

Louvois et les ministres sortent.

SCÈNE V

LE ROI, MADAME DE MAINTENON.

LE ROI, debout devant la marquise, d'une voix terrible.

Eh bien ?

MADAME DE MAINTENON, suppliante.

Sire, êtes-vous un Roi clément, un Roi chrétien ?
Sire, avez-vous dit vrai ? M'aimez-vous un peu, Sire ?

Mon Dieu ! je ne sais pas ce qu'ils ont pu vous dire,
Mais je lis dans vos yeux, mon Roi ! mon bienfaiteur !
Qu'ils vous auront montré ce livre accusateur ;
Qu'il vous auront fait voir, comme une horrible offense,
Ce triste souvenir de jeunesse et d'enfance !
Je me justifierai sur-le-champ... Mais d'abord,
Grâce ! Ne laissez pas partir l'arrêt de mort.
Si Samuel mourait, je vous le certifie,
Sire, vous mettriez un crime dans ma vie,
Que cet affreux moment abrège de moitié !
Grâce pour Samuel, Sire ! grâce et pitié !

LE ROI.

Assez ! Je vais d'un mot vous forcer à vous taire !
Car, c'est par trop d'audace à l'amante adultère
D'Antoine de Méran, qui m'implore aujourd'hui,
De prétendre sauver le fils qu'elle eut de lui !

MADAME DE MAINTENON.

Qui ? Samuel ?

LE ROI.

Osez soutenir le contraire.

MADAME DE MAINTENON.

Mais, ils en ont menti ! Samuel est le frère
D'Antoine ! Ils ont menti, devant Dieu qui nous voit !

LE ROI.

Fable ! Je ne suis plus la dupe qui vous croit.

MADAME DE MAINTENON.

Sire, je prouverai...

LE ROI, jetant le psautier aux pieds de Mme de Maintenon.

Tenez ! voilà ce livre.
D'abord, j'ai récusé la preuve qu'il me livre;
Mais tout à l'heure, ici, je n'en ai plus douté,
En entendant le cri que vous avez jeté.
Je ne me trompe pas : c'est le cri d'une mère !

MADAME DE MAINTENON.

Sire, il n'est pas mon fils !

LE ROI.

Bah ! Mensonge ! Chimère!

MADAME DE MAINTENON.

Et cet arrêt de mort ! Sire, un sursis du moins,
Un sursis ! Car je puis produire des témoins.
Chacun sait bien là-bas...

LE ROI, ironiquement.

La ruse est peu vulgaire...
Qu'on fasse appareiller un navire de guerre,

N'est-ce pas ? pour savoir quel est ce hobereau ?
— Non ! je ne dois pas faire attendre le bourreau.

MADAME DE MAINTENON.

Eh bien ! il est encor connu dans ma famille.
Le comte d'Aubusson lui destinait sa fille :
Qu'ils soient interrogés ! Ils seront les garants
Que je ne vous mens point.

LE ROI.

Qui cela ? Vos parents ?
Précieux témoignage ! Avec ces créatures
Vous avez combiné ce tissu d'impostures.
Puis, s'il n'est pas de vous, ce bâtard protestant,
— Prenez garde ! — pourquoi me suppliez-vous tant ?

MADAME DE MAINTENON, *éperdûment.*

Oui; c'est vrai, je le perds ! Mon Dieu, je deviens folle !
Et, là-bas, l'échafaud se dresse ! Et le temps vole !
Je fais un rêve affreux... Grâce, encore une fois !
Ce sont vos courtisans, c'est l'infâme Louvois,
Qui m'ont précipitée en ce piège de boue !
Mon Dieu ! ce que je dois avouer, je l'avoue.
Antoine de Méran m'aimait, et je l'aimais;
Mais je n'ai pas été sa maîtresse, jamais !
Un roman de jeunesse, — ai-je dit le contraire ?

Samuel est son frère, — entendez-vous? — son frère!
Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à fouiller mon passé?...
Ne me regardez pas avec cet air glacé,
Ou je vais à vos pieds mourir de la torture!
Grâce! je ne suis pas coupable, je le jure
Sur mon âme éternelle, et sur le crucifix!
Grâce, encore une fois! grâce! il n'est pas mon fils!

LE ROI, à part.

Oh! doute affreux!

Haut.

Mais si je vous croyais, en somme,
Serait-ce une raison pour épargner cet homme?
Si vous trouviez le mot qui vous innocentât,
N'en serait-il pas moins un criminel d'État?
La justice a parlé, Madame : il faut qu'il meure.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! j'y renonce... Ils vont le tuer tout à l'heure;
Mais je voudrais en vain l'arracher au trépas!...
C'est fini... Je me tais... Vous ne me croyez pas.

LE ROI.

Vous ne voyez donc pas que je voudrais vous croire,
Et qu'il reste toujours gravé dans ma mémoire,
Le serment qui devait cette nuit nous unir?

Vous ne voyez donc pas que c'est pour le tenir
Que je fais de vos cris retentir ces murailles,
Et que je veux tirer, du fond de vos entrailles,
La preuve qu'il n'est pas un coupable insensé,
Ce Roi, qui jusqu'à vous enfin s'est abaissé?
Oui ! Quand la jalousie atroce me dévore,
Vous ne voyez donc pas que je vous aime encore !

MADAME DE MAINTENON.

Vous m'aimez ? En effet, et c'est bien le prouver !
Mais non ! vous êtes bon, vous allez le sauver.
Il est déjà bien tard... mais, à bride abattue,
Quelqu'un peut arriver avant qu'on ne le tue...
Mon Dieu ! c'est si tôt fait, un mot sur un papier...
Ah ! vous me faites bien durement expier
L'orgueil que votre amour m'avait inspiré, Sire.
Vous m'aimez ! Vous m'aimez !... Je ne sais plus que dire !
Mais celle dont hier vous demandiez la main,
Voyez-vous ! elle aura des cheveux blancs demain !...
Vous gardez le silence ?... encor ?... toujours ?...

Elle défaille.

J'expire !

LE ROI.

Eh bien ! soit donc... Je cède au démon qui m'inspire,
Et vous ne direz plus que je suis si cruel.

Écrivant un mot à la hâte sur la table à gauche, et tendant le papier à la marquise.

Voici la grâce... Allez sauver ce Samuel !

MADAME DE MAINTENON.

Ah !...

LE ROI.

Je pénètre ainsi le secret de votre âme.
Si vous rendez la vie à cet homme, Madame,
C'est qu'il est votre fils, et, sans mots superflus,
Jamais devant mes yeux ne reparaissez plus.
— Moi, j'oublierai combien vous me parûtes belle.

MADAME DE MAINTENON.

Grand Dieu !

LE ROI.

Mais si demain, dès l'aube, à la chapelle,
Où je vous attendrai d'un cœur tranquille et fort,
Vous venez m'apporter la preuve de sa mort,
C'est qu'il ne vous est rien... et vous serez ma femme.

MADAME DE MAINTENON.

Non ! j'ai mal entendu... Non ! ce serait infâme !
Moi, le sacrifier... Je vous prie à genoux...

LE ROI.

Madame, vous avez six heures devant vous,
Et je veux ignorer ce que vous allez faire.

Plus un mot ! Je pourrais devenir plus sévère.
Épouser un grand prince ou sauver un bandit :
Choisissez !

Il se dirige vers la porte.

MADAME DE MAINTENON.

Sire... Sire... Un mot encor !...

LE ROI.

J'ai dit.

Il sort.

SCÈNE VI

MADAME DE MAINTENON, puis HENRIETTE.

MADAME DE MAINTENON, un instant seule, ayant à la main la grâce de Samuel, que lui a donnée le roi.

Perdre un trône, ou tuer cet homme?

Avec épouvante.

Horreur! j'hésite!

Apercevant le psautier jeté à terre par le roi.

Mon psautier !

Elle le prend avec violence, et le baise avec ardeur.

Oh ! merci !

Elle ouvre la porte de gauche et appelle.

Henriette ! Bien vite !

Oh ! bien vite !

Henriette entre.

Courons !

HENRIETTE, surprise.

Où donc ? Pourquoi courir ?

MADAME DE MAINTENON.

Pour sauver Samuel, qu'ils vont faire mourir !

Elle l'entraîne.

ACTE CINQUIÈME

Une salle basse, à la Bastille. A gauche, une porte. Au fond, une large ouverture cintrée, fermée par une grille et donnant sur une galerie. La scène n'est éclairée que par une résine, brûlant dans une torchère de fer, à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE

SAMUEL DE MÉRAN, debout devant UN GREFFIER, ayant à la main un parchemin qu'il vient de lire; LE GEOLIER est à la grille du fond, qu'il tient ouverte.

SAMUEL, au greffier.

Et l'exécution, Monsieur ?

LE GREFFIER.

Dans un quart d'heure.

SAMUEL.

On ne peut m'apporter de nouvelle meilleure.
Et nous mourrons tous quatre ensemble ?

LE GREFFIER.

C'est ainsi
Que le porte l'arrêt.

SAMUEL.

C'est bien, Monsieur. — Merci !

Le greffier sort. — Le geôlier referme la grille derrière lui.

SCÈNE II

SAMUEL, seul.

Donc l'échafaud se dresse... En m'y voyant paraître,
Ils n'auront plus le droit de m'appeler un traître ;
Et la mort m'est bien douce, après l'horrible affront
Que leur cruelle erreur a jeté sur mon front.
O mon sang, tout mon sang pour laver cette boue,
Ce crachat du vieillard qui me brûle la joue !
Mort ! sois la bienvenue et prends-moi ! Je suis prêt.
Merci, juges de sang ! j'accepte votre arrêt :
Il me permet enfin de relever la tête.

SCÈNE III

SAMUEL, MADAME DE MAINTENON, HENRIETTE.

HENRIETTE, derrière la grille, au geôlier.

Ordre du Roi ! Laissez-moi passer.

SAMUEL, la reconnaissant.

Henriette !

Le geôlier ouvre la grille. La jeune fille se jette dans les bras de Samuel. Mme de Maintenon entre derrière elle.

HENRIETTE.

Samuel ! Il n'est pas trop tard ! Rien n'est fini.
Vous avez eu pitié, mon Dieu ! Soyez béni !

SAMUEL.

Henriette !... Ah ! je sens se fondre mon courage.
Je m'étais préparé pour l'éternel voyage ;
Mais je songe, devant ce que je laisse ici :
Est-il un ange au ciel pareil à celui-ci ?

MADAME DE MAINTENON, s'approchant.

Il vient pour vous sauver, et c'est Dieu qui l'envoie...
Samuel, soyez fort pour une grande joie !
Celle dont vous avez soupçonné l'amitié

Et qu'hier vous avez maudite sans pitié,
Vous allez voir comment elle se justifie...

Elle lui donne l'ordre de grâce.

Prenez... Lisez... Voici le bonheur et la vie.

SAMUEL.

La vie et le bonheur! Ai-je bien entendu?
Ma grâce!... Ah! cette fois, je suis vraiment perdu!

HENRIETTE.

Mon Dieu! le malheureux ne comprend pas encore...
La Marquise vous sauve...

SAMUEL.

Elle me déshonore.

MADAME DE MAINTENON.

Moi? Quel nouveau malheur!...

SAMUEL.

Mais vous ignorez donc
Que mes amis, qui n'ont nul espoir de pardon,
Mes amis, dont la tête ici sera tranchée,
Savent que je vous ai, par deux fois, approchée,
Et que d'affreux soupçons ces grands cœurs envahis
M'accusent hautement de les avoir trahis!
Mon innocence était par ma mort reconnue;

Mais cette grâce infâme, et par vous obtenue,
— Oui, par vous qui mettez le comble à mes malheurs, —
Me rend traître à mes yeux, Madame, ainsi qu'aux leurs!
— Je refuse!

HENRIETTE, à Mme de Maintenon.

Mon Dieu! Son désespoir l'excuse.
Sauvons-le malgré lui, n'est-ce pas?

MADAME DE MAINTENON, à part.

Il refuse.
Arrière, tentateur! Pas de trône à ce prix!

Haut, à Samuel.

Mais, malheureux enfant, vous n'avez pas compris.
Ce que pensent ces trois criminels, que m'importe?
Vous êtes innocent! — Et, ce qu'ici j'apporte,
Ce n'est pas seulement le supplice évité,
C'est aussi le bonheur, l'amour, la liberté.
Regardez cette enfant qui supplie et qui tremble!

HENRIETTE.

Elle a raison, mon bien-aimé! Fuyons ensemble!
Fuyons!

SAMUEL.

Il est trop tard, et tout me le défend...
Mais merci d'évoquer notre amour, pauvre enfant!

Dans mon sombre passé de souffrance et de luttes,
Lui seul m'a pu donner quelques douces minutes.
Laisse donc, dans ce tendre et suprême baiser,
Laisse encore une fois mon cœur se reposer,
Ainsi que la frileuse hirondelle en voyage,
Traversant l'Océan par une nuit d'orage,
Avant de remonter dans le ciel plein d'éclairs,
Se repose un moment sur le courroux des mers...
Sois heureuse sans moi! Je t'aime!

HENRIETTE.

Infortunée!

SAMUEL.

Sois heureuse, Henriette! et soyez pardonnée,
Madame. Le bonheur ne m'était pas permis,
Et je dois partager le sort de mes amis;
Leur tombe me requiert, leur supplice m'attire...
Mais je suis plein d'amour, je ne sais plus maudire.

MADAME DE MAINTENON.

Non, il ne mourra pas!

A Henriette.

Oh! n'est-ce pas qu'il faut
Lui barrer le chemin qui mène à l'échafaud!
Si je ne pouvais pas à la mort le soustraire,

Je verrais chaque nuit le spectre de son frère
Me demander raison du sang de ce martyr.

HENRIETTE.

Consens, mon Samuel, oui, tu dois consentir,
Ou je vais expirer sur ta main que j'embrasse !

SAMUEL.

Je souffre !

La porte de gauche s'ouvre et donne passage à Croix Saint-Paul et à MM. de Pons et de Tracy, le col nu. Ils s'avancent, entourés d'une escorte que précède le greffier.

SCÈNE IV

SAMUEL, MADAME DE MAINTENON, HENRIETTE, LE BARON DE CROIX SAINT-PAUL, M. DE PONS, M. DE TRACY, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, à Samuel.

Êtes-vous prêt, Monsieur ?

MADAME DE MAINTENON.

Il a sa grâce !

HENRIETTE.

Sa grâce ! Hors d'ici donc, bourreaux et soldats !

LE GREFFIER.

Il faut un seing royal.

CROIX SAINT-PAUL, à Samuel, d'une voix terrible.

Vois ton œuvre, Judas !

SAMUEL.

Horreur !

MADAME DE MAINTENON, à Samuel.

Mais donne donc l'ordre de grâce ! Donne !
Sais-tu que j'ai perdu l'espoir d'une couronne
Pour avoir ce papier, et qu'un trône, là-bas,
Est préparé pour moi si tu n'acceptes pas ?
Pourtant, vois, je t'en prie... à tes pieds je me traîne. .
Oui, ta vie avant tout !...

SAMUEL, déchirant brusquement le papier.

Eh bien, non ! soyez Reine.

MADAME DE MAINTENON, avec un cri de douleur.

Ah !

SAMUEL, courant se ranger auprès des condamnés.

Je meurs avec vous ! Suis-je un traître à présent ?

CROIX SAINT-PAUL, l'embrassant.

Donne-moi ton pardon, mon frère, en m'embrassant,
Toi dont injustement j'ai nié le courage !

Mon baiser sur ta joue effacera l'outrage.
Oui, pardonne au vieillard ; Dieu voit mon repentir...
Et maintenant, reprends ton rang, soldat martyr,
Parmi la légion des chrétiens décimée.

Sur un geste du greffier, les condamnés se dirigent vers la grille au fond ; mais, arrivé là, Croix Saint-Paul se retourne et s'adresse à la Marquise :

Et vous, vous si fatale à la foi réformée,
Fille des d'Aubigné, Marquise, écoutez-moi :
Vous allez devenir la femme du Grand Roi,
Au but longtemps rêvé votre ambition touche ;
Mais c'est le soir du règne, et son soleil se couche.
Redoutez l'avenir prédit par un mourant...
Malheur sur le Grand Roi ! malheur !

MADAME DE MAINTENON.

Dieu seul est grand

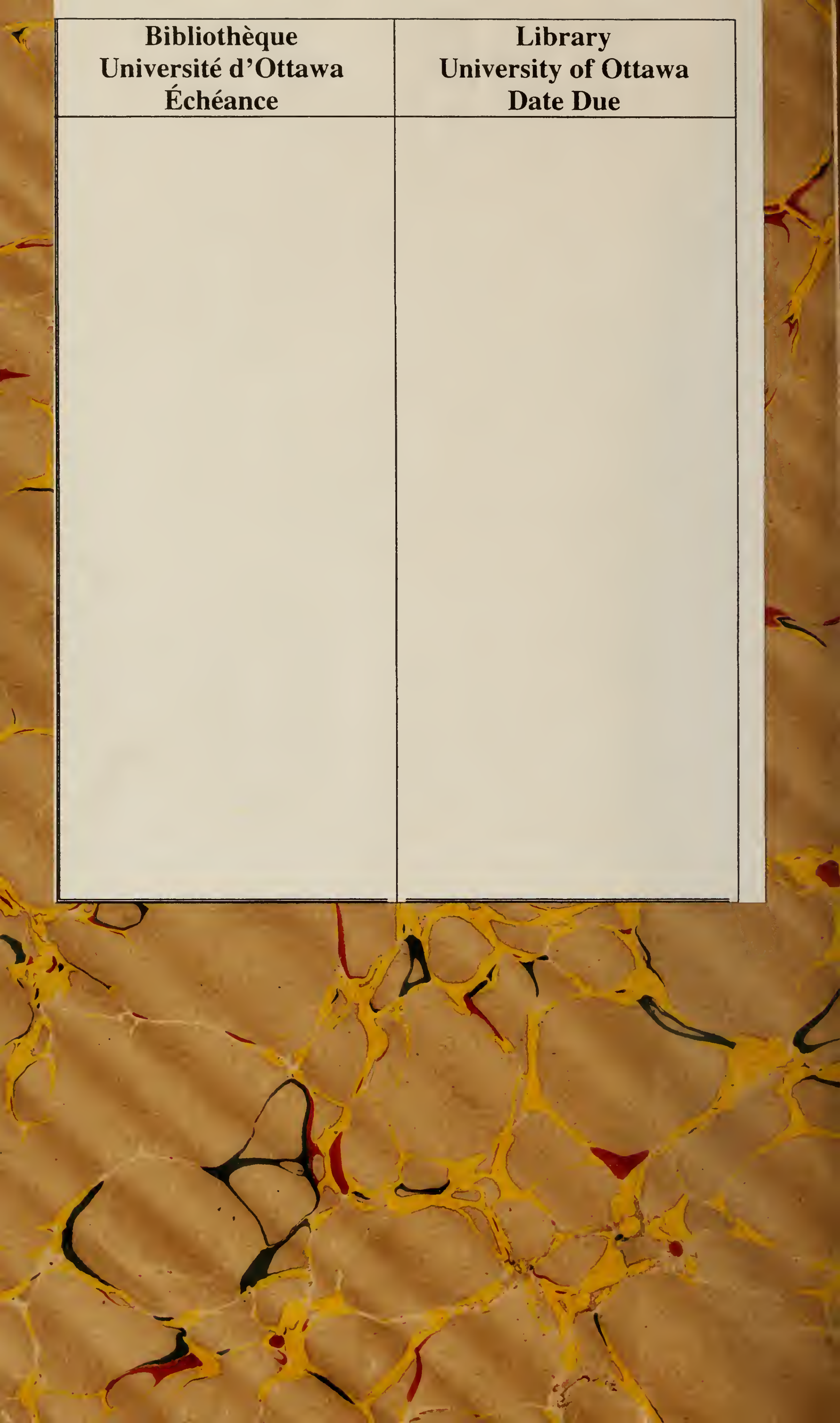
FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.



Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance	Library University of Ottawa Date Due

